

EXTRAIT
DU JOURNAL
DE MES VOYAGES,
OU
HISTOIRE
D'UN JEUNE HOMME,
POUR SERVIR D'ECOLE AUX PERES ET MERES.
Par M. PAHIN DE LA BLANCHERIE.

Quiconque a des enfans au vice abandonnés,
N'a point d'excuses légitimes;
Car, sous quelque ascendant que ces monstres soient nés,
Sa nonchalance seule a causé tous leurs crimes.

GOMBERVILLE.



TOME PREMIER.

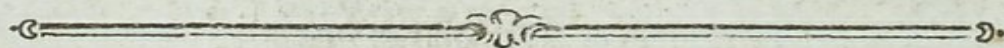


A PARIS,

Chez les Freres DEBURE, Libraires, Quai des Augustins.

A ORLÉANS,

Chez la Veuve ROUZEAU-MONTAUT, Imprimeur du Roi.



M. DCC. LXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



C. P. Marillier del.

A. Romanet sculp.

*O douces inspirations de la Nature, vous êtes devenus mon plus
Cruel tourment.*

EXTRAIT
DU JOURNAL
DE MES VOYAGES,
OU
HISTOIRE
D'UN JEUNE HOMME,
POUR SERVIR D'ECOLE AUX PERES ET MERES.

Par M. PAHIN DE LA BLANCHERIE.

Quiconque a des enfans au vice abandonnés,
N'a point d'excuses légitimes ;
Car, sous quelque ascendant que ces monstres soient nés,
Sa nonchalance seule a causé tous leurs crimes.

GOMBERVILLE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez les Freres DEBURE, Libraires, Quai des Augustins.

A ORLÉANS,

Chez la Veuve ROUZEAU-MONTAUT, Imprimeur du Roi.

M. DCC. LXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

A M O N S I E U R

LE NOIR,

CONSEILLER D'ÉTAT.

MONSIEUR,

EN mettant votre nom à la tête de cet Ouvrage, je rappelle au Public un Magistrat qui lui est cher par ses vertus & par ses lumieres : il est également consacré dans mon cœur, qui a éprouvé en particulier toute la sensibilité du vôtre. Agréez, MONSIEUR, l'hommage qu'il vous fait de mes travaux ; c'est celui de sa reconnoissance.

Je suis avec respect,

MONSIEUR,

*Votre très-humble & très
obéissant Serviteur,
PAHIN DE LA BLANCHERIE.*

TOUT est dit.... J'aurois bien des choses à répondre ; mais je ne puis les confier au Public ; il les devinera, si mon *Ouvrage* est bon. Un *Ouvrage* ! Dois-je appeler de ce nom ce que je lui donne aujourd'hui ? Je voudrois en connoître un qui lui convînt mieux, je m'en servirois : je suis comme Sosie ;

Dis-moi qui tu veux que je fois ;
Car encor faut-il bien que je sois quelque chose.

Je voudrois donc qu'on ne jugeât cet *Ouvrage* qu'après l'avoir lu tout entier. Un peintre a droit sans doute de placer dans son jour un tableau qu'il présente.

Si je pouvois dire un mot à l'oreille aux critiques.... Si je leur expliquois les raisons pour lesquelles certaines choses qui leur paroîtront peut-être des défauts, n'en sont pas.... J'ai peut-être exagéré.... Mes portraits sont peut-être trop chargés, mes accusations outrées.... Lecteur, le desir d'avoir votre suffrage, ne l'emportera pas en moi sur celui d'être utile. Je puis m'être trompé ; mais, en tout cas, je suis réduit au silence : au reste, je n'ai de prétention qu'à ce que je mériterai.

Cet *Ouvrage* suppose nécessairement un siecle corrompu ; il ne contribuera point à la corruption. Voici comment je raisonne. Les Jeunes Gens qui lisent indifféremment toutes sortes d'*Ouvrages*, ne pourront que gagner à lire celui-ci. Ils n'ont plus leur innocence, ou ils sont sur le point de la perdre ; ainsi ils ne courent plus de risques ; ou ils apprendront tout de fuite ce qu'ils auroient appris un instant plus tard.... Je me flatte que tous seront éclairés utilement & impunément.

S'il est vrai qu'il y en a tels à qui l'ignorance du vice est plus utile que la connoissance de la vertu¹, ceux-ci doivent être surveillés ; ce n'est plus mon affaire ; c'est à leurs parens, c'est à leurs guides à juger du moment où la lecture de cet *Ouvrage* ne leur sera pas nuisible : il ne viendra malheureusement que trop tôt. Je voudrois plus que je ne l'espere, qu'il leur fût absolument inutile.

Que je serois heureux, si j'avois peint les devoirs qu'imposent la nature & la société, de maniere à en inspirer l'amour ! Ma satisfaction seroit bien grande, si je pouvois me flatter que j'aurai contribué à éclairer quelques-uns de mes semblables sur l'intérêt qu'ils ont à les remplir.

Je désavoue toute personnalité. J'ai eu intention de décrire seulement les abus, & de faire envisager leurs effets. Je n'ai pas eu le dessein d'être réformateur : quand j'ai cru voir des raisons pour engager à réformer, je les ai présentées.

J'ai plaide la cause des *Enfans*.... Je ne crains pas de prendre pour juges ceux que j'accuse. Peres & Meres, ouvrez vos cœurs ; rendez-vous à la nature : c'est elle qui vous condamne, ce n'est pas moi : j'aurois désiré qu'elle eût eu un plus digne interprete auprès de vous.

J'ai plaidé la cause de la *Jeunesse*.... Hommes, il n'en est pas de plus importante ; elle embrasse tout ce qu'il y a de plus sacré parmi vous. Citoyens de tous les états, de toutes les conditions, Grands, Magistrats, Laboureurs Artisans, Pauvres, Riches... seriez-vous insensibles sur votre propre sang, sur votre propre bonheur ? A quoi serviroit-il de vous rappeler vos obligations, comme membres d'une société, si j'avois fait parler en vain la nature, si je ne vous avois attendris sur l'aveuglement avec lequel vous vous préparez les chagrins les plus cuisans, dans les débordemens de vos enfans ? Si j'ai dit des choses imaginaires.... Ah, plutôt au Ciel ! Eh ! n'exciteroient-elles pas quelque émotion dans vos entrailles ? Vous engageroient-elles à veiller autour de vous, afin de ne pas les réaliser ? Mais si j'avois porté l'effroi dans votre ame ; si le flambeau de la vérité vous avoit fait connoître, sinon votre crime, du moins votre ignorance ; ah ! je vous en conjure, prenez une courageuse résolution.... Voici le moment où tout semble fermenter pour une révolution dans les mœurs.... O mes concitoyens ! tandis que, pour la hâter, notre Monarque fait présider la sagesse dans ses Conseils, ne vous donne-t-il pas aussi par ses mœurs l'exemple de ce que vous devez faire dans vos familles ? Rendez-lui l'amour qu'il vous porte, & dont il vous a déjà donné tant de preuves.... Que chacun de vous, réglant sa vie sur la sienne, tâche de présenter autour de soi un modele de simplicité, de droiture, de frugalité ; qu'il se consacre

uniquement à l'utilité publique, à l'étude & à la pratique de ses devoirs, & sur-tout à l'éducation de ses ensans ; que la génération future vous fasse goûter, ainsi qu'à lui, pendant votre vieillesse, une portion de la félicité suprême, en vous offrant à tous le spectacle de la vertu, qui sera votre ouvrage...

Titres sacrés d'Epoux, de Peres & d'Enfans ! liens célestes ! deviendriez-vous encore chers à nos cœurs ?

Liberté ! Justice ! feriez-vous encore entendre vos voix dans nos villes & dans nos campagnes ? Y porteriez-vous enfin la vertu avec les lumieres ?

On fuirait donc avec horreur l'homme féroce qui s'endort sur des monceaux de victimes qu'il a immolées à son ambition & à la passion des richesses ! & on vous honorerait donc enfin, homme utile qui suez pour engraisser la terre, & qui vieillissez, le dos courbé sur le foc d'une charrue ! Vous partageriez donc avec les autres membres de l'Etat, les fruits de vos travaux !

Malheureux ! Pauvres ! vous n'imploreriez plus en vain des secours qui vous sont si nécessaires ! On préviendrait vos besoins, & on ôterait des prétextes au crime & à l'indolence ! Vous trouveriez des hommes sensibles qui, pleurant avec vous sur vos peines, les adouciraient du moins, s'ils ne pouvoient vous en délivrer !

Jeunes Gens, si intéressans déjà par les grâces qui vous sont naturelles, vous orneriez donc encore vos joues du précieux coloris de la pudeur ! Vous attendriez donc vos supérieurs, vos parens, par la modestie, la retenue, l'ingénuité, la simplicité & la bienveillance, qui montrent la beauté de l'ame ! Loin d'excuser le vice, puisque vous ne vous y livreriez pas ; enflammés d'une généreuse émulation, vous vous disputeriez donc les titres de bienfaisans, d'hommes utiles, de citoyens *éclairés*, & dévoués à la passion de ne faire que du bien !

Peres & Meres ! vous réclameriez avec raison l'amour, le respect & la reconnaissance de vos Enfans ! Ils ne devroient qu'à votre tendresse leur santé & leurs vertus !

Et vous, funestes Préjugés, qui entretenez l'homme dans le désordre & l'abrutissement ; qui faites de la barbarie une loi de l'honneur ; qui ennoblissez l'homme inutile, & mettez des entraves au génie & au mérite ; puissiez-vous être confondus !

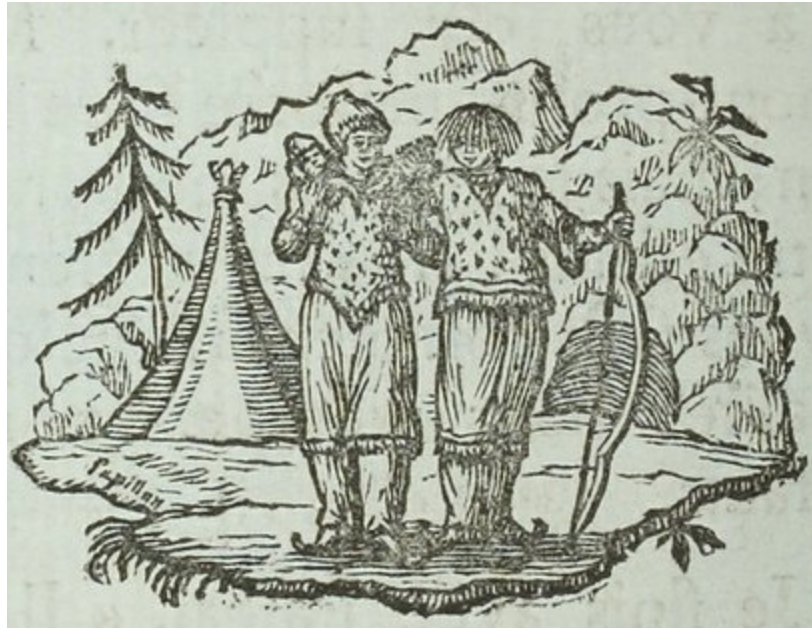
Vous recevriez donc les hommages qui vous sont dûs, ô Humanité ! ô Patrie ! ô Religion !

Religion sainte, « Religion de désintéressement & de paix, qui, des cieux descendant sur la terre, entre l'Etre le plus puissant & l'être le plus foible, les lie l'un à l'autre.... & qui, à l'extrémité de la vie, devant le malheureux qui s'échappe enfin de la misère, ouvre l'éternité² ! »

Je me croirois le plus heureux des mortels, si je faisois passer dans les autres l'enthousiasme qui me transporte, & si je pouvois les engager à ne pas *s'ignorer* eux-mêmes.

Je voudrois pouvoir comparer cet Ouvrage à un homme qui a de grandes vertus. On se récrie sur ses moindres défauts, ou on lui en cherche avec d'autant plus d'avidité & de méchanceté, qu'on n'a de conforme avec lui que ce qu'on lui reproche ou ce qu'on lui suppose. Lecteur sensé, je connois mes imperfections ; il n'appartient qu'à vous d'y suppléer. Mon amour-propre peut me faire illusion ; mais je croirois mériter peu votre estime, si je me présentois à vous sans compter sur quelques qualités pour compenser mes défauts.

Je finis avec Pascal. « Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur ; il est encore dangereux de lui faire trop voir sa grandeur sans sa bassesse ; il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'une & l'autre ; mais il est très-avantageux de lui représenter l'une & l'autre »³.



LETTRE PREMIERE.

A M. LE CHEVALIER DE SAINT- B....

Montpellier, le 25 Juin 1770.



A Ville est dans la consternation⁴. Il y a trois jours que le feu prit à une maison de la rue de l'Aiguillerie : il a fait des progrès dont plusieurs maisons ont été fort endommagées ; cependant il n'y en a eu que deux de brûlées. Beaucoup d'ouvriers ont trouvé la mort sous leurs décombres ; d'autres personnes officieuses & zélées pour le bien public, se sont retirées avec des blessures dangereuses. Parmi l'horreur qu'excitoient les cris, le danger, la vue des flammes qui menaçoient la ville entière, on a admiré les efforts & la commisération active du Régiment de Bourbonnois. On peut bien dire qu'il y a des actions domestiques⁵ qui l'emportent sur les exploits militaires. On a vu les Officiers tirer l'or de leur bourse, payer, encourager & récompenser le soldat. On les a vus, mêlés parmi les travailleurs, porter l'eau au farte des maisons, & succomber sous le poids des meubles qu'ils en retiroient.

Cependant les bourgeois se salvoient, ou ne se montroient pas, de peur d'être invités à mettre la main à l'œuvre. M. de Caupenne⁶, Lieutenant-Colonel, quoique fort jeune, a suppléé, par sa prudence, à l'indolence des gens de la Police. On avoit sonné l'alarme à une heure après minuit ; il étoit dix heures que le Maire étoit encore au lit.

Je vous enverrai, dans ma premiere Lettre, quelque chose de cet *Extrait du Journal de mes Voyages*, que je vous ai fait trop attendre. Si le sujet peut mériter l'attention du public, l'âge ou je l'ai traité me donne des droits à son indulgence. Si j'ai tardé à le mettre au jour, ce sont les circonstances qui se sont réunies pour m'en ôter la facilité. Des raisons essentielles ne me permettent pas de différer actuellement. Je n'y ferai aucun changement ; mon amour-propre y trouvera plus son compte. D'ailleurs, les jeunes gens qui le liront auront peut-être plus de confiance en un jeune homme de dix-sept ans qu'en moi. Vous ne serez pas fâché sans doute d'apprendre quelques anecdotes de ma vie. Je me suis satissait en les rapportant. J'ai déguise la principale histoire ; en la lisant, on devinera mes motifs. Qu'importe où les choses se sont passées, si d'ailleurs tous les faits sont dans la plus exacte vérité ? C'est le secret d'un petit nombre de personnes, que je ne peux jamais révéler.

Mon cher Chevalier, je suis un pere qui ne présenteroit jamais ses enfans, s'il croyoit qu'on dût les juger autrement que comme des *enfans*.

Je suis, & c.

LETTRE I I.

Montpellier, le 30 Juin.

L'UTILE !... Oui, mon cher Chevalier, voilà ma devise : je tâcherai de ne la point perdre de vue. D'après cela, pourquoi craindrois-je la critique ? Mes intentions sont à l'abri de ses coups. Empêchera-t-elle que l'Ouvrage ne se débite ? ou le confondra-t-elle chez l'épicier avec la *Grammaire* de B.... les *Œuvres* de l'Abbé.... les *Institutions de Philosophie* de.... & c.? Fera-t-elle qu'on s'en serve, de peur que quelque coin de beurre ne se fonde au marché⁷ ? Ce ne sont pas là de grands malheurs. Quoi qu'il en soit, c'est au seul jugement du public que je le sou mets. Je compare les critiques dont vous me menacez, à certains infectes d'Amérique, qu'on appelle *Maringouins*, qui semblent n'exister que pour nuire : on se guérit de leur piquure avec un peu de salive. Je ne répondrai pas à ceux qui me feront des reproches que je mériterai ; quant aux autres, voici ma réponse.

« Les Ephores ayant reçu des injures de la part des Clazoméniens, firent afficher qu'il étoit permis aux Clazoméniens de faire des sottises. »

EXTRAIT

DU JOURNAL DE MES VOYAGES.

LORSQUE je fus revenu d'Amérique, je résolus d'attendre à Bordeaux des nouvelles de ma famille, qui réside dans une province fort éloignée de cette ville, afin de me décider ensuite sur le parti que j'aurois à prendre. J'y vécus dans la solitude, partageant mon temps entre l'étude & la promenade. Je tâchois, par ces deux exercices, de distraire mon esprit de la tristesse où le jetoit l'idée du ressentiment que mon arrivée en France causeroit à mes parens, & celle d'en avoir bientôt la certitude. La variété que je pouvois donner à mes promenades me faisoit beaucoup de plaisir. Les dehors de cette capitale sont si beaux, que je ne me lassois point de les revoir & de les admirer. Le port, remarquable par son étendue, & par les richesses & l'abondance qu'il annonce, me paroissoit toujours nouveau : chaque fois que je le voyois, j'étois étonné de ce mouvement continuel qui regne de

l'une à l'autre de ses extrémités, & je ne cessois point de me plaire à le parcourir.

Je ne négligeai point d'aller aux allées d'Albret, du Chapeau-rouge, au Jardin public, & aux allées de Tourny, qui y conduisent. Ce sont autant de promenades très-agréables par leur situation, & par la grande quantité de personnes qui les fréquentent.

Un jour que j'avois travaillé plus qu'à l'ordinaire, je ne quittai ma chambre que vers les six heures. Il y avoit eu une grande chaleur pendant la journée. La lune déjà s'élevait sur l'horizon, la mer étoit calme, l'air étoit serein ; tout annonçoit une belle soirée. J'avois fait un tour sur le port ; je me rendis aux allées de Tourny. Quelques personnes y étoient, & paroissoient être venues pour jouir de l'agrément de la promenade & de la douce fraîcheur.

Je reprenois le chemin du port, lorsque je vis passer près de moi un homme enveloppé dans une redingote, ayant un mouchoir contre le visage : il marchait à pas lents, & sa démarche ne me parut pas bien assurée. J'eus envie de revenir sur mes pas, & de l'examiner avec plus d'attention. Il avoit atteint le bout de l'allée, & revenoit aussi de mon côté : il étoit toujours dans la même attitude, & il avoit la tête baissée sur son estomac. En approchant de lui, il me sembla entendre quelques soupirs. Je crois qu'il pleure ! me dis-je. Hélas ! il est peut-être aussi malheureux que moi : peut-être est-il loin de sa patrie, sans ressources, sans consolation. Ah ! il faut que je l'aborde. J'eus bientôt trouvé un prétexte. Voudriez-vous bien, Monsieur, me dire quelle heure il est ? – Bientôt sept heures & demie. Il découvrit son visage. Dieu ! quel objet se présente à mes yeux ! Sa figure allongée & décharnée ; ses yeux enfoncés, pâles & languissants ; son front, dont la couleur jaune & livide présentait l'image de la mort ; son nez effilé ; tout, en le voyant, m'inspire l'horreur & l'effroi. Cependant je persistai dans le dessein de savoir qui il étoit. Son état m'affligea. L'homme le plus malheureux n'a-t-il pas aussi plus de droits à la pitié & à la commisération⁸ ? Diverses questions que je lui fis, me mirent à même de continuer de marcher avec lui. Nous avions le même chemin à suivre. Notre entretien fut tel, que ses discours m'inspirèrent de la confiance en lui. Il

m'interrogea sur mes occupations, sur ma famille, mes projets, & c. je lui répondis sincèrement & ingénument. Il m'assura qu'il prenoit beaucoup de part à ma situation, & il me flatta de l'espoir de la voir changer par ses soins. Je le remerciai des offres de service qu'il me fit, & sur-tout de cette bonté d'ame qu'on apperçoit jusques dans les moindres paroles, & qui me sembloit le caractériser. On verra dans la fuite que je ne me trompois pas dans mon jugement. Il m'engagea à aller le voir le lendemain. Nous nous quittâmes près la porte du *Palais*, & il m'indiqua la rue où son pere & lui demeuroient.

J'aurois continué d'être inquiet sur son sort, s'il ne m'avoit appris par-là qu'il étoit chez son pere. Sans faire d'autres réflexions, je n'imaginai pas quelle pouvoit être la cause de ses soupirs. Quelles peines avoit-il ? Son habillement n'annonçoit point l'indigence : il vivoit avec sa famille. Il y a des soupirs qui semblent plus appartenir aux peines de l'ame qu'à celles du corps : les siens.... Je ne distinguois pas encore ceux- là.... & s'il étoit malade, je le croyois convalescent. Un jeune homme infortuné, un être en qui le sentiment de l'affliction & du chagrin a prévenu l'âge & l'expérience, ne considere souvent les autres que par les relations étroites que leur état a avec le sien ; c'est-à-dire, qu'il ne plaint que ceux qui se trouvent dans la même situation que la sienne ; les inconvénients qu'il en ressent, concentrent sa sensibilité pour elle seule.

Je voudrois bien faire connoître son pere ; il vit, & attesterait la vérité de ce que je vais raconter : mais cela n'est pas possible ; je viens d'apprendre qu'il est passé aux Isles. C'est sans doute le chagrin qui l'y a conduit. Il m'a assuré plus d'une fois qu'il avoit été tenté de se délivrer d'une vie qui lui étoit importune. Il a reconnu, malheureusement trop tard, qu'il n'avoit rien fait en donnant la vie à son fils ; qu'il devoit encore la lui conserver, & la lui rendre précieuse ; qu'il s'étoit trompé sur les moyens qu'il falloit mettre en usage pour cela ; qu'il ne l'avoit pas regardé comme devant être l'objet de ses réflexions. Tes entrailles paternelles se déchirent en vain.... ton fils n'est plus.... Tu as beau nourrir dans ton sein une affliction mortelle.... ton fils n'est plus.... il n'est plus temps.

Je me rendis chez lui effectivement, espérant de m'attacher à une personne qui pouvoit me rendre service. Dans les amitiés les plus exemplaires il entra souvent de l'intérêt. Il étoit en robe-de-chambre & en bonnet de nuit. Je reculai à son aspect. Cependant il s'habilla, & nous sortîmes. Nous marchâmes quelque temps sans nous rien dire. Comme il me parut qu'il ressentait de violentes douleurs, je l'interrogeai sur la nature de sa maladie. Il ne me la nomma point ; mais il me laissa à entendre qu'elle étoit très-compiquée & très-dangereuse. Chacune de ses paroles étoit l'expression de l'abattement & d'une noire mélancolie. La conversation tomba sur les spectacles. Il prétendit qu'au fonds ils étoient dangereux ; que cependant, vu la corruption⁹, ils étoient peut-être utiles ; qu'on ne devoit pas négliger d'y conduire les jeunes gens, les enfans même, afin d'accoutumer leurs yeux à des objets qui causeroient peut être leur malheur, lorsqu'ils les verroient pour la première fois dans un âge plus avancé. Cela me donna occasion de lui raconter ce qui m'étoit arrivé la première fois que j'y avois été.

ANECDOTE.

C'étoit à Rouen. J'avois été adressé dans cette ville à un jeune homme de mes parens, Officier au Régiment de Navarre, qui y étoit pour-lors en garnison. Comme je ne devois pas y faire un long séjour, la première chose qu'il me proposa, fut de me conduire au spectacle. Je vis jouer *Annette & Lubin*. Je fus enchanté de ce petit opéra. Mais les grâces & la voix d'Annette firent bien plus d'impression sur moi : je fus jaloux du sort de Lubin, & je l'aurois préféré volontiers à tous les trésors du Pérou. Lorsque nous sortîmes, je pressai mon cousin de me conduire sur le théâtre, pour me faire voir cette jolie bergère, Je sçavois que les actrices sont affables. & je me proposois de lier connoissance avec elle. Il se rendit à mes instances ; & pendant que je la cherchois, il s'entretenoit avec un de ses camarades. Cependant mes recherches n'avoient pas de succès ; il n'y avoit que de laides femmes, & par conséquent je ne voyois point Annette. Je vins témoigner mes regrets à mon cousin : il se mit à rire ; & m'ayant pris par la main, il me fit remarquer trois comédiennes qui causoient à part, & entre

autres, Annette. Je ne voulois pas le croire, car elle étoit encore plus laide que toutes celles que je voyois. Ses charmes avoient disparu avec les lumières ; & avec l'innocence d'Annette, elle en avoit perdu les graces. Cependant, l'ayant examinée de plus près, je fus obligé de convenir que c'étoit elle. J'avoue que ce ne fut pas sans honte & sans confusion. Mais mon cousin profita de cet état, pour me mettre en garde contre les passions & les illusions d'une imagination vive.

Il entra avec moi dans des détails particuliers sur les femmes qui, disoit-il, donnent à prix d'argent, qui louent, pour ainsi dire, les grâces & les charmes dont la nature a doué leur sexe, & font un métier, un commerce des plaisirs attachés à la propagation du genre humain. Il m'assigna plusieurs causes d'un pareil débordement. Femmes trompeuses, femmes perdues, me dit-il, leurs bras s'ouvrent à la débauche & aux brigandages. Pendant que vous vous préparez dans leur sein les regrets les plus vifs, les remords les plus cuisants, elles ne savourent d'autre plaisir que celui de vous nuire le plus qu'elles peuvent¹⁰ : il n'y en a guere qui ne se félicitent de vous arracher à vos parens, à votre honneur, à tous vos sentimens, en ne cherchant d'autre intérêt que le leur¹¹. Oui, leur bouche empoisonnée ne craint pas de prononcer des arrêts, & de vous présenter le cœur qu'il faut que vous perciez.... Il ne me fit pas un portrait différent de ces comédiennes, qui, disoit-il, joignent plus particulièrement à tant de vices l'art pernicieux de la persuasion, & qui ne jouent jamais si bien leur rôle que lorsqu'elles ne sont pas sur la scene. Si un jeune homme qui ne les connoît pas, a le malheur de s'attacher à elles, elles font parade des plus beaux sentimens : la jeunesse est enthousiaste : elles le ruinent¹², l'abandonnent, & se moquent de lui. Tel est l'état d'avilissement où elles sont tombées, qu'il sert plus que toute autre chose à les y plonger encore davantage. Le mépris public avilit & dégrade l'ame : aussi ne font-elles pas difficulté de s'abandonner à des inconnus.

Il me dit que la Police avoit de bonnes raisons pour les tolérer, ainsi que les vils compagnons de leur infamie. Après m'avoir parlé des moyens dont elles usent pour s'en procurer, particulièrement en allant le soir arrêter les jeunes gens dans les rues : Heureux, dit-il, ceux qui ne se laissent point aller

aux mouvemens de la nature & de la curiosité ! Car il y a une espece de charme répandu sur tout ce que l'on ne connoît pas : mais il est bien triste de le voir lever à ses propres dépens¹³. Ces femmes, par le long usage qu'elles font des plaisirs, par la quantité des personnes diverses qu'elles voient, prennent des maladies dont l'effet est toujours d'ôter au corps ses forces, à l'ame son énergie. Si elles peuvent se guérir, (on a vu l'exemple du contraire) cela-est souvent incertain, & toujours dangereux ; les remedes, les remedes nécessaires affoiblissent les nerfs, ruinent la poitrine, rendent la tête pesante & sujette à des tournoiemens, & appellent enfin de bonne heure les infirmités qui n'arrivent ordinairement qu'au temps d'une vieillesse décrépite..... tous hâtent la mort¹⁴. A présent, continua-t-il, tu peux aller rejoindre ton Annette, ou quelqu'une de ses semblables : tu rencontreras peut-être une honnête fille.... je t'assure qu'avec de l'argent tu seras bien reçu.... Cette apostrophe, & l'air dont il l'accompagna, me déconcertèrent tellement, ce *peut-être* me toucha si fort, que je lui promis de me souvenir toujours des lumieres qu'il venoit de me donner. C'est bien ton intérêt, reprit-il. Tu étois excusable tout – à -l'heure ; les apparences t'avoient séduit ; tu avois cru appercevoir la nature où il n'y a que de l'art. A présent tu as vu le prestige se dissiper à tes yeux : si tu succombes, tu seras criminel, tu mériteras de partager l'opprobre qui est l'apanage des femmes dont tu serois complice.... Il ajouta : Les meilleures résolutions¹⁵ échouent quelquefois contre les occasions : évite-les, mon ami. A notre âge on aime la compagnie du beau sexe ; elle est même nécessaire pour nous former : car les leçons que nous recevons des femmes sont d'autant plus d'impression fur nous, qu'elles nous apprennent l'art toujours agréable de leur plaire. Recherche la compagnie des femmes respectables par leur conduite. Tu les reconnoîtras à un air réservé, en même temps franc & modeste.... Chez elles, une retenue qui tient, pour ainsi dire, le cœur en haleine ; une sagesse qui paroît moins qu'elle ne se laisse deviner ; une liberté qui n'est due qu'à la complaisance, & que les sentimens restreignent plus ou moins.... de-là la décence dans les conversations, cette espece de contrainte qui rend la moindre chose du hasard une faveur délicieuse.... Voilà ce qui doit attacher un jeune homme bien né ; & sa

complaisance & ses attentions lui méritent toujours beaucoup d'agrément.... Le Chevalier de Saint-S.... vint alors nous appeller, ce qui termina cet entretien. Mais les Officiers avec lesquels je soupai, ayant raconté, à mon occasion, plusieurs aventures dont le dénouement avoit été plus malheureux que celui de la mienne¹⁶, je me félicitai bien d'avoir été instruit si pathétiquement, aux dépens des autres.

VOTRE cousin, me dit-il, a agi en cette occasion avec beaucoup d'esprit & de bon-sens¹⁷, & vous lui devez bien de la reconnoissance. – Cela est vrai, d'autant qu'il n'y a rien qui me plaise d'avantage que les leçons données par l'amitié. – Elles vous plaisent ? c'est le présage d'une bonne conduite : vous serez très-heureux, si vous ne fréquentez que des personnes capables de vous en donner de semblables. La soumission aux avis & aux conseils est proprement ce qu'on appelle la sagesse de votre âge. – On m'a toujours recommandé de ne jamais suivre ma propre volonté. – Prenez garde : cela est vrai jusqu'à un certain point ; mais cette confiance presque aveugle pourroit vous faire faire bien des bévues. Il y a bien peu de gens qui pensent, & qui soient en état de donner des conseils. A moins que vous ne manquiez de lumieres, & que vous soyiez sur de celles d'un ami, n'abandonnez point si aisément votre conduite à la façon de penser des autres ; rien n'entraîne plus l'esprit dans l'indolence. Cependant prenez des connoissances, remontez aux vrais principes, & voyez toujours tout par vous-même. Lorsque vous aurez à agir, ne méprisez point les avis des gens en qui vous supposez de la prudence¹⁸ : mais, comme ils ne peuvent pas se mettre en votre place, réservez-vous d'en faire la comparaison avec votre sentiment. Pesez, balancez, jugez, soyez juste ; car on ne sait pas des sottises pour avoir refusé de se conformer aux avis des autres, mais pour n'avoir pas voulu se comprendre soi-même. A coup sûr, en suivant exactement ce plan, votre conduite vous inspirera plus d'estime pour vous-même, plus de clairvoyance pour apprécier celle des autres. L'homme est un être libre, ajouta-t-il ; il le devient toujours plus, à mesure qu'il se sert de ses facultés. Abandonnez sur-tout, & promptement, les jeunes gens dont la

vie n'est pas réglée ; ils peuvent vous conduire dans les plus dangereux écarts Ah ! combien un instant nous coûte de larmes !....

Il s'arrêta.... Préservez-vous de la corruption, continua-t-il ; conservez votre innocence.... voilà le véritable bien.... N'estimez pas peu ce qui suffira pour vous nourrir¹⁹ ; ne songez à votre situation présente que pour devenir meilleur.... Nous nous promenions sur le port ; il s'interrompit.... Excusez-moi, dit-il ; je vous ennuie peut-être : je me suis hasardé à vous parler ainsi, fur le plaisir que vous m'avez dit avoir lorsqu'on vous entretient de choses utiles.... A la réponse que je lui fis, il me donna des éloges, & ajouta qu'il verroit une personne qui pourroit me rendre service.

Je passe fur bien des détails qui me conduisirent à lui demander de nouveau quelle étoit donc la nature de sa maladie. – Ma maladie ! elle est terrible, me répondit-il. – Mais vous êtes jeune ; & à votre âge, on résiste bien des fois avant de succomber.... Il avoit les deux coudes appuyés fur les genoux, les yeux fixés sur la terre : il se relève & me dit d'un ton de voix haut, mais peu assuré : Hélas ! non, je ne suis plus jeune. – Vous n'avez pas plus de trente ans ? – Trente ans ! reprit-il d'une voix tremblante.... Ah ! combien vous vous trompez ! Et cependant il est vrai que je suis vieux.... Je n'insistai pas davantage ; je pris ses réponses pour l'effet d'une imagination frappée.... Que l'homme est peu de chose ! me dis-je seulement, en le voyant enfoncé dans une rêverie profonde. Je l'en tirai pour lui représenter que la fraîcheur que nous commencions à sentir, pourroit lui être pernicieuse. Nous nous disposâmes à revenir sur nos pas.

En passant, il se reposa dans ma chambre. Ayant ouvert quelques-uns des livres qui étoient répandus sur ma table : La belle société que vous vous êtes faite ! Ah ! continuez de vous en rendre digne ; étudiez la philosophie²⁰. Puis il me regardoit d'une manière qui m'auroit fait connoître son état, si j'avois eu les éclaircissemens qu'il me donna depuis.... Et en effet il s'étoit attendri, comme un esclave qui sent ses fers, s'afflige à la vue de ceux qui jouissent de la liberté. Je voulus le reconduire ; il n'y consentit qu'à condition que je n'irois pas plus loin que la porte du *Palais*.... Travaillez, travaillez..... Et il m'entretint de la nécessité de l'occupation, de l'influence que les habitudes de la jeunesse ont sur la fuite de la vie. Maintenant,

ajouta-t-il, vous vous garantirez d'une foule de tentations auxquelles vous ne pourriez pas résister. Hélas ! continua-t-il, en jetant un profond soupir, le travail qu'on a accoutumé de faire faire aux jeunes gens, est pour la plupart du temps si insipide, qu'il a toujours un effet contraire à celui qu'on en attend²¹. On veut les préserver de l'oisiveté, & on les force, par l'ennui, à oublier qu'ils sont nés pour penser & pour réfléchir. Hélas ! j'ambitionne tous les jours le sort de ces gens-là : (il me montrait alors des porte-faix) ils ont de la santé, parce qu'ils ont toujours travaillé ; ils continuent un métier pénible, à la vérité ; ils gagnent pour eux & pour leur famille ; ils portent à leurs femmes l'argent qui leur a coûté tant de peines & de sueurs ; tous sont contents.... Enfin nous nous quittâmes, & nous nous promîmes de nous revoir.

J'étois sorti le lendemain au matin vers les dix heures ; je le rencontrai. Il venoit m'inviter à une partie de campagne dans une maison située sur la Garonne, à une demi-lieue de Bordeaux. Je l'accepte ; nous devons être de retour le soir. Nous entrons dans ma chambre ; & pendant que je vaquois à quelques affaires, il s'occupoit à lire. Je viens de parcourir, me dit-il, le chapitre de *la Raison*, dans *l'Essai sur l'Entendement humain* ; il me paroît bien judicieux.

Il s'étendit sur la philosophie des Colleges, sur la forme de raisonnement que l'on y emploie. Ce n'est autre chose qu'un jargon pédantesque ou l'erreur se cache sous de futiles mots²² ; c'est une espece de science qui ne tient ni de la Religion ni de la philosophie, & qui, loin d'achever de former un jeune homme, comme on le prétend, met le comble à l'antipathie qu'on lui a inspirée pour l'occupation, & trop souvent pour la vertu.... Ah ! continua-t-il en soupirant, elle devrait cependant nous la faire aimer. Je connois beaucoup de jeunes gens qui rapportent à leurs années de philosophie l'époque de leur corruption.

Il faut cependant, repris-je, qu'ils aient des notions sûres de leur ame, de la Divinité. – Mais quelles sont celles que l'on prend au College ? N'est-il pas ridicule d'entendre mettre gravement en dispute la proposition, *il y a un Dieu* ? Est-ce le moyen de donner des principes à des jeunes gens ? Est-ce leur faire sentir le prix de leur existence, les prémunir contre les sophismes

des libertins ? Est-ce élever leur ame vers leur Créateur ?.... Mais allons joindre un bateau qui nous attend. Dans notre promenade après dîner, je vous dirai comment, par la réflexion sur moi-même, j'ai découvert, ou du moins rassemblé des principes que nous avons tous au-dedans de nous, & qu'on voudroit, ce semble, nous faire apprendre, sans profit ni satisfaction pour notre ame. Par ce que je vous raconterai, vous jugerez de ce qu'on pourroit exécuter de mieux.

Le vent & la marée étoient favorables. A peine avions-nous perdu de vue le port, nous débarquâmes au bout d'une longue allée de charmille. On voyoit le bâtiment à l'autre extrémité. Bientôt nous vîmes venir à nous son pere, & le maître de la maison. Celui-ci étoit un vieux garçon retiré du commerce, L'un & l'autre avoient été prévenus de mon arrivée, & m'accueillirent fort honnêtement. Son pere jetoit fur moi des regards dont je ne pouvois trop démêler la cause.

On dîna. Mon compagnon & son pere surent fort tristes ; ils ne détournoient les yeux de dessus moi que pour soupirer. Le négociant vouloit que je lui parlasse *commerce*, & il sembloit s'applaudir de mon ignorance sur cet objet. J'eus occasion de raconter quelques détails de mon éducation : alors nos autres convives prirent intérêt ; ils me firent même diverses questions. Le fils paroissoit ressentir de violentes douleurs aux reins. Après le dîner, il me proposa d'aller promener dans un bois qui est à la fuite du jardin. Ce lieu est agréable ; il est percé par des allées assez larges, mais de maniere à en dérober l'étendue. Vous croyez être dans une vaste forêt : les arbres en sont antiques ; les yeux peuvent à peine appercevoir leurs têtes, qui semblent se perdre dans les nues : l'obscurité qui y regne, sait naître des pensées religieuses, & inspire à l'ame un charme secret mêlé d'effroi. Toutes ces choses que je détaille, étoient l'effet de la nature bien ménagée. Le bois n'étoit pas grand, & bientôt nous nous trouvâmes à l'autre extrémité. C'étoit au pied d'une colline. Ici on trouve un grand bassin rempli de poissons, où l'eau se rassemble de plusieurs sources cachées par de grosses pierres : les bords étoient ornés d'un gazon frais. Nous nous assîmes.

Vous m'avez promis, dis-je à mon compagnon.... Il ne me laissa pas achever, en répondant : Je tiendrai ma parole. Cependant il avoit l'air embarrassé ; mais enfin il commença.

Il a été un temps, hélas ! qui n'est pas bien éloigné, où j'errois au gré de mes passions : j'étois peu inquiet sur l'avenir. Cependant, lorsque les peines, le dégoût & les maladies qui les suivent, n'eurent laissé en moi qu'un vuide affreux, (en disant ces paroles, il tâcha de deviner par mes mouvemens l'effet qu'elles produisoient sur moi,) je fus obligé de revenir sur mes pas. On m'avoit beaucoup parlé, pendant mon enfance & ma jeunesse, de Dieu, de l'ame.... Je voulus méditer par moi-même ces idées sublimes, en supposant que je n'en eusse jamais été instruit.

Je me demandai si j'existois²³. Cette question, ridicule en apparence, me conduisit à la considération de mon individu. O quelle merveille que ce corps ! Quelle harmonie entre toutes ses parties ! Par quel mécanisme il se nourrit, il s'entretient, il croît ! Quel sujet d'admiration, d'incompréhensibilité dans la disposition relative & singulière de ces vaisseaux, de ces os, de ces fibres, de ces tendons, de ces cartilages !.... Mais me voici déjà arrêté.... Comment sçais-je que j'existe ? Je le sens. Mais ce sentiment est-il dans mon corps ? Mon corps me dit-il lui-même qu'il est ? Est-il maître de ses mouvemens ? Ma jambe s'élève-t-elle d'elle-même ? Mon bras se plie-t-il à son gré ?... A toutes ces questions, je réponds pour la négative, & cela est évident. Mon corps est donc subordonné à une puissance étrangère. Je veux penser à mon bras, à mon pied ; j'y pense : ma pensée est indépendante de l'un & de l'autre. L'homme le plus mutilé raisonne aussi bien que celui qui ne l'est pas.... A quoi la rapporterois-je donc ? Ce n'est pas aux objets qui sont hors de moi, ce n'est pas à mon corps. Il faut donc qu'il y ait en moi une chose différente de lui.... Je lui rapporte la faculté que j'ai de penser....

Cependant, malgré ce résultat, je revins sur mes pas, pour me prouver qu'effectivement mon corps ne pensoit pas. Je m'interrogeai sur ce qui se passe en moi pendant le sommeil, & lorsque je généralise mes idées. Dans ces deux cas, mes idées, les idées d'êtres abstraits n'ont aucune liaison avec mon corps. Les autres, je veux dire celles des diverses parties de mon

individu, sont indépendantes de ces parties elles-mêmes : donc mon corps n'est pas leur sujet. Si vous me demandez si Dieu peut faire que le corps pense, je vous répondrai par deux vers, du petit nombre de ceux que j'ai retenus :

*Turpe est difficiles habere nugas,
Et stultus labor est ineptiarum*²⁴.

Mais rentrons en moi, je vous prie ; n'affirmons rien qui ne soit constaté par le sentiment intérieur²⁵ : il nous instruira assez. Arrêtez moi lorsque je ne le suivrai pas ; car ce n'est pas seulement de mon bonheur dont il est ici question, il ne s'agit rien moins que de celui de l'homme en général.

Je suis donc persuadé qu'il y a en moi deux substances. La première est étendue, épaisse, divisible : je l'appelle *corps*. La seconde n'est rien de tout cela : elle n'est point visible, elle n'est point étendue, palpable, épaisse, & c.²⁶. Voyez un peu, me dit-il, après s'être arrêté un instant, comment la vérité se découvre à l'homme de bonne foi. Dans le temps que tout concourt à me faire juger que mon corps ne pense pas, je suis près de ne trouver dans ce que j'appellois le sujet de ma pensée, qu'une chose chimérique. Juste Ciel ! c'est ici que l'affliction succède au secret contentement dont une lueur de vérité m'avoit pénétré.

Qu'est-ce donc, en effet, que ce qui pense en moi, si cela n'a point de parties, si cela n'est pas quelque chose ?... J'ai beau envisager mon corps, j'ai beau imaginer en lui quelque chose de subtil, cela tient toujours de sa nature ; & mon assentiment se refuse à lui accorder la pensée, par la raison qu'il y a une distance infinie entre la pensée & l'objet matériel de la pensée. Je dis *infinie*, & en effet il est impossible de les réunir.

Supposez-moi machine tant que vous voudrez ; mais une machine est assujettie à des mouvemens réguliers ; elle ne peut d'elle-même en suspendre le moindre. Moi, je suis un être libre ; je peux aller vers cet arbre, si j'y trouve mon avantage & ma commodité : cela dépend de ma volonté. Ne suis-je pas embarrassé ? – Mais puisque l'ouvrage de votre corps vous a

paru si merveilleux que vous ne l'avez pas compris, pourquoi refuserez-vous de croire l'existence d'une autre chose qui sans doute est d'une nature supérieure, parce que vous ne comprenez pas²⁷ ce quelle est, tandis que toutes vos réflexions vous ont prouvé son existence, & que ces mêmes réflexions en sont une preuve non équivoque ?

C'est bien dit, reprit-il ; & je ne pouvois pas attendre une autre réponse de vous. Effectivement il n'est plus question de me prouver l'existence d'un moi ; l'idée de ce *moi* est le moi lui-même. Il suffit donc d'avouer ma faiblesse & ma dépendance. Je conclus cependant que sa nature est opposée à celle de mon *corps* ; & pour distinguer ces deux substances, j'appelle cette dernière *ame* ; puis, revenant sur la nature de l'une & de l'autre, j'appelle *matière* celle de la première, & *esprit* celle de la seconde. Observons bien que ces deux mots se présentent des choses essentiellement opposées.

Déjà je suis satisfait de ces découvertes : mais il m'en reste bien d'autres à faire. Il ne suffit pas à un homme qui a été le jouet des flots, d'avoir rencontré une terre ; il faut encore pouvoir y pénétrer. Il se réjouit de n'avoir plus à combattre un élément terrible par ses fureurs ; mais n'a-t-il rien à craindre dans un pays qui lui est inconnu ? Les hommes sont-ils hospitaliers ? Les chemins sont-ils sûrs ? Ainsi mon ame éprouve tantôt la tristesse, à la vue des ténèbres que l'ignorance répand autour d'elle ; tantôt une douce satisfaction, à la vue des jours qu'elle vient de se percer. Voici le moment où nous allons dissiper l'obscurité & le chaos qui nous environnent. Heureux matelot.... avance ; n'appréhende, sur la route que ce que ta mal-adresse te sera trouver d'achoppement.

Cette nouvelle idée de *spiritualité* me fit prendre l'essor. Je résumai, d'après le chemin que je venois de faire en raisonnant, & d'après d'autres réflexions, que mon ame étoit capable de recevoir différentes modifications ; que c'étoit elle & non mon corps, qui voyoit, qui sentoit, qui touchoit, qui entendoit ; qu'elle recevoit & concevoit des idées ; cette faculté s'appelle *entendement* : qu'elle appercevoit la convenance ou la disconvenance, le rapport ou le non-rapport d'une chose à une autre ; cette faculté s'appelle *intelligence* : qu'elle pouvoit se les représenter quand il lui

plaisoit ; cette faculté s'appelle *imagination* : qu'elle retenoit les idées qui ont fait assez impression sur elle ; cette faculté s'appelle *mémoire* : qu'elle appliquoit son attention sur divers objets dont elle avoit déjà eu idée ; cette faculté s'appelle *réflexion* : que voulant s'assurer de la vérité d'une chose, elle étoit capable de recherches, d'examen, de comparaison ; après quoi elle se rendoit à l'évidence, ou à la plus grande probabilité qui résultoit de ces opérations ; cette faculté s'appelle *jugement* : qu'elle étoit capable de connoître la vérité en général ; cette faculté s'appelle *raison* : qu'apercevant un bien-être ou un mal-être, elle se portoit vers l'un & s'éloignoit de l'autre ; cette faculté s'appelle *volonté* : qu'apercevant deux objets auxquels elle pouvoit également s'abandonner, sur des raisons d'intérêt ou autres, elle se tournoit vers l'un plutôt que vers l'autre ; cette faculté s'appelle *liberté*.

Voilà donc mon ame, source de toutes les connoissances des hommes. O mon ame, que vous me semblez belle ! Divine essence de moi-même, comment vous trouvez-vous unie à mon corps ? Quoi ! vous ne dédaignez pas d'être enchaînée par des liens de chair ? Enchaînée ! que dis-je ? Ah ! souffle pur de ma vie²⁸, c'est à vous à qui l'empire de cette masse est donné.... c'est vous qui en dirigez l'économie ; c'est à vous que je dois cette sagacité par laquelle je distingue le bien, l'honnête, à travers les voiles de l'opinion. Par vous, je goûte cette délicieuse satisfaction²⁹ qui émane des actions généreuses, & cette tendre émotion qui accompagne le sentiment de recevoir les louanges sans les avoir eues en vue. Par vous, je deviens supérieur aux événemens de la vie, & j'apperçois le néant de toutes les choses du monde, pour m'élever à la contemplation & à la pratique de la vertu. Vous m'y conduisez par le malheur, par celui de mes semblables : c'est vous qui me faites jeter les yeux sur eux, lorsque le frénétique aveuglement de l'amour-propre m'a séduit : c'est vous qui aiguisez, par le plaisir, les sentimens qui m'attachent à eux : compassion, amitié, parenté, liens célestes, vous êtes le charme des mortels, vous êtes celui de notre vie.... Que ne pouvons nous la prolonger ?.... Hélas ! non. Nous périssons tous les jours.... le premier instant de notre vie est le commencement de notre mort. Bientôt nous ne serons plus qu'une même chose avec la terre....

Ah ! quel triste sort pour l'homme ! Le bonheur de ce monde passe plus vite que l'oiseau qui traverse les airs, que le vaisseau qui fend l'onde amère, que le cerf qui cherche un asyle contre la meute qui le poursuit ; c'est l'affaire d'un moment.

Je suis venu jusqu'ici, Monsieur ; nous avons vu un point de bonheur pour l'homme ; mais il n'est pas content, lorsqu'il veut en mesurer la durée. Son ame n'est plus remplie.... Mille désirs l'affectent ; jamais il ne les voit réalisés.... Eh ! quand ils seroient remplis, l'avenir³⁰ ne lui présentera-t-il jamais le tableau des révolutions journalières qui ôtent aux nations libres & éclairées leur liberté & leurs lumières, qui rendent l'homme le jouet de ses semblables ?... Celui-là étoit bien sensé qui, entendant quelqu'un vanter le bonheur d'un roi de Perse, parce qu'il possédoit fort jeune une vaste monarchie, répondit : « Priam eut ce bonheur-là. » Aux plaintes qui sont permises à l'infortuné, on pourra répondre que la tranquillité de sa conscience fait son bonheur.... Son bonheur ! Ce n'est qu'une consolation.... Cette tranquillité de conscience ôte-t-elle à l'homme la sensibilité³¹ ?... Le saint homme Job, sur le fumier, ne déplorait-il pas la perte de ses champs & de ses charrues ?... Eh ! que vouloit dire ce philosophe qui, en dépit des douleurs fort aiguës que la goutte lui causoit, s'écrioit que la douleur n'est pas un mal³² ?... L'homme a beau faire, il sera toujours homme³³. Si donc la conscience ne détruit pas le sentiment de l'infortune ; si, dis-je, l'infortune est l'apanage trop ordinaire de la grandeur d'ame ; si ces belles facultés de mon ame ne m'en mettent point à l'abri.... je suis un être bien à plaindre. Me voilà réduit à regarder la mort, l'instant où je ne serai plus, comme celui de mon bonheur³⁴. Concevez-vous cela, Monsieur ? Je ferai heureux lorsque je ne ferai plus !... Lorsque mon corps aura perdu pour toujours le mouvement, la vie... mon être fera anéanti !... Cruel avenir ! affreuse consolation !

En cet endroit, mon compagnon se tut. Comme je voulus lui rappeler qu'il avoit jugé que son ame étoit une substance tout-à-fait différente de celle de son corps, qu'elle n'avoit point de parties, que par conséquent elle ne pouvoit pas être anéantie.... Attendez, me dit-il. Vous raisonnez comme un homme instruit : mais mettez-vous en la place de celui qui veut

s'instruire ; ou pour mieux dire, apprenez que toutes nos idées & tous nos raisonnemens ne se suivent pas toujours dans le bon ordre. il faut que l'homme s'égare bien des fois, avant que de connoître la véritable route. Je vous l'ai dit ; dans le plus beau chemin, on peut manquer de précaution, & se laisser tomber. Tâchons de nous relever. La maniere dont je le fis, mérite votre attention.

Voilà, continuai-je, un triste sort pour l'homme ! Et je m'abandonnai à des murmures, tels que mon mécontentement me les suggéroit.... Alors une voix se fit entendre au dedans de moi.

LA VOIX.

As-tu raison de me reprocher ma faiblesse ?

L'HOMME.

Pourquoi es-tu si peu de chose ?

LA VOIX.

Que ne t'en prends-tu à celui qui t'a donné l'être ?

L'HOMME.

A celui qui m'a donné l'être ?...

LA VOIX.

Oui. As-tu toujours été aussi grand que tu l'es ?

L'HOMME.

Non.... j'ai commencé par être petit....

LA VOIX.

Tu as commencé !... Qui t'a donné ce commencement ? homme simple, réponds...,

L'HOMME.

C'est mon pere, ma mere....

L'HOMME.

De qui l'avoient-ils reçu ?

Nous voilà obligés de remonter. Oh ! quel espace entre le premier homme & moi ! Il y a plus de comparaison entre le plus petit des grains de sable qui sont au fond du vaste océan, & l'étendue immense du globe que nous habitons.... Mais que dis-je ? je n'en trouve point. Plus j'avance, moins je réussis. Des hommes supposent des hommes ; & je suis près de les

livrer aux incompréhensibles régions d'un passé qui n'a point de commencement.... Homme, je vous reconnois bien là.... C'est en vain que vous vous efforcez d'avoir avec la sonde la profondeur de l'abyme que vous parcourez : vous aurez beau filer la corde, elle ne descendra pas davantage, & l'eau même s'opposera à votre curiosité³⁵. Cependant je me mis à réfléchir. L'homme, me dis-je, a donc toujours existé. Il existe donc par lui-même.... Mais s'il s'étoit donné l'existence, il ne seroit pas livré à tant d'incertitudes, à tant d'erreurs & de passions.... Tel est l'homme, dira-t-on. Il est vrai : c'est en quoi je le trouve dépendant ; & c'est ce qui me prouve qu'il n'est pas l'auteur de lui-même. Et comment auroit-il toujours existé ? Il acquiert tous les jours de nouvelles connoissances³⁶. Il y a donc eu un temps où il n'en a point eu.... Or voyez à quoi ceci me mene ; je me retrouve à un commencement. Mais peut-être le hasard l'a-t-il produit.... Le hasard !... Entendons-nous : la rencontre fortuite de la matiere³⁷ Mais pourquoi ne produit-elle plus rien ? Pourquoi la propagation de tout ce qui existe est-elle absolument assujettie à la génération ? Cette matiere est-elle susceptible de réflexion, pour être la cause d'un ordre si admirable³⁸ ? Ou plutôt cet ordre même n'en indique-t-il pas une autre ? Non. Une pareille uniformité, une aussi grande exactitude ne peut être l'effet du concours d'atomes, même le plus probable³⁹. Et puis ces atomes, cette matière ne s'est pas mise en mouvement toute seule. La matière a quelque chose de passif, qui n'a d'activité que celle qui lui est communiquée. Or, supposez qu'elle eût contribué à me faire exister ; il faut ici reconnoître quelque chose de supérieur à elle.... Mais je me rappelle une singulière réflexion que je fis alors. Vous vous moquerez sans doute de mon extravagance : n'importe ; vous apprendrez au moins à vous persuader que l'homme est esclave de l'erreur, & qu'il ne sçauroit employer trop de discrétion dans l'examen des sentimens qu'il veut adopter ou qu'il soutient.

Mon corps, me dis je, n'est qu'une portion de la matiere ; mon ame ne seroit-elle pas une portion d'un *esprit universel* qui anime toute la matiere ? Mon doute fut bientôt éclairci. Qui dit *esprit*, dit quelque chose qui n'est pas divisible. Or il est certain que mon ame n'est pas la même que la vôtre : ainsi il n'y a plus & *esprit universel* ; & mon ame, subsistant par elle-

même, & néanmoins dépendante, en ce qu'elle est unie à mon corps, m'annonce encore un être supérieur à elle. Mais s'il est constant que mon corps ne pense pas, il l'est de même que la matière ne peut pas penser. Or l'agent qui m'a produit, doit avoir cette faculté dans le suprême degré, puisqu'il me l'a communiquée : cela est sans réplique. J'allai bien plus loin. Si le mouvement n'est pas un attribut de la matière, si, dis je, elle l'a reçu, je présume avec raison qu'elle n'existe pas par elle-même, non plus que moi ; & qu'enfin elle est, parce qu'une volonté supérieure a voulu quelle fût...

Livre-toi, ô mon âme ! à tes doux épanchemens jouis du spectacle ravissant qui se présente à toi. Je ne vous interroge pas, astres si réguliers dans votre course ; votre éclat, votre chaleur ne me séduisent point. Non, vous ne m'avez point créé : oui, vous êtes l'ouvrage de l'Eternel ; vous manifestez sa puissance ; vous ne faites qu'augmenter mon admiration & ma reconnaissance⁴⁰. *Grand Etre*, mon oreille avoit entendu parler de vous.... maintenant je vous vois de mes propres yeux. Tout ce que je pense de bon & de bien, est l'émanation de votre grandeur ineffable. O vous qui m'avez créé ! car rien n'étoit avant que vous eussiez dit que les choses fussent ; je ne vous dois pas seulement l'existence, je vous dois celle de tout ce qui m'environne.... Comment vous remercirois-je de m'avoir doué de cette âme, de ce moi qui vous connoît, qui vous adore ?....

Il est certain, reprit-il, que l'homme ne s'est pas fait lui-même. Il est au-dessus de tout ce qui est. Il ne peut donc rapporter son existence à aucun des êtres qui l'environnent. Ces êtres même rapportent leur existence à un autre être. Quel est-il ? Puissance, ordre, bonté, justice ; c'est le centre de toutes les perfections. Les idées que nous pouvons en avoir sont selon notre faiblesse, mais bien loin de son essence impénétrable. Etre suprême en tout.... Homme, adore ton Auteur ; purifie ton cœur⁴¹ ; reconnois des bornes à ta raison ; convaincs-toi qu'où tu sçais qu'il existe, là tes lumières sont éclipsées⁴² ; qu'où est la moindre créature, là est l'image de sa toute-puissance & de sa bonté.

Mais.... Ah ! qu'ai-je dit ? Et suis-je bien l'objet de sa bonté, moi, dont la vie est marquée par les angoisses & l'affliction ?... Hélas ! que ne

ménageoit-il à ses enfans la satisfaction de l'éprouver bon ! Ne semble-t-il pas faire tourner son soleil pour présider à leur fatale destinée ? Pardonnez, ô Monsieur ! quelques imprécations sortirent de ma bouche ; mais ce ne fut que pour mon désespoir, lorsqu'après avoir réfléchi sur les miseres que l'homme reproche à l'humanité, je m'aperçus qu'elles étoient son ouvrage⁴³ ; que c'étoit à son orgueil, ou plutôt à l'abus de sa liberté, de cette liberté précieuse qui fait le prix de toutes ses actions, que je devois rapporter les malheurs dont j'accusois mon Auteur.... Revenant ensuite sur les attributs de Dieu & sur ceux de mon ame, je ne remarquai rien qui ne fût incompatible avec le sort que je me croyois réservé. En effet, me dis-je, Dieu, ou cet Etre, tel que je conçois qu'il doit exister, ne m'a pas donné une ame portée au bien, capable de s'y exercer, de le connoître lui-même... pour l'anéantir.... C'est à présent que la nature de mon ame est bien établie : nullement susceptible de division, d'aliénation ni d'altération de parties, puisqu'elle n'en a point, elle survivra à mon corps.... O Dieu ! puis-je me plaindre ? puis-je t'accuser⁴⁴ ? Triomphe de ta bonté ! Tu veux que je me doive le mérite de bien faire : objet de toutes tes complaisances, tu veux que j'espere participer à quelque chose de ta gloire. Tu ne m'as revêtu de ces liens de chair que pour me faire sentir davantage⁴⁵ toute ta grandeur. Etre des êtres !... O monsieur ! je succombe sous l'admiration. J'appellai la mort.... Martyrs du Christianisme, martyrs de la vertu⁴⁶, vos supplices ne m'effraieroient pas ; ils romproient mes chaînes ; mon ame s'élèveroit vers son Auteur. Homme, sois vertueux.... Homme, écoute-toi : tu es roi sur la terre, tu vivras dans l'éternité.

Une pluie abondante ne fait pas plus de bien à la terre desséchée par les vents brûlans du midi, que j'éprouvai de contentement, après m'être ainsi présenté mon origine & ma fin. Un Dieu ! répétois-je ; une ame ! une éternité !... O homme ! que vous êtes grand ! A combien de belles actions ce sentiment de votre noblesse ne doit-il pas vous porter ?

Alors nous entendîmes les cris du batelier, qui appelloit à l'embarquement. Nous retournâmes donc à la maison. Ses raisonnemens sur l'ame, sur Dieu, avoient excité mon admiration. Ils sont, en effet, me disois-

je, dignes d'un sujet aussi grand, aussi important. Avouez au moins, me dit mon compagnon, que cela intéresse & agrandit plus un être pensant, que cet autre assemblage de mots & d'argumens.... Mes réflexions me conduisent à des *principes* ; la Philosophie des Colleges n'en donne aucuns⁴⁷, Je ris, ajouta-t-il, toutes les fois que je pense avec quel sérieux morne on traite ridiculement ces grands objets dans les Universités.... Au reste, les professeurs, semblables à ces anciens prêtres des idoles, qui tâchoient d'accréditer les sacrifices, pour profiter des victimes, se hâtent, en rentrant chez eux, de dérider leur front, & n'ont rien de plus pressé que de se moquer du personnage qu'ils ont été obligés de représenter.

J'ai souvent entendu vanter la Philosophie des Colleges, parce que, dit-on, elle pique l'imagination & aiguise l'esprit. – Ah ! reprit-il, nous n'avons pas besoin de disputes, ni de sophistes.... il nous faut des mœurs & des hommes.... Des jeunes gens » incapables de rien approfondir, pleins d'un feu qui les porte à se faire honneur de tout ce qu'ils savent, n'acquièrent autre chose que le mauvais talent de soutenir indifféremment, sur toutes les matières, le *pour* & le *contre*⁴⁸ ». Leur plaisir est d'engager la dispute avec le premier venu. Il arrive encore plus malheureusement, qu'à force de combattre les sentimens des autres, & de voir les leurs combattus, ils ne savent plus connoître la vérité. Voilà à quoi se réduisent pour l'ordinaire les progrès des *prétendus philosophes*. Ne serons-nous jamais de bonne foi, pour nous juger nous-mêmes ? Il finissoit. Nous entrâmes dans le salon, où nous ne restâmes que le temps de prendre congé de notre hôte. Son pere revint avec nous. Notre voyage fut plus long que celui du matin ; nous avions vent contraire. Nous ne nous parlâmes point ; chacun de nous étoit occupé avec lui-même. Quant à moi, je me félicitois d'avoir rencontré un sage, un philosophe. Qu'il est éloquent ! me disois-je : il me fait faire des réflexions bien vraies & bien consolantes. Cependant je me rappellois avec peine ce qu'il m'avoit dit de sa maladie. Ah ! si tous les hommes étoient comme celui-là, me disois-je, qu'ils seroient heureux ! Mon âge, les circonstances de mon malheur, la misanthropie à laquelle je me livrois, justifient ces sentimens.

SUITE de la Lettre.

Voilà matière à réflexion, mon cher Chevalier. Vous avez un fils ; ne dédaignez rien de ce qui peut vous instruire, ou vous rappeler ce que vous lui devez. Quant aux Collèges, « J'aimerois mieux, dit *Montaigne*, que mon fils apprît aux tavernes à parler, qu'aux écoles de la parlerie. Ayez un maître-ès-arts, continue-t-il ; conférez avec lui. Que ne vous fait-il sentir cette excellence artificielle, & ne ravit-il les femmes de les ignorans, comme nous sommes, par l'admiration de la fermeté de ses raisonnemens & de la beauté de son ordre ! Qu'il ôte son chapeau, sa robe & son latin ; qu'il ne batte pas nos oreilles d'Aristote tout pur & tout crud ; vous le prendrez pour l'un d'entre nous, pour pis.... C'est à faire, dit-il autre part, à ceux qui cherchent si le futur du verbe βαλλω a double λ, ou qui cherchent la dérivation des comparatifs χείρον & βελτιον & d'avoir la mine triste & scientifique ». C'est aussi à ceux qui sont obligés par état d'enseigner des mots vains & décharnés, où il n'y a point de prise, & rien qui vous éveille l'esprit. Abandonnez-les à leur routine ; tâchez de l'apprécier.

La Philosophie des Collèges ne présente aux jeunes gens que des systèmes. N'est-il pas à craindre « qu'ils n'aient sujet de soupçonner l'une de ces choses, ou que les hommes n'ont aucuns moyens sûrs pour arriver à la vérité, ou qu'il n'y a rien d'absolument vrai⁴⁹ » ? Ont ils le jugement assez formé pour s'en tenir à cette réflexion : *Les erreurs des hommes prouvent seulement qu'ils sont foibles, & qu'ils ne sçauroient trop réfléchir pour arriver à la vérité ?* Mais, comme dit Locke, on juge de la tête des hommes, comme de leurs perruques, par l'autorité de la mode ; & , preuve du petit nombre de gens qui pensent, on ne rencontre plus que des sceptiques. Il me semble que les divers systèmes ne devraient être présentés aux jeunes gens que comme faisant partie de l'histoire du genre humain : mais il faut avoir préparé les sujets ; & selon moi, il y en a très-peu à qui ces connoissances ne soient inutiles ou dangereuses.

Je reviens de l'Esplanade. Je ferai honneur aux poires & aux prunes au teint violet que votre fermière m'apporte. Tout-à-l'heure, envoyant les soldats disposés sur plusieurs files, avancer, reculer, battre du pied, sans oser s'incliner ni remuer la tête, je n'ai pu m'empêcher de rire. En y pensant

plus sérieusement, n'y a-t-il pas de quoi s'affliger ? Qu'elle occupation pour des hommes ! Je ne me rappelle pas le nom de ce Roi à qui on rapporta qu'un de ses plus intimes favoris conspirait contre sa vie : Qu'il me l'arrache, dit-il aux délateurs, qui se préparoient à entendre prononcer son arrêt de mort ; j'aime mieux la perdre, que d'avoir à me défier de mes amis comme de mes ennemis.... Si j'étois Roi, je voudrais n'avoir point d'ennemis : si je ne pouvois y réussir, je quitterois plutôt le trône, que de faire la guerre. J'entendois ce soir des Officiers qui la desiroient, comme une bonne fortune⁵⁰. Les malheureux ! Voilà l'effet des leçons de l'intérêt particulier. Les aveugles ! ils pensent comme ils ont été habitués à penser.

Je suis, & c. votre serviteur, & c.

LETTRE III.

Montpellier, le 6 Juillet 1770, à 8 heures du matin.

LE retardement que vous mettez, mon cher Chevalier, à m'accuser la réception de ma lettre, me fait appréhender une sévère critique. Bon Dieu ! mon courage m'abandonne : ce ne sera qu'en tremblant que j'ouvrirai votre lettre. Par quels mots commencera-t-elle ? Sera-ce par ceux-ci : *Venio nunc ad istum, & c.*? Ou bien, pour me tanser d'une orgueilleuse insensibilité, me manderez-vous ces vers :

Ne citons rien, &, sans cérémonie,
Finissons, chers Auteurs, par un trait d'amitié :
Tel d'entre vous croit faire envie,
Qui ne fait que pitié.

Tout comme il vous plaira ; je ne me mettrai point à genoux pour vous demander grace. Je ne suis ni un Denys⁵¹ ni un Néron⁵² ; vous pouvez être sincère. Si j'ai eu tort de parler d'indulgence, je me rétracte ; & je ne prétends pas plus me justifier des défauts qu'on critiquera, que les excuser. En tout cas, voici un autre envoi.

SUITE de l'Extrait du Journal.

J'ALLAI chez lui le lendemain au matin. Il me dit qu'il avoit pensé que le Curé de Saint.... étant fort répandu & fort estimé dans la ville, seroit, plus que personne, dans le cas de me rendre service ; & par son conseil, j'allai tout de suite le voir.

Le Curé de Saint.... a près de soixante ans : il est d'une taille médiocre. Le recueillement & la dévotion s'annoncent dans son maintien. Quand on

lui parle, on croiroit qu'il est distrait : cependant il étudie ce qu'il va vous répondre, de peur d'employer des paroles inutiles.

On m'introduisit dans un appartement, non fort riche, mais bien étoffé. Il étoit dans un fauteuil. D'un coup de tête, il me fit signe d'approcher. Je lui présentai mes certificats, en lui disant qui j'étois, & ce que j'attendois de lui. Pendant qu'il les lisoit, j'avois pris la liberté de m'asseoir. Me les remettant d'une main, il tire sa sonnette de l'autre. Cependant il ne me dit rien. Un instant après, un domestique entre : « Borromée, lui dit-il, reconduisez Monsieur ». Puis s'adressant à moi « : Je suis fâché de ne pouvoir vous obliger ». Et aussitôt je le vis dans l'état où je l'avois trouvé ; & on n'auroit jamais dit que j'eusse fait diversion aux méditations du saint homme.

Etonné, je jette sur lui un regard d'indignation, & je vais rendre compte à mon malade du succès de ma démarche. Je lui montrai mon ame à découvert : il y vit la misanthropie. Ne concluez rien, me dit-il, du trait d'un particulier, pour ou contre l'espece. Sur vingt hommes, deux sont estimables, trois sont méprisables, quinze sont à plaindre. Vous croyez qu'ils sont tous détestables ; vous croyez même les détester.... Point du tout : je vous réconcilie avec votre semblable. Vous aimez la vertu. Jeune & abandonné comme vous l'êtes, vous êtes heureux d'être dans les dispositions où vous êtes. Cependant vous méritez de la compassion, parce que vous êtes dans un état forcé... Vous rencontrerez des personnes obligeantes, & vous verserez des larmes de reconnoissance & d'amour pour les hommes. La conduite du Curé ne doit pas vous mortifier, mais vous instruire.

Il entra avec moi dans le détail des choses qui pouvoient me calmer & me consoler ; & réellement il m'attendrit au point que je pleurai. Alors il tomba sur l'inhumanité des riches, qui ne savent pas sourire aux malheureux ; qui, sur de faux prétextes de crainte & de défiance, se croient en droit de dédaigner leur semblable. Il s'étendit aussi sur la tyrannie qu'ils exercent sur leurs domestiques, leurs ouvriers, souvent même sur leurs amis, sous les dehors de la politesse & de la familiarité. Les riches répondent, ajouta-t-il, que leurs domestiques, des ouvriers, & c.⁵³ sont libres, & qu'ils peuvent les

laisser pour ce qu'ils sont. Cela n'est pas toujours possible. A la bonne heure, s'ils n'étoient pas resserrés dans les bornes étroites de l'indigence. Mais ils sont dépendants, & ils sont dans la triste nécessité, ou d'essuyer leur dureté, que le plus souvent ils ne savent pas compenser par un honnête salaire, ou de périr de misere. Mais, poursuivit-il, ce ne pas la faute des hommes ; c'est celle de l'éducation, qui ne prémunit point l'ame contre le bien – être & les richesses, qui n'apprend pas à penser.

Il s'arrêta.... Il vaut mieux en effet, continua-t-il, se montrer généreux envers un inconnu qui peut être un mauvais sujet, que de courir le risque de ne pas assister un homme malheureux, quelquefois par rapport à la vertu. En tout cas, c'est toujours secourir l'humanité⁵⁴ ... Je l'écoutois. Comme je ne répondois rien, il reprit : Il est des hommes assez foibles pour devenir criminels à force d'être misérables. Mais ne seroit- ce pas plutôt le crime de l'insensible, que le leur ? Tandis qu'ils gémissent sous un joug qu'ils détestent au fond de leur cœur, la moindre libéralité de fa part les rendroit peut-être à leur ancienne liberté. Si le désespoir leur a fait prononcer quelquefois cette imprécation : *Malheureuse vertu ! je t'ai désirée & honorée comme un bien solide : mais je me trompois ; tu n'es qu'une chimere, un vain nom, ou au moins tu es une esclave de la fortune....* Peut-être le calme qu'on porteroit dans leur ame, y rameneroit- il la lumiere & la vérité.

Alors nous entendîmes un grand bruit sur l'escalier : c'étoit un vieillard qui s'étoit laissé tomber, succombant sous une charge de bois. Heureusement il n'étoit pas blessé. Ses enfans avoient accouru au bruit. Je les aidai à porter le bois dans leur chambre, qui est au troisieme. Nous y fûmes reçus par une jeune femme, qui étoit la fille du vieillard, & la mere de plusieurs enfans, dont le plus âgé a neuf à dix ans. Mon compagnon étoit monté avec des secours qu'il croyoit nécessaires : on n'en eut pas besoin. Le bon vieillard & sa fille nous prodiguerent les assurances de leur reconnoissance : les petits enfans nous témoignèrent la leur par de jolis propos. On nous avoit invités de nous asseoir. Nous vîmes mettre le bois au feu, & la famille s'égayer à mesure qu'elle se réchaussoit. On nous raconta des malheurs. En voyant la chambre, il étoit aisé de juger que c'étoit l'asyle

de l'infortune. Nous admirâmes la patience avec laquelle ils la supportoient tous. J'en serai bientôt délivré, disoit le bon pere : mais ma fille.... Et elle reprenoit : La Providence ne m'abandonnera pas : elle m'accorde le plaisir de voir mon pere & mes enfans en bonne santé, d'être en état de travailler assez pour les faire vivre ; je suis contente. Quand nos enfans seront plus grands, ils travailleront & ils nous aideront.... Les enfans embrassoient tour-à-tour leur grand-papa & leur maman, & ils disoient qu'une autrefois ils iroient chercher le bois sur le port, pour en éviter la peine à leur papa ; & ils lui demandoient en quel endroit de la main il avoit senti du mal étant tombé, & ils y colloient leurs levres.... Messieurs, nous dit-il, les caresses de mes enfans me rendent la vieillesse bien agréable. Dieu-merci, le remords ne l'afflige pas ; je ne changerois pas d'état, quand je le pourrois. Qu'est-ce qui me manque, auprès de tout ce que j'ai ? Hélas ! pourquoi, ayant plus que bien d'autres, envierois-je le peu qu'ils ont ? Ma fille a perdu son mari ; mais n'a-t-elle pas ses enfans ? Hélas ! oui, dit-elle : il vit en eux ; & les soupirs que sa mémoire arrache de mon cœur, ne sont pas sans douceur. Ces chers enfans !... (Ici elle lance fur eux des regards avides des leurs.) ils y portent sans cesse les émotions les plus délicieuses. Déjà ils étoient empressés autour d'elle : le plus petit se saisit de sa main, qu'il porte à ses joues ; un autre, plus fort, essaie de monter fur ses genoux ; le plus grand se jette entre ses bras, se presse contre son sein, & recueille, par ses embrassemens, les larmes qui sont confondues avec les siennes. Je mêlois les miennes à ce spectacle si attendrissant. Mais, jetant les yeux fur mon compagnon, je l'apperçois détournant les siens. On voyoit qu'il se passoit en lui quelque chose d'extraordinaire. Il se leve, comme épouvanté ; & s'arrêtant, il dit : O douces inspirations de la nature ! vous êtes devenues mon plus cruel tourment ! Ah ! puis-je voir un tel bonheur sans être désespéré ? Nous revinmes dans sa chambre.

Je ne comprenois ces discours qu'à demi. Je me rappellois lui avoir entendu dire qu'il avoit été le jouet des passions. D'un côté, cette figure de mort qu'il présentait ; de l'autre, le pathétique de ses discours, le noble enthousiasme de son ame, excitoient tour-à-tour divers sentimens dans la mienne : ceux d'estime & d'attachement y prévalurent toujours.

Après un moment de silence, revenant sur la conduite du Curé, il m'en fit envisager la première cause dans la manière dont on élève communément les enfans. Soyez, me dit-il après quelques autres propos, le père & l'ami des indigens ; vous ne ferez que votre devoir. Sur-tout, si vous aviez le bonheur d'être père, que vos enfans apprennent par votre exemple à les respecter, & à ne pas rendre l'homme mendiant responsable de l'opprobre que le vulgaire attache aux haillons qui le couvrent. Il y a des parens bien intentionnés qui, donnant de l'argent à leurs enfans, leur imposent la condition d'en faire part aux pauvres. Rien de plus mal imaginé. Il arrive de-là qu'ils ne donnent qu'avec peine, ou par intérêt ; & en eux-mêmes ils se féliciteroient bien de n'être plus sous leur tutelle, afin de disposer à leur gré de leur argent. Combien de gens végètent, pour ainsi dire, sans compassion, pour avoir été conduits ainsi ! Au reste, ajouta-t-il, je suppose que vous seriez jaloux d'inspirer des sentimens à vos enfans. Il y a bien des pères qui ne s'en soucient pas : ils élèveroient chez eux des censeurs de leur conduite ; & des censeurs sont incommodes. On est charmé seulement d'avoir des enfans qui passent pour être doués d'un bon cœur.

Quelques questions que je hasardai, mes réponses aux siennes, lui donnerent occasion de s'étendre plus particulièrement sur les obligations des pères & mères envers leurs enfans. Quand ils se plaignent d'eux, dit-il, n'ont-ils rien à se reprocher ?

A peine sommes-nous nés, nous changeons de pays, de famille, de mère ; les premiers embrassemens que nous recevons, sont ceux d'une étrangère⁵⁵. Heureux quand nous ne prenons pas une nourriture corrompue ! C'est à elle que notre premier sourire s'adresse ; ce sont ses joues que nous caressons les premières ; c'est elle que nous appelions la première du doux nom de mère ; & en effet, elle est la véritable.

Non, Monsieur, nous n'aimons pas nos parens comme nous devrions les aimer. Hélas ! quels droits ont-ils sur nous ? Ceux de la reconnaissance ? Combien d'enfans ont à maudire les soins mal digérés qu'ils ont pris d'eux ! Il n'y en a que trop aussi qui sont le désespoir de la vieillesse de leurs pères.

Il m'exposa toutes les raisons qui devoient obliger les mères à nourrir leurs enfans : il me prouva, par des exemples & par des raisonnemens, qu'il

n'y avoit rien de si puérile que les prétextes dont elles se fervent pour s'en dispenser ; prétexte d'usage, prétexte d'incommodité, prétexte d'état. Il m'en montra le faux. Une bonne mere, une tendre mere, une sage épouse, une femme sensible, ne consulte que la santé, le bonheur de ses enfans. Ses entrailles se déchirent à la seule idée de n'avoir pas leur amour, leur confiance. Elle s'arrache le pain, pour avoir une femme de charge qui vaille à son ménage, & elle s'indigneroit contre quiconque voudroit partager avec elle les soins de nourrice. Le sein n'a pas été donné aux femmes pour la volupté, pour échauffer l'imagination des poètes, ou servir de modele aux artistes, mais pour nourrir l'être qu'elles ont conçu & enfanté⁵⁶.

Si l'on a eu des prétextes, continua-t-il, pour éloigner un enfant de sa maison au moment où il vient de naître, on en a bien davantage pour se décharger des détails de son éducation. On ne consulte point son devoir ; chacun se met sans honte dans les cas qui font exception. Précepteurs, gouvernantes, on choisit des substituts. Que dis-je ? le mérite ici est subordonné à des calculs, à des recommandations de jolies femmes⁵⁷ ; & pourvu qu'un gouverneur ne coûte pas plus qu'un maître-d'hôtel, on a bientôt *tous ses gens*⁵⁸. L'enfant est livré à un mercenaire. Si l'éducation réussit au gré du pere, voilà un ignorant, un sot de plus dans la société. Si elle ne réussit pas, ce fils est indigne de la tendresse paternelle ; on trouve les moyens de s'en *débarrasser*. Le pere meurt, & n'a pas connu la douceur d'être pere : le fils rend l'ame, en maudissant le jour où il l'a reçue, & celui qui la lui a donnée ; & en tout cas, le gouverneur, avili, accablé de misere, se plaint, en périssant, de sa fatale destinée.

Je voulus parler des Colleges.... En esset, reprit-il, c'est une ressource contre la dépense que cause un gouverneur, & la gêne où l'on est perpétuellement avec lui, lorsqu'on croit lui devoir quelque égard. Avez-vous jamais entendu dire qu'un berger soigneux abandonnât sa brebis & son agneau au milieu des bois ? Eh bien, envoyez vos enfans aux Colleges, vous les livrez à la gueule du loup. Les inconvénients se présentent ici en foule.... La perte des mœurs⁵⁹ y est certaine.... Combien d'exemples ! Un seul suffiroit....

Dans le moment où il s'arrêtoit, son pere entre, avec un étranger qui paroissoit être du même âge que lui. Ils avancent l'un & l'autre. L'étranger, en voyant mon compagnon, recule effrayé : celui-ci se trouble, & perd connoissance. Son pere est à son secours. Pendant qu'il l'agite & qu'il l'appelle, le désespoir & l'attendrissement le saisissent tour-à-tour.... Cependant on entend : Ciel ! ôte-moi donc la vie ! rends-moi mon fils !... D'un autre côté, l'étranger reste immobile. Tout-à-coup, comme frappé d'horreur à ce spectacle, il leve les bras vers le ciel : Ah, Dieu ! s'écrie-t-il, en détournant la tête, & en la tenant baissée vers la terre, qu'est devenu le mien⁶⁰ ?

Moi.... tout ce que je vois, tout ce que j'entends, porte l'effroi dans mon ame. Ce malheureux pere tient son fils entre ses bras ; l'étranger se joint à moi pour lui faire reprendre l'usage de ses sens. Il ouvre enfin les yeux : les tournant sur son pere, il dit d'une voix foible : Ah, mon pere !... Ne m'appelle pas ton pere ! reprend celui-ci, avec le cri de la douleur.

Lorsqu'il n'y a plus rien à craindre, ils s'en vont : je reste. O Dieu ! s'écrie son compagnon.... O mort ! quand viendrez-vous fermer pour toujours mes yeux à la lumiere ?... On concevra mon embarras ; il est impossible de le peindre. Mille idées différentes se succedent dans mon esprit. Je n'osois le regarder. On frappe. C'est le chirurgien, me dit-il. Et comme je me retirois, il me donna rendez-vous pour le soir, chez un Imprimeur, à la place du Palais : Si du moins, ajouta-t-il, vous n'avez rien de mieux à faire. L'ayant assuré que sa compagnie & ses conversations me tenoient lieu des meilleures lectures : Je crois sincere ce que vous me dites. Hélas ! mon ami, vous pouvez prendre quelque confiance aux discours d'un homme qui a toujours la mort devant les yeux ; cela donne aux choses un aspect bien différent⁶¹ : eh ! croyez-moi, c'est le véritable. Je sortis, & le chirurgien entra.

Il m'a appelé son *ami* ! me dis-je, en me retirant chez moi, tout occupé des deux scenes dont je venois d'être témoin.... Veut-il dire qu'il m'aime, ou que c'est moi qui l'aime ? Je l'aime : ah ! qu'il n'en doute pas. Il me console, il m'aide à supporter mes maux.... Non, je le respecte : cette expression rend mieux les sentimens qu'il m'inspire. Quel cours de morale

il me fait faire ! Comme il m'intéresse ! comme il parle à mon ame ! Mais, soupçons ! idées !... Auroit-il été débauché ? Cette terrible maladie, ses plaintes contre l'éducation, contre les Colleges.... Ai-je bien entendu ? Mais qu'a voulu dire son pere, *Ne m'appelle pas ton pere* ? Et cet étranger, qui paroissoit si accablé.... Il s'est demandé ce qu'est devenu son fils ! Je ne pus prononcer sur aucune de ces choses : j'attendis que la fuite vînt éclaircir mes doutes & ces mysteres.

SUITE de la Lettre III.

J'ai reçu une lettre de notre ami de Bordeaux ; il me charge de vous dire mille jolies choses. J'apprends que le Roi vient d'accorder à M. Boa, Curé de Gironde, une pension de mille liv. pour avoir sauvé beaucoup de monde de l'inondation, en risquant mille sois fa vie, avec un zele digne d'un véritable pasteur. Son frere, Vicaire à Preignac, a fait aussi, dans la même occasion, des prodiges d'humanité. Qu'on est heureux d'être uni par les liens du sang & de la vertu !

M. le Curé de Saint....⁶² ne méritera jamais de pareilles gratifications. Tout le monde connoît le trait de Phi lopémen. Ayant été invité à fendre du bois par la femme de son hôte, qui ne reconnoissoit point un général dans un homme d'assez mauvaise mine, & d'ailleurs mal vêtu, il dit qu'il portoit la peine de sa figure désagréable & de ses mauvais vêtemens. Je lisois dernièrement celui-ci dans l'*Encyclopédie* ; il renferme bien des leçons, qui ne sont pas étrangères à ce que vous venez de lire :

« Un domestique de l'Ambassadeur de France, attendant un Ministre de la Cour de Suede, fut interrogé sur ce qu'il attendoit, par une personne qui lui étoit inconnue, & vêtue comme un simple soldat. Il tint peu compte de satisfaire la curiosité de cet inconnu. Un moment après, des Seigneurs de la Cour l'abordant, le traiterent de *Votre Majesté* : c'étoit effectivement le Roi. Le domestique, au désespoir, & se croyant perdu, se jette aux pieds du Roi, lui demande pardon de son inconsidération, d'avoir pris Sa Majesté, disoit-il, pour un homme. – Vous ne vous êtes point trompé, reprit le Roi avec humanité ; rien ne ressemble plus à un *homme* qu'un *Roi* ».

Titus, le bon Titus, disoit qu'on ne devoit point sortir mécontent de l'audience d'un Prince : il ne rendoit jamais de réponse désagréable, & qui pût faire perdre l'espoir d'obtenir ce qu'on demandoit. S'il a été le modele des Princes, il a donné aux autres hommes un bel exemple. Imitons-le, en contribuant à notre bonheur mutuel, à la consolation des malheureux, des infortunés, au changement des méchans⁶³, sinon par des actions, lorsqu'elles ne sont pas en notre pouvoir, du moins par des manières honnêtes & affectueuses. l'humanité veut du moins que nous ayions bonne opinion d'un homme qui nous est inconnu.

Le Prince de Rohan étoit Gouverneur de Saint-Domingue pendant que j'y étois. Il se promenoit un jour avec un Officier de l'Etat-Major. Un Negre passe auprès d'eux, les salue. Le Prince ôte son chapeau. « Quoi, mon Prince ! dit l'Officier, vous saluez un negre ! – Pourquoi, reprit le Prince, serois-je moins poli que lui⁶⁴ » ?

Notre vieux Gentilhomme prétend que le Prince se comporta mal en effet ; qu'il dérogeoit par-là à sa place & à la politique, en traitant un esclave comme un homme libre. Je sus aux prises hier avec lui, voulant lui prouver qu'on s'honore soi-même en honorant son semblable. Je suis persuadé que le Negre a trouvé quelque douceur dans sa condition, toutes les fois qu'il a pensé qu'il avoit attiré l'attention du Prince⁶⁵. Sans doute il en a conçu plus d'estime pour lui ; & ce sentiment ne nuit jamais à une saine politique. Au reste, M. de * **, (c'est le vieux Gentil homme) qui ne croit devoir des égards qu'à proportion de ses quartiers & de ceux des personnes qui l'approchent, n'est pas compétent pour prononcer sur ces sortes d'affaires.

J'oubliai dernièrement de vous mander ce trait-ci,

Nous étions chez lui. On annonça un étranger qui lui étoit inconnu ; c'étoit un Gentilhomme Provençal. Il lui présenta ses titres, en le priant de l'aider de quelque argent dont il avoit besoin pour regagner son pays. Il en étoit éloigné par une fuite d'infortunes. Il alloit nous les raconter. M. de***, tirant fa bourse, y tient sa main assez long-temps. Enfin, donnant un écu au Gentilhomme, (un écu ! Chevalier,) il lui conseille de retourner dans son pays. Il ajouta que chacun avoit ses pauvres. Et comme celui ci

l'interrompt, pour le prier d'intéresser M. l'Evêque, il répond qu'on avoit été trompé bien des fois par des aventuriers, &. que c'étoit s'attirer du désagrément que de faire des quêtes.... Le Gentil homme nous quitte. Le jeune Char.... le suit ; voit dans ses papiers la confirmation de ce qu'il nous avoit dit : il prend son adresse. Il a si bien fait, tant auprès de M. l'Evêque qu'auprès des autres personnes de sa connoissance, qu'il lui a ramassé de quoi servir à l'habiller proprement, & à faire son voyage commodément. M. de***, l'ayant sçu, a beaucoup loué Char.... disant qu'il en auroit sait autant, s'il avoit cru pouvoir réussir. Le grand effort ! Ainsi c'est notre indolence à servir les malheureux, qui les multiplie si fort. Le nombre en diminuera, à mesure que notre compassion sera plus active :

Tendons une main bienfaisante
A cet infortuné que le Ciel nous présente ;
Il suffit qu'il soit homme, & qu'il soit malheureux. *VOLTAIRE, Mérope.*

Je traiterai au long, dans mon Ouvrage sur *l'Homme*⁶⁶, des inconvéniens physiques & moraux qui résultent de l'habitude où les femmes sont de ne pas nourrir leurs enfans. Nous examinerons si elles ont raison de prétendre que la mauvaise conduite de leurs enfans est plutôt un effet de la corruption de la nature, qu'une fuite nécessaire de leur indolence : nous réussirons peut-être à leur prouver que ce seroit une raison de plus pour ne pas les abandonner. Je n'ai jamais lu la fin tragique de la mere de Néron, que je n'aie frémi. Combien de meres pourroient dire avec elle, en présentant leur ventre : « Frappez cette partie de mon corps ; elle l'a bien mérité : elle a porté celui qui cause toutes mes douleurs » ! Combien n'en est-il pas qui les ont méritées en effet !

⁶⁷ L'Amiral Cunna, Espagnol, ayant pris l'isle de Solkotra, les habitans, après avoir fait la plus vigoureuse résistance, furent passés au fil de l'épée. Il n'en resta que deux, dont l'un, aveugle, fut trouvé dans un puits. On lui demanda comment il avoit pu faire pour y descendre : il répondit : « Les aveugles ne voient que le chemin de la liberté ». Concluons. Dans le même Ouvrage, supposant que j'aurai quelques citoyens pour lecteurs, j'envisagerai cette partie, comme les autres, du côté politique. Après avoir dit, Vous êtes femme, vous êtes mere ; j'ajouterai, Vous êtes

citoyenne ; & je rendrai peut-être aimables les loix de la nature, par le respect & l'enthousiasme qu'inspirent celles de la société. Quant à présent,

Si la premiere éducation est la plus importante, si d'elle dépend notre bonheur & celui de nos familles ; s'il est vrai que la premiere nourriture des enfans influe sur leur santé, sur leur caractere ; que la nature l'a préparée pour eux dans le sein de leurs meres ; si la meilleure raison qu'elles alleguent, pour se dispenser de la leur donner⁶⁸, est tirée de la foiblesse de leur constitution.... Meres aveugles, voyez au moins le chemin du bien ; donnez à vos filles une éducation plus mâle, préparez-nous des femmes ; c'est le seul moyen de nous donner des hommes.

Voyez le désespoir des enfans, lorsque leurs nourrices les ont ramenés dans la maison paternelle. Ils les rappellent cent fois le jour : leur sommeil est interrompu par leurs cris & par leurs larmes : ils ont toujours les bras ouverts : sans cesse ils ont les yeux fixés vers le lieu où ils l'ont vue pour la derniere fois : ils ne les détournent que pour intéresser par leurs regards ceux qui les environnent, à les aider à chercher l'objet de leurs regrets. Si quelquefois la mere veut les caresser, ah ! ils la repoussent ; ils craignent de la voir, comme s'ils l'accusoient de perfidie. Si leur douleur est concentrée en eux-mêmes, vous les voyez rêveurs : le moindre bruit qui se fait, les émeut ; ils croient entendre venir leur *maman* ; ils jettent alors des regards empressés. Hélas ! ils manifestent bientôt l'état de leur ame par un long soupir.

La femme de Caton nourrissoit elle-même son fils : pour inspirer aux enfans de ses esclaves de l'amitié pour lui, elle leur donnoit souvent de son lait⁶⁹. Oui, sans doute, il y auroit plus d'union dans les familles : les meres aimeroient plus leurs enfans ; les enfans aimeroient plus leurs meres, s'aimeroient plus les uns les autres, s'ils avoient tous pris la même nourriture, s'il n'y avoit plus de différence entre une mere & une nourrice. Ici, mon Ouvrage n'aura que des exemples pour preuves.

On m'appelle, pour conduire Mesdames G*** & A*** au Jardin Royal. Je ne m'aviserai pas de leur parler de ce qui faisoit le sujet de mon entretien avec vous. Au reste, lorsque ces Dames se trouvent ensemble, la conversation ne tarit jamais : elles sont de ces personnes avec qui je

m'ennuie, & auprès desquelles je suis toujours un sot. Je ne sçais si c'est leur faute ou la mienne ; mais cela ne m'arrive jamais avec les gens d'esprit.

Je continuerai de vous faire des envois. Je vous préviens que les lettres qui les accompagneront, pourront être par fois un peu longues. Vous sçavez que dès qu'il est question de *morale* ou d'*éducation*, je suis un babillard comme il n'y en a point : dans mes travaux, mes observations, mes lectures, dans tout ce qui se passe, je ne vois que ces deux objets. Je divise tout en *moyens* & en *abus*. Les hommes ne me paroissent que de grands enfans mal élevés ; les enfans sont des hommes à former. Il y a encore cette différence entre les grands enfans & les petits : c'est que ceux-ci ont les grâces en partage ; ceux-là n'ont que les ridicules ; & les plus raisonnables sont quelquefois les plus ennuyeux. Si je me mêle parmi les jeux de l'enfance, quelle volupté n'ai-je pas à contempler sa naïveté, sa franchise, cette joie vive & pure qui se manifeste au dehors par la vivacité des regards, des gestes, des discours ! Oui, l'enfance est l'âge de la liberté & du bonheur. Je laisse aux autres leurs chevaux, leurs chiens, leurs fleurs, leurs spectacles, leurs concubines ; ils sont esclaves. Moi, je goûterai, je chérirai, j'admirerai dans les enfans la nature & son Créateur ; je connoîtrai les vices, pour les en préserver ; je les précéderai dans leur marche, pour les conduire dans des sentiers parsemés de fleurs ; j'arracherai les épines devant eux, & un sourire innocent me dédommagera de mes peines.

Les journées ne suffisent pas à mes recherches, à mes observations, j'ose dire à mon zèle. Je n'ai pas le temps de faire une lettre courte : d'ailleurs, je me laisse emporter par mon sujet, qui est d'autant plus important à mes yeux, que je l'étudie sans cette. Que ne dois-je pas à Plutarque, à Platon, à Montaigne, & c.? Ils ont été mes seuls amis pendant long-temps ; & peut-être trouvera-t-on dans mon style quelque chose du leur (à l'énergie près). Au reste, j'ai plus appris, jusqu'à cette heure, à penser qu'à écrire. Je pense naïvement & bonnement comme mes maîtres ; je ne me soucie gueres d'écrire autrement. Je n'ai peut-être pas beaucoup d'esprit ; mais j'ai, ce me semble, quelque peu de raison : je l'ai du moins bien cultivée & bien exercée. Je sçais qu'on aime, dans les écrits comme dans la société, une

imagination vive. Je crois me rendre justice, en disant que j'ai plus de solidité dans le jugement que de feu dans l'imagination. « Tes discours sentent le vieux », disoit Denys le tyran à Platon, qui lui apprenoit à être digne de commander aux hommes. – « Les tiens sentent le tyran, répondit celui-ci ». Si mon style *sent le vieux*, je me plais à croire qu'il sent *l'utile* ; voilà mon but. Je n'ai pas la mémoire des mots, mais j'ai celle des choses. Je ne retiens pas aisément les noms & les dates, mais je sçais toujours les faits. Graces au ciel, je peux me divertir avec les gens d'esprit, & m'instruire avec les gens raisonnables.

Je souhaite, mon cher Chevalier, que vous me reconnoissiez à ce portrait dans toutes mes lettres ; je suis sûr qu'elles ne vous ennueront pas.

Mille respectueux complimens au bon M. Ducaut⁷⁰. J'ai rencontré dans mes voyages un pauvre Gentilhomme qui publioit qu'il lui étoit redevable de la santé & de la vie ; que n'ayant plus d'argent, & étant sur le point de renoncer aux eaux, qui lui avoient été ordonnées pour sa guérison, il avoit reçu de lui, sans les lui avoir demandés, tous les secours nécessaires pour continuer de rester à Barege, & recouvrer entièrement la santé.

Je suis tout à vous, & c.

LETTRE IV.

Montpellier, le 30 Juillet 1770, à 9 heures du matin.

Vos commissions sont faites ; votre messenger s'occupe des siennes : & cependant je vous manderai une conversation qu'un jeune homme de cette ville eut hier avec M. de***⁷¹, & à laquelle j'étois présent.

Mais enfin, Monsieur, qu'est-ce donc que cette noblesse que vous me vantez tant ?

LE GENTILHOMME.

La noblesse est la jouissance de certains droits, de certaines prérogatives particulières. Anciennement c'étoit la récompense que l'on accordoit à des services essentiels rendus au Roi ou à la patrie.

LE ROTURIER.

Ce n'est donc plus la même chose ?

LE GENTILHOMME.

Pas tout-à-fait : il suffit à présent d'avoir de l'argent ; on dispense des services.

LE ROTURIER.

Ce n'est donc plus qu'un vain titre ?

LE GENTILHOMME.

Pas tout-à-fait : avec cela, on se met au-dessus du commun ; & c'est toujours beaucoup, de n'être pas confondu.

LE ROTURIER.

Voilà, Monsieur, des pas *tout-à-fait* qui m'étonnent beaucoup.... Tous ceux qui sont nobles, ont-ils rendu des services à l'Etat, ou bien ont-ils

donné de l'argent ?

LE GENTILHOMME.

Ils ont fait l'un ou l'autre.

LE ROTURIER.

Les voilà bien avilis, ces titres, puisqu'on les a avec de l'argent. Mais dites-moi, Monsieur, êtes-vous noble par argent ?

LE GENTILHOMME.

Oh ! non. Fi donc !...

LE ROTURIER.

Vous avez donc fait quelque exploit militaire ?

LE GENTILHOMME.

Non ; je n'ai jamais servi.

LE ROTURIER.

Avez-vous donc découvert quelque conspiration contre le Roi ou l'Etat ?

LE GENTILHOMME.

Non.

LE ROTURIER.

Auriez-vous trouvé quelque mine considérable, qui ait enrichi la France ?

LE GENTILHOMME

Un homme de ma sorte n'est pas fait pour travailler à la terre.

LE ROTURIER.

Je m'y perds. De quelle nature sont donc vos services ? Auriez-vous, par un Ouvrage, converti les Matérialistes, les Athées ?...

LE GENTILHOMME.

Je ne suis rien moins que Théologien & Apôtre.

LE ROTURIER.

Comment avez-vous donc eu ces titres ?

LE GENTILHOMME, *avec emphase.*

Je les tiens de mes peres, dans l'antiquité la plus reculée⁷².

LE ROTURIER.

Juste ciel ! Ah, Monsieur ! vous me faites peur, avec votre antiquité : je n'aime pas les revenans. Parlons un peu plus bas, s'il vous plaît. On hérite donc la noblesse ?

LE GENTILHOMME.

Oui, sans doute.

LE ROTURIER.

Je veux bien du mal à mes parens de *l'antiquité la plus reculée* (car j'en ai aussi), de ne l'avoir pas acquise. Je pourrois à présent vivre, comme vous, sans rien faire ; & cela ne laisse pas d'être commode. Je suis fâché cependant que vous m'ayiez si bien instruit.

LE GENTILHOMME, *se sâchant*. Pourquoi donc ?

LE ROTURIER, *de sang froid*.

C'est qu'il s'en faudra beaucoup que je vous respecte autant que je le faisois.

LE GENTILHOMME, *avec courroux*.

Que dites-vous-là, homme de peu de chose ? Un gentilhomme !

LE ROTURIER.

Quels services avez-vous rendus ? quelle obligation vous a-t-on ?

LE GENTILHOMME, *en fureur*.

Beaucoup. Mon auteur fut blessé à la tête d'une troupe que Charlemagne lui donna à commander, lorsqu'en 775, les Saxons, s'étant révoltés pour une seconde fois, furent taillés en pieces, & dispersés au-delà de l'Elbe.... Hem ! il y a bien des siècles, écoulés depuis ce temps-là.

LE ROTURIER.

A la vérité.... Mais si vous étiez votre aïeul du temps de Charlemagne, je vous dirois : Monsieur, je vous respecte beaucoup ; je suis très-content de vous voir récompensé comme vous le méritez. Mais si vous voulez que je conserve les mêmes sentimens pour vos descendants, n'oubliez pas⁷³, je vous prie, de leur substituer votre dévouement, votre valeur & votre vertu : car ils ne recevront point mes hommages, s'ils ne les exigent qu'en alléguant des faits qui vous sont personnels.... ils rentreront pour moi dans la classe commune des citoyens, qui tiendront à vous seul par le devoir & le sentiment. Croyez-moi, Monsieur, vous ne surprendrez que les sots avec vos titres.

LE GENTILHOMME.

O philosophie ! scandale universel de ce siècle ! tu détruis ce qui est, en voulant sçavoir pourquoi cela est....

LE ROTURIER.

O fatuité de gens oisifs & inutiles ! te voilà développée, & tu ne me séduiras plus : tu seras méprisée⁷⁴ ; on te remplacera par les vertus & les talens que la société & la Religion requierent.

LE GENTILHOMME.

Oh ! si nos ancêtres voyoient cela ! La haute naissance n'est plus qu'une chimere⁷⁵ !

LE ROTURIER.

Oui, & le mérite est réel.

Ils alloient, je crois, en venir aux mains. Je riois de tout mon cœur.... On annonça M. Poule, Capitaine au régiment de Bourbonnois : le jeune homme s'en alla. Si on analysoit toutes choses de cette maniere là, on parviendroit à en avoir des idées justes. Un dialogue comme celui-là, seroit fort bon pour instruire un jeune homme. Je me rappelle un trait par lequel le gouverneur d'un Prince vouloit l'instruire de ses obligations, de ce qu'il devoit penser de lui-même, en lui prouvant qu'il étoit de même nature que les autres hommes⁷⁶.

Un Roi d'Asie, puissant autant que grand, avoit un fils qui avoit d'assez bonnes qualités, mais qui les rendoit inutiles par une hauteur extraordinaire envers les hommes. Il imaginoit qu'il étoit au-dessus d'eux, même par la nature. Ce défaut insupportable, trop commun cependant parmi les Princes & les Grands, excitoit les gémissemens de son pere.... Mon fils, lui disoit-il, tu es le fils d'un Roi ; mais un Roi est un homme. Ta naissance est un effet du hasard⁷⁷. Tu es indigne d'être mon fils, si tu ne te représentes pas à chaque instant que tu pourrois être du nombre de ces hommes que tu sembles dédaigner⁷⁸. Celui d'entr'eux qui te paroît le plus vil, est peut-être plus digne de me succéder que toi.

Un Roi, lui disoit-il, est un homme que la multitude a chargé de ses intérêts : ses vertus sont le gage de l'obéissance de ses peuples. Ah, mon fils ! qu'il est satisfaisant de s'entendre donner⁷⁹ les noms de pere, de

frere & de fils ; d'avoir pour garde l'amour de ce peuple⁸⁰, qui vous rapporte son bonheur & sa tranquillité ; d'être assuré que les discours s'adressent à soi⁸¹, & non au Prince ! Mais aussi, mon fils, s'il abuse du sceptre qu'il a en main, vois la consternation peinte sur tous les visages. Lorsque les hommes ont engagé leur fortune, leur vie pour le service d'un autre homme, ils ont du compter que ces sacrifices tourneroient également à sa gloire & à leur bonheur⁸² : ils n'ont pas dû redouter ses caprices & son orgueil⁸³. Vois, continuoit-il, dans la figure de l'homme, de ton semblable, cette majesté⁸⁴ qui annonce le Roi de la terre. Cette majesté est-elle donc particulière à nous seuls ? Tu es sujet d'un peuple⁸⁵, comme chaque individu de ce peuple est le tien. O mon fils ! ne te reproches-tu pas d'empêcher mes sujets de jouir de la tranquillité que je leur procure par ma vigilance & mon affabilité ? Ne la troubles-tu pas par la crainte que tu leur donnes d'en être privés lorsque je ne serai plus ?

Ces remontrances, si vraies & si sages, ne produisoient aucun effet sur l'esprit & la conduite du jeune Prince ; il osoit même s'emporter contre le Roi son pere.

Cependant une troupe de ses suivants ne cessoient de flatter son orgueil ; ils avoient même l'audace de faire passer son pere pour un Prince que l'âge avoit assoibli, autant d'esprit que de corps. Il renchérissoit sur leurs discours par des railleries, & il cherchoit dans son orgueilleuse opiniâtreté mille raisons pour justifier tout ce qu'elle lui faisoit faire. Jamais il ne témoigna la moindre bonté : un oui, un non, un je veux, un je ne veux pas, telles étoient les expressions de son humeur féroce, ou les signes de ses volontés. Il se croyoit avili, s'il disoit à ses serviteurs un mot qui ne fût pas absolument nécessaire : on eût dû trembler, si on s'étoit avisé de faire la moindre représentation.

Un des plus vénérables soigneurs de la cour, à qui le Roi ne cachoit pas son chagrin, & devant lequel il laissoit couler librement ses pleurs, entreprit de le corriger. La femme du Prince étant accouchée d'un garçon, en même temps qu'une de ses esclaves accouchoit d'un autre, il prit ce dernier ; & après l'avoir marqué, de forte qu'il n'y avoit que lui qui pût le distinguer, il le porta dans l'appartement de la Princesse, à côté du premier.

Le Roi avoit été prévenu : il se trouva dans un cabinet voisin, avec son confident, & plusieurs autres seigneurs.

Cependant le Prince entre, & demande à voir son fils. On veut le lui montrer ; mais.... ô singulier accident ! au lieu d'un enfant, on en trouve deux. On assure qu'il n'y en a qu'un à la Princesse, & que l'autre est étranger. Comment distinguer & connoître le sien ? Il les regarde, les examine, les compare : sa bouche est prête à se coller sur l'un.... mais il craint de ne pas donner à l'autre ce qui lui est peut-être dû. Il hésite.... Quelle alternative pour sa tendresse ! La colere succede à l'inquiétude : il est animé contre tous ceux qui sont présens : il va, il vient, il marche à grand pas : il revient auprès des deux enfans. Ce sont deux masses de chair, qui ne sont point différentes.... La fureur fait briller ses yeux ; il menace de nouveau, il éclate. Le Roi entre avec fa suite. Qu'avez-vous donc Prince ? lui dit-il. – Ah, Sire ! lui répond le Prince en se jetant à ses genoux, le sang royal est confondu ; mon fils est avec je ne sçais quel misérable enfant.... Armez votre bras contre le traître audacieux – Prince, reprend le confident, le Roi vous dit tous les jours que vous n'êtes point d'une nature différente de celle des autres hommes. Vous prétendez le contraire, ou du moins votre conduite indique assez ce sentiment en vous. J'ai pensé que vous ne pouviez mieux convaincre le Roi de son erreur, & lui prouver la vérité de votre façon de penser, qu'en distinguant votre fils.

Le Prince attendoit avec impatience la fuite de ce discours : il étoit agité.... Le confident ajouta : C'est pourquoi j'ai mis celui de votre esclave auprès de lui. – En effet, reprit le Roi tout de suite, je ferai bien aise de sçavoir quelles sont les marques distinctives dont la nature nous a privilégiés.

Le Prince ne tarda pas à faire de sérieuses réflexions, & à reconnoître la vanité de ses prétentions. Il avoua son aveuglement, en demandant excuse à tous ceux à qui sa hauteur avoit été incommode. Il accorda sa saveur à celui qui lui avoit dessillé les yeux, éloigna de lui ses flatteurs. & donna, par la suite, des exemples de bienfaisance qui le firent chérir de son peuple, & surnommer *les Délices* du peuple, qu'il devint digne de gouverner après lui.

Je compare nos nobles⁸⁶ à cet homme qui, ayant entendu parler un célèbre Avocat du Roi au Sénéchal de Bordeaux, dont le discours fut suivi d'un applaudissement universel, se mit en tête d'acheter cette charge, pour mériter de pareils éloges. Il croyoit qu'elle lui donneroit le talent de la parôle, comme le droit de s'asseoir sur les fleurs de lis⁸⁷. Au reste, il paya cher sa simplicité ; car, suivant le conseil de ses amis, après avoir travaillé pendant quelque temps à se mettre en état d'exercer sa nouvelle charge, désespérant d'en venir à bout, il la remit à son prédécesseur, auquel il donna mille écus, pour l'engager à la reprendre. Nos nobles n'ont ni les talens ni les vertus qui sont la noblesse ; ils n'en restent pas moins nobles.

On ressent une véritable satisfaction en lisant l'éloge que Cicéron fait des deux grands Catons. « L'affaire, dit-il, fut jugée par Caton, pere de notre illustre Caton d'aujourd'hui. Car, au lieu qu'on fait connoître les autres par leurs peres, c'est faire honneur à celui qui a mis au monde cette lumiere de nos jours, que de le faire connoître par son fils⁸⁸ ». En effet, on n'a pas de raison pour tirer gloire des actions d'un pere ; mais on en a toutes sortes pour s'attribuer quelque chose de celles d'un fils. Ce devoit être un motif pour exciter l'émulation des peres dans l'éducation de leurs enfans.

Je finirai cette lettre avec Boileau, en soupirant, comme lui, après un temps qui n'est plus.

Que maudit soit le jour où cette vanité
Vint ici de nos mœurs souiller la pureté !
Dans les temps bienheureux du monde en son enfance,
Chacun mettoit sa gloire en sa seule innocence ;
Chacun vivoit content, & sous d'égales loix ;
Le mérite y faisoit la Noblesse & les Rois ;
Et sans chercher l'appui d'une naissance illustre,
Un Héros de soi-même empruntoit tout son lustre.
Mais enfin, par le temps le mérite avili,
Vit l'honneur en roture, & le vice ennobli ;
Et l'orgueil, d'un faux titre appuyant sa foiblesse,
Maîtrisa les humains, sous le nom de *noblesse*.
De-là vinrent en foule & *Marquis & Barons* :
Chacun pour ses *vertus* n'offrit plus que de *noms*.

Je suis tout à vous, mon très-cher. Chevalier, votre très-humble, & c. & c.

LETTRE V.

Le II au soir.

VOUS voudriez, mon cher Chevalier, qu'on fît une loi aux femmes de nourrir leurs enfans. Vous ne prenez pas garde sans doute qu'elle seroit presque toujours enfreinte. Comme elle ne détruiroit pas les incommodités sérieuses qui empêchent réellement une mere de nourrir, on en supposeroit, & la loi deviendrait inutile. Il vaut mieux ne point faire de loix, que d'en faire qui doivent être violées ; autrement elles sont méprisées, & le législateur est avili.... J'ouvre mon bon Plutarque.

« Il fut un temps que les filles des Milésiens entrèrent en une étrange rêverie & terrible humeur.... Il leur prenoit à toutes une soudaine envie de mourir, & un furieux appétit de s'aller pendre ; & il y en eut plusieurs qui se pendirent & s'étrangler secrètement ».

On ne connoissoit point la cause d'une si singuliere maladie. On l'attribuoit à l'*empoisonement de l'air*, à la *Justice divine* : mais rien ne pouvoit y apporter de remede ; « Jusqu'à ce que, par l'avis d'un homme sage, il se fit au conseil un édit que s'il avenoit qu'il s'en pendît plus aucune, elle seroit portée toute nue, à la vue de tout le monde, au milieu de la grande place ». Elles ne se pendirent plus.

J'imagine qu'un édit de cette nature, ou à peu près semblable, par rapport aux femmes qui ne nourriroient pas leurs enfans, rempliroit plus efficacement vos vues patriotiques.

Je vous destine ma soirée. Je réponds à l'autre article de votre lettre : mais auparavant, voici ma conclusion, quant au premier.

Il ne s'agit pas ici de loix ; il ne faut qu'une réforme dans l'éducation. Le nombre des loix augmente avec la dépravation des mœurs, ou pour mieux dire, il la suppose⁸⁹. « Donnez de bonnes mœurs à vos enfans, dit le Président de Montesquieu ; » vous n'aurez pas besoin de tant de loix ». Lorsque nous aurons de bonnes mœurs, nos femmes nourriront leurs enfans. Elevez donc comme il faut les filles, vous aurez des meres.

Si on accoutumoit le jeunes gens à ambitionner l'*estime publique*, ils sçauroient être vertueux : ils ne sacrifieroient pas à la fortune & aux richesses ; ils reconnoîtroient le vrai mérite qui les dédaigne. « Par des richesses (dit Montaigne), on satisfait le service d'un valet, la diligence d'un courier, le danser, le voltiger, le parler, & les plus vils offices qu'on reçoit. Voire, & le vice s'en paye, la flatterie & la trahison, & c. Ce n'est pas merveille, si la vertu⁹⁰ reçoit & desire moins cette forte de monnoie commune ; » que celle qui lui est propre & particulière, toute noble & généreuse ».

Le cas de votre parent est celui de beaucoup de gens. On pense à la *finance*, pour amasser du bien ; à la *magistrature*, pour avoir des privileges, & ne rien mériter du public ; au *service*, pour avoir la croix de Saint Louis, devenir officier général, & c. obtenir des pensions ; à l'état *ecclésiastique*, pour avoir des bénéfices qui ne chargent que du soin de dire le bréviaire. On ne sçait pas qu'avant d'être *riche, magistrat, militaire, abbé*, il faut être *citoyen* ; que, comme dit quelqu'un, l'ame qui s'apprécie, est une ame vénale⁹¹ ; que les biens des Ecclésiastiques⁹², sont ceux des pauvres ; que le nécessaire seul nous appartient⁹³, comme nous leur devons le superflu.... Hélas ! la Religion & la vertu ont des autels dans les temples ; en ont-elles dans beaucoup de cœurs ? Des parens ont été élevés à n'estimer que l'or : est-il étonnant que les enfans soient des Israélites qu'on ne peut conduire que par la promesse des biens sensuels ? On n'élève point leur ame ; on n'exalte point leur amour-propre.... Que dis-je ? on l'avilit ; ils se laissent persuader que la gloire de bien faire n'est pas faite pour eux ; ils deviennent bientôt membres morts, & Zoïles de la société. Prenez-y garde.

En effet, les gens vertueux encouragent, & ne déprécient jamais : ils laissent les inclinations satiriques aux âmes basses que le mérite effarouche. N'ayant pas l'imagination de la vertu, on se livre au vice, & on ne conseille que lui⁹⁴. Le vice est la négation du bonheur, & de la grandeur d'âme⁹⁵.

S'il faut animer les jeunes gens au bien, en leur proposant *l'estime publique* pour récompense⁹⁶, on ne doit pas la leur laisser envisager comme le seul motif de leurs actions. Il faut faire le bien pour lui-même⁹⁷. Mais il me semble que ce seroit trop *subtiliser* l'homme, que de ne pas le rendre sensible à l'assecution unanime des gens de bien, qui est ce que j'appelle *l'estime publique*. Il doit aussi s'en rendre indépendant, de manière à ne pas devenir malheureux lorsqu'il en sera privé, soit qu'on diffère de la lui accorder, soit qu'on ne rende pas justice à ses intentions : qu'on l'apprenne à sçavoir s'en passer, mais non à avoir de l'indifférence pour elle.

Cicéron fut bien étonné lorsque, revenant à Rome après avoir exercé la questure en Sicile, & croyant que la renommée avoit publié la sagesse de son administration, & qu'elle étoit le sujet des conversations à Rome, il rencontra un de ses amis, qui lui demanda d'où il venoit, & où il étoit, depuis si long-temps qu'on n'avoit entendu parler de lui. Le jeune homme, plus jaloux de sa propre estime que de celle des autres, ne sera point affligé de ce contre-temps. Il est content du *bénéfice* qui revient à son âme d'*avoir bien fait* ; & il est d'autant plus porté à le chérir, que c'est le *seul paiement* qui *ne lui manque jamais*. Il répondra, avec un de nos Rois (Childebert)⁹⁸ : « Nous sommes trop heureux, vous, de » m'avoir procuré l'occasion de faire du » bien, & moi, de ne l'avoir pas laissé » échapper ». Il travaillera plus à mériter le titre de *juste*, qu'à l'avoir. S'il l'a trop désiré, comme un autre Aristide⁹⁹, il s'en voudra du mal.

Le père de Thémistocle vouloit l'empêcher de se mêler des affaires publiques. Un jour il le conduisit sur le port, & lui fait voir sur le rivage des » carcasses de vieilles galères jetées » çà & là, sans qu'on en fît cas¹⁰⁰ ».

Xénophon sacrifioit un jour aux dieux. Il entend dire que ses fils avoient été tués à la bataille : il ôte le chapeau de fleurs qu'il avoit sur la tête. Il apprend qu'ils sont morts en braves gens : il le remet, achève son sacrifice, disant : « Je n'ai jamais demandé aux dieux que mes fils fussent immortels,

ni qu'ils vécussent long-temps ; mais je les ai toujours priés de leur accorder la grace d'être gens de bien, d'aimer & servir leur patrie comme ils l'ont fait¹⁰¹ ».

Les peres sont des Néocles ; ils devraient être des Xénophons.

Qu'étoient ces hommes qui conserverent si long-temps leur liberté & leur vertu ? Des Romains ? Moi, je dis des enthousiastes pour le bien public. L'amour de la patrie étoit un feu qui embrasoit leurs cœurs.... Ils ne songeoient guere à *devenir riches*. A la vérité, leurs meres n'avoient pas été *élevées au couvent*, leurs peres n'avoient pas *étudié au college*. Voici notre portrait.

Un Seigneur Javan s'expliqua ainsi à un Anglois qui alla le conjurer, au nom du bien public & pour l'honneur du pays, de lui remettre des scélérats qui avoient pillé le comptoir de sa nation : « Vous pouvez garder vos représentations pour ceux que vous croyez capables d'en être touchés. pour moi, je confesse que je ne m'embarrasse ni du bien ni de l'honneur de mon pays ».

« Ce que je souhaite d'avoir de toi, écrivoit un Roi des Indes à un Roi de Portugal, en lettre de compliment, » c'est de l'*or*, de l'*argent*, du *corail*, de l'*écarlate* ». Nous sommes tous le Roi des Indes. Aussi chacun est déplacé dans son état, parce qu'il ne rapporte rien au bien public¹⁰², ou si vous voulez, parce qu'il manque de l'amour de l'estime publique, qui est le nœud & le lien de la société. Ne croyez pas, en effet, que l'on s'estime : non, on ne s'apprécie que par les avantages extérieurs qu'on a, ou qui manquent. On ne dit pas, comme ce philosophe à Crésus, qui lui faisoit voir son palais, ses ameublements, toute la pompe de sa cour : « Je voudrois voir le » dedans ». On se craint, on s'évite, on est toujours en guerre ; on est, selon les circonstances, servile, rampant, flatteur, ambitieux ; on ressemble aux soldats, qui, pour faire face à l'ennemi, sont obligés de marcher sur les corps de leurs camarades qui viennent d'être renversés.

Ces réflexions, mon cher Chevalier, si vous voulez bien y prendre garde, vous donneront idée de ce qu'on appelle du nom de *constance* dans le monde : ce n'est, pour l'ordinaire, que le courage d'aller, de bassesse en bassesse, jusqu'à l'objet de ses desirs. Voilà en effet la route des honneurs.

C'est pourquoi l'homme de bien est toujours jugé inconstant ; il ne connoît que celle de l'honneur. Vicomte d'Orthey¹⁰³, & vous, illustres Bourguignons¹⁰⁴, prenez l'étendard, il vous suit. La perte de ses biens, de la vie !... Lâches partisans du crime ! un citoyen de Geneve¹⁰⁵ vous apprendra à l'apprécier. Cinquante mille hommes, cent pieces de canon, l'effrayent moins, que la feule idée de bassesse ne lui fait horreur. Il sçait mourir¹⁰⁶.

En quoi lui nuit la mort ? La vertu croît toujours ;
Le glaive d'un tyran ne fixa point ses jours¹⁰⁷.

Mais je m'égare. Heureusement je me trouve à un sentier qui aboutit à mon premier chemin ; je vais le reprendre.

Cyrus avoit raison, lorsque, pressé par quelqu'un, sur le point de livrer bataille, d'exhorter ses soldats, il répondit : « Les hommes ne se rendent pas courageux sur le champ : c'est un apprentissage qui doit être fait avant la main, par longue & constante institution ». Ainsi l'homme ne devient pas vertueux tout de fuite¹⁰⁸ ; il faut l'élever. Je sçais qu'il est des hommes comme ce Roi des Scythes qui, ayant entendu un excellent joueur de flûte qu'il avoit fait prisonnier, jura qu'il avoit plus de plaisir d'entendre hennir son cheval. Mais il faudroit examiner si ce n'est pas la faute de l'institution. C'est une chose que je développerai par des faits généraux & particuliers, dans mon Ouvrage *sur l'Homme*. Je sçais qu'en général la jeunesse est susceptible des meilleures impressions : La vertu, l'amitié, la compassion, a dit quelqu'un, si on les examine de près, (les jeunes gens) paroît quelquefois remplir toute leur ame. Si la jeunesse est bien guidée, ses écarts sont peu dangereux ; ses retours sont tout à la sincérité. En général, il faut prendre sur soi de ne point la mortifier par des reproches. Il ne s'agit pas seulement d'étudier ses inclinations ; il faut sur-tout les lui former. Ce n'est pas assez d'être bon, il faut être vertueux¹⁰⁹ ; la tâche de ceux qui prennent soin des jeunes gens, est de les rendre tels.

Un Empereur Romain, craignant toujours d'être détrôné, se demandoit quelquefois : Suis-je Empereur ? Que votre enfant soit accoutumé à se demander : Suis-je homme ? suis-je citoyen ? Il faudroit qu'il conçût pour ses devoirs & les occupations qu'il doit avoir dans la société, tout l'enthousiasme dont une ame bien née est susceptible. Il ne connoîtra point

le dégoût dont se plaignent les hommes indolens. Son ame aura de l'énergie : Il insistera sur les détails ; & s'il ne reconnoissoit pas un Dieu, la société sera son idole¹¹⁰.

SUITE de l'Extrait du Journal.

A l'heure qu'il m'avoit indiquée, je me rendis à la place du Palais. Il y avoit beaucoup de monde. Je m'informai de la cause d'un si grand concours : j'appris qu'on alloit faire justice d'un Notaire coupable d'un faux acte. Bon ! bon ! dit un spectateur ; j'irois bien volontiers le tirer par les pieds.... Je précipitai mes pas, sans oser regarder l'homme qui avoit prononcé ces paroles. J'allois entrer chez l'imprimeur, lorsque je vis venir notre malade. Eloignons-nous, me cria-t-il.... Et nous nous rendîmes sur le port. Nous prîmes un bateau, qui nous conduisit sur l'autre rivage, à la Bastide.

Pendant la traversée, il avoit l'air troublé. Quel spectacle digne de l'homme, que celui de la destruction de son semblable¹¹¹ ! disoit-il.... Qu'entends-je ? Ah, Ciel ! Dieu tout-puissant ! reprenoit-il, est-ce pour notre bonheur ou pour notre malheur que vous existez ? Pourquoi portons-nous nos regards vers le ciel avec complaisance ? Pourquoi ne les abaissons-nous sur la terre qu'avec horreur ? Je ne t'accuse pas, Etre des êtres ; mais je me plains, non de ta volonté, mais de notre foiblesse.... Et cette foiblesse, qui nous est commune à tous, comment ne resserre-t-elle pas nos liens ? Ne devrions-nous pas en effet nous aimer, par compassion les uns pour les autres ? Comment se fait-il que nous voyions d'un œil sec les supplices qu'on prépare à un homme ?... La douleur déchire son ame, la mort s'appareille.... Silence horrible !... Quoi ! le lien qui nous unit va se rompre, & nous n'en sentirons pas la moindre secousse¹¹² ! Irons-nous penser au scélérat ? L'homme qui souffre, peut-il être coupable ?

De ces plaintes, il passa à d'autres réflexions sur la conduite de l'homme envers les autres animaux. Qui peut voir, disoit-il, d'un œil indifférent, le papillon qui caresse en voltigeant les fleurs qui lui sont soumises, ces oiseaux qui se béquettent sur le buisson gardien de leur bien le plus cher ? Tous les animaux ne sont – ils pas marqués au coin de la Divinité ? N'ont-

ils pas la vie, le sentiment ? Ah ! c'est ici qu'on peut dire que celui-là avoit un cœur de rocher, qui osa le premier enfoncer un fer meurtrier dans la gorge d'une colombe qui se débat. Quel courage lâche & aveugle a voulu triompher de la simplicité de l'agneau bêlant, & que sa mere appelle ?... Hélas ! l'habitude & l'éducation nous ôtent le sentiment.

Les cris d'une troupe de paysans qui attendoient notre bateau pour traverser la riviere, nous avertirent que nous touchions à l'instant de notre arrivée. Nous cherchâmes un lieu qui nous plût : nous suivîmes un chemin qui est près de la riviere, & parallele au port de la ville.

Je ne pus jeter les yeux sur le grand nombre de navires dont la riviere étoit couverte, sans me récrier sur l'abondance & la richesse que cela annonçoit. Il me sembloit être dans la fameuse Tyr, qui faisoit le commerce dans toutes les parties de la terre. Je ne m'étonne pas, disois-je, de voir tant de magnificence dans les bâtimens & dans la parure. – Vous croyez me répondit-il, que c'est une preuve de richesse ? c'en est une de luxe¹¹³. Il me dit que c'étoit-là dessus qu'étoit fondé le crédit, & que le crédit¹¹⁴ supposoit bientôt ou de la mauvaise foi, ou de la décadence ; que les bâtimens annonçoient que le négociant n'avoit plus de confiance au commerce, puisqu'il plaçoit ses fonds en pierres. Il ajouta que le luxe étoit cause que chacun étoit mal à son aise ; qu'il n'y avoit que le millionnaire qui ne se lassoit point d'amasser, parce qu'il le pouvoit, & que d'ailleurs il le faisoit toujours à coup sûr. Il me dit que le luxe n'étoit point le soutien d'un Etat : il me le prouva par l'exemple des familles qui se sont ruinées par le faste qu'elles croyoient inséparable de leur condition¹¹⁵, par le nombre d'hommes qu'il arrache à l'agriculture, qui est de tous les arts le plus utile & le plus libre¹¹⁶ : D'où il arrive, continua-t-il, que le riche achete ce que le pauvre abandonne : il prend du solide pour de l'argent, qui se perd bientôt dans la consommation qui se fait toujours à son profit. Le premier devient maître, & le second est esclave¹¹⁷. Qu'on défriche, qu'on travaille la terre ; l'homme gagnera son nécessaire, & bien des années que la mollesse lui ôte. Si après cela il restoit des bras inutiles.... Dieu ne nous a pas créés pour nous laisser mourir de faim. Retranchons de nos villes ces palais¹¹⁸, ces hôtels fastueux¹¹⁹ qui prennent de si grands emplacements ; ces places où le

pauvre ne trouve ni à boire ni à manger ; retranchons de nos campagnes ces parcs¹²⁰, ces parterres, ces promenades ; que le riche soit moins ambitieux, qu'il cede un terrain qui ne lui est pas utile, & chacun aura le sien, & la société ne sera pas surchargée... On connoîtra moins l'or¹²¹. Devenus plus simples, nous en serons meilleurs.

Cependant nous nous trouvâmes près d'une espece de colline, dominée par un arbre qui étendoit ses branches touffues au voisinage, & donnoit un ombrage agréable. Ce lieu est solitaire, me dit-il ; asseyons nous-y. Et nous y demeurâmes. Je jetai par hasard les yeux vers le couchant. Je témoignai mon étonnement, de voir le soleil si près de disparoître de dessus notre horizon. Il est vrai, répondit-il, que le temps passe vite : combien il devrait nous être précieux ! Hélas ! continua-t-il, je suis indigne de voir un astre aussi bienfaisant. Je ne l'examine point sans admiration : il n'y a que l'espoir d'une vie suture qui me soutienne contre l'idée d'être bientôt privé de sa chaleur. Voyez cet horizon ; ne semble-t-il pas un trône fait pour le plus grand Rois ? Ne diroit-on pas que ces nuages vont se réunir, pour former un dais digne de lui ? Voyez ces rayons réfléchis & agités par les flots ondoyants. Ces côteaux, ces maisons brillent d'une lumière que ces longues ombres divisent, & rendent plus agréable à la vue. Ah ! quel spectacle pour ceux qui veulent voir ! Mortels, où courez-vous ? Vous êtes infortunés ? Venez, contemplez : ne vous sentez-vous pas plus de forces & plus de courage¹²² ? Quel Etre cela annonce à vos cœurs ! Hélas ! tandis que la satisfaction renaît en vous avec l'espérance & la reconnoissance, tandis que l'image de la bonté d'un Créateur vous fait verser des larmes d'une joie presque divine, hélas ! moi, je suis encore plus misérable....

J'attribuois pour-lors le chagrin qu'il témoignoit, à la crainte de sa destruction prochaine, dont sa maladie le menaçoit. Pourquoi tant y penser ? lui dis-je en jeune homme. – Ce n'est pas ma maladie. Il y a des peines contre lesquelles on trouve encore un appui dans les bienfaits des hommes, clans la pensée de Dieu, dans sa propre conscience ; mais il en est d'autres que rien ne calme : elles se présentent sans cesse pour vous tourmenter. Ce qu'il y a de plus beau & de plus riant dans la nature, même la tranquillité du

sage, le précieux coloris de l'innocence, les grâces de la tendre enfance, les charmes du sexe, l'ornement de l'univers, les caresses d'époux vertueux, tout devient un objet d'affliction & de désespoir¹²³ pour l'homme coupable.

Il s'arrêta. C'étoit me dire assez clairement qu'il étoit cet homme coupable. Je ne pus bien me rendre compte des divers sentimens dont cette idée m'agita. Je n'osois le regarder, après cet aveu, qui me rappelloit les deux dernieres scenes ; je craignois de le mortifier. J'avois envie de lui demander qu'est-ce qui l'avoit donc rendu si coupable. Cependant mes premieres idées se représentoient à mon esprit. Hé bien, oui, me disois-je, il a été débauché. Il ne l'est plus. Que dis-je ? il maudit ces jours de faux plaisirs. Cependant il laissoit échapper quelques exclamations. *Cruels parens !* entendis-je. Ces derniers mots me rejeterent dans ma premiere incertitude.

Enfin il me dit que l'étranger¹²⁴ que j'avois vu le matin avec son pere, étoit presque aussi malheureux que lui. C'est un pere, continua-t-il, qui s'est mal conduit avec son fils. Son histoire est instructive ; & en vous donnant rendez-vous pour ce soir, je me suis proposé de vous la raconter. Le rôle que ma famille y joue, m'a mis dans le cas d'être informé des moindres détails.

HISTOIRE DE M. DE M....

M. de M.... fait sa résidence dans une terre voisine de la ville de..... qui m'a vu naître. Il jouit d'une grande considération dans le pays, tant à cause des biens qu'il y possède, qu'à cause de sa naissance.

D'un grand nombre d'enfans qu'il a eus, il ne lui en est resté qu'un. Il a coûté la vie à sa mere. Heureusement c'est un garçon. Vous sçavez que c'est en quoi consiste principalement l'ambition des gens de condition : ils s'imaginent presque qu'un Etat ne peut subsister si leur nom ne s'y conserve. Dans cette province, on déshérite les autres enfans, pour soutenir un aîné : les cadets, ne pouvant se marier, ne s'en conduisent pas mieux.

La tendresse que M. de M.... eut pour ce fils précieux, fit qu'il ne put se détermier à l'éloigner de chez lui, pour lui donner ce qu'on appelle *bonne*

éducation. Il prétendoit que, l'ayant reçue lui-même, il n'étoit pas plus avancé que ceux pour lesquels on n'avoit point fait ces dépenses, & qui étoient restés chez leurs peres. Il concluoit de-là que tous ces progrès, ces prodiges si vantés, n'étoient que des mots ; qu'en élevant son fils lui-même, il n'en feroit pas moins un prodige pour les flatteurs, un honnête-homme pour les gens sensés, & un sot pour les critiques.

Ce raisonnement assez juste, & confirmé par l'expérience, doit vous donner une bonne idée de la façon de penser de M. de M.... Je vais fixer votre esprit là-dessus autant que je le pourrai, d'après ce que je sçais de lui, & ce qui s'est passé.

M. de M.... a eu le bonheur de tomber, pendant son enfance, entre les mains d'un homme qui s'est attaché à lui former l'esprit, non par des mots & une grande étude, mais par des choses, & par les conversations ordinaires. Quoiqu'il fût astreint au train du college pour le latin & ses autres exercices, son précepteur lui avoit inspiré du goût pour la vérité : il l'accoutumoit à penser & à réfléchir, en lui demandant la raison de tout ce qu'il disoit, & c.... Aussi desiroit-il d'être tête à tête avec lui, & de pouvoir lui proposer ses idées sur les connoissances relatives à la morale. S'il n'a pas appris à les mettre toutes en pratique, il a appris du moins à les reconnoître pour vraies. Il est religieux autant que peut l'être un homme du monde, compatissant, généreux, ami chaud : il se pique de délicatesse, lorsqu'il est question des objets de son amitié & de son estime : mais, par une fuite de la fréquentation de ses parens, qui ne juroient que par leur noblesse, il est quelquefois jaloux de sa naissance. S'il oblige, il sçait qu'il s'acquitte d'une dette¹²⁵, Cependant il veut qu'on se trouve honoré de lui être obligé. Si on lui rend quelque service, il croit, d'après le même principe, qu'on est récompensé par l'honneur qu'il sait en l'acceptant¹²⁶. C'est pourquoi il ne sçait pas l'apprécier selon sa véritable valeur, ou bien il semble le dédaigner, par la maniere indifférente dont il le paye. Cependant, sans être familier, il est agréable à tout le monde. Il déclame contre les préjugés : il sçait quelquefois se mettre au-dessus d'eux ; mais il trouve le moyen de les accommoder avec ses projets. Pour-lors il devient entêté. Il ne veut pas être contredit. Il n'en est que plus opiniâtre. Il déteste le vice,

quand ce n'est pas le sien. Il soutient le roturier, quand il n'a rien de commun avec lui. Vous voyez qu'il y a chez lui plus de bon que mauvais, par cette raison, qu'il est plus susceptible de connoître le bien & de s'y livrer. Il a encore cet avantage ; lorsqu'il a reconnu son erreur, il la sent bien : avantage inutile quelquefois, lorsqu'on s'est trop laissé emporter par sa passion, comme vous le verrez dans l'occasion qui nous l'a fait connoître.

Pénétré de ces principes, il garda son fils auprès de lui. On lui suggéra, sans qu'il s'en aperçût, tous les jeux & les exercices auxquels il s'abandon-donnoit. On vouloit par-là former son corps & exciter son imagination. On ne manquoit pas, en effet, de lui attribuer l'honneur d'en faire successivement la découverte : on éloignoit de lui de même toutes les choses qui auroient pu corrompre son cœur. On ne l'ennuyoit point du matin au soir par d'impertinentes leçons : on tâchoit de distinguer quel pouvoit être le motif de ses actions : on lui en supposoit toujours un bon¹²⁷, sur-tout lorsqu'on avoit lieu de douter qu'il sût tel. On ne lui attribuoit point à crime quelque étourderie ou négligence ; on la lui rappelloit seulement dans la fuite avec douceur¹²⁸.

Lorsqu'il l'entretenoit de quelque chose de sérieux, on ne voyoit jamais celui-ci faire le plaisant, comme les jeunes gens qui donnent ainsi le change aux discours de leurs parens, par des propos qu'ils sçavent leur être agréables. On se met à rire ; & en saveur d'un bon-mot, on oublie qu'ils sont repréhensibles¹²⁹.

M. de M.... prévenoit l'occasion, & il en venoit rarement à ces reproches qui, quoique mérités, parce que des parens ne prennent pas les mêmes précautions, ne laissent pas d'engendrer une espece d'antipathie qui altere de part & d'autre les sentimens de la nature. Il étoit pour son fils, disoit-il, un ami respectable¹³⁰. Aussi en remplissoit-il tous les devoirs : il jouoit & s'amusoit avec lui ; il entretenoit entre eux deux cette heureuse liberté qui met à l'aise la vivacité de l'esprit & les sentimens du cœur. Il saisissoit avec plaisir l'occasion de lui dire combien il l'aimoit ; mais il lui représentoit que cette amitié vive n'étoit point une tendresse aveugle. Ce sont tes sentimens qui me l'inspirent, lui disoit-il ; c'est *toi* que j'aime, & non pas *moi*. Il lui

faisoit part de ses chagrins, & il paroissoit prendre ses conseils : il n'avoit point de secret pour lui.

Un pere s'emporte au moindre défaut qu'il reconnoît dans son fils ; souvent il s'aveugle sur les plus grands vices. Dans le premier cas, les corrections sont faites dans la passion ; & elles perdent tout leur prix, parce que les enfants ont lieu de croire qu'elles sont plutôt l'effet d'une forte de vengeance, que de l'envie de les corriger. Dans le second, ce ne sont que de foibles avertissemens, qui, d'après le ton qu'on a pris, ne font qu'effleurer, pour ainsi dire, leur sensibilité.

M. de M.... évitoit ces inconvéniens : il étoit réfléchi ; il reprenoit fermement & avec amitié ; il remuoit, pour ainsi dire, son ame ; il la tournoit vers le beau, vers le bien ; il lui montrait son intérêt, lui présentoir le ridicule, le honteux dans les autres. Aussi l'enfant revenoit-il toujours à lui : il s'inquiétoit du moindre nuage qui obscurcissoit son front ; il n'épargnoit rien pour le dissiper.

J'espere, lui disoit le pere, que tu feras bon ami, comme tu es bon fils ; car il n'y a de véritable amitié que parmi les gens de bien. Tu feras toujours éveillé¹³¹, & tu n'auras point d'affaire quand il s'agira de rendre service. Tu verras les enfans & les proches de ton ami avec un œil tendre¹³² ; tu ne l'abandonneras point dans les revers ; tu mêleras tes larmes avec les siennes : tu feras supérieur à ses caprices & à ses foiblesses ; tu seras sévère pour toi, indulgent pour lui ; tu ne le reprendras pas de ses défauts ; tu les lui représenteras ; car on se plaît à parer & à orner l'objet qu'on aime.

M. de M.... avoit eu soin de composer sa maison de personnes choisies. On y travailloit au bien ; on n'aimoit que les personnes qui s'en occupoient. M. de M.... le fils n'avoit aucun intérêt à faire le mal. Sentant sa dépendance, il tâchoit de mériter l'amour : il craignoit également de déplaire à un domestique & à son pere. L'intérêt de celui-là n'étoit point subordonné à la volonté de celui-ci. En manquant à ce domestique, il eût outragé la reconnoissance qu'il devoit à ses services, la vertu, l'humanité : mais comme on lui avoit appris à se respecter dans l'homme, cela n'arriva jamais.

On ne lui tenoit pas de longs & ennuyeux discours sur la politesse & les égards qu'il devoit observer envers les autres hommes, sur le silence modeste que la bienséance veut que l'on garde en compagnie, & c. On travailloit à former l'intérieur ; & M. de M.... prétendoit que, du respect qu'il lui avoit inspiré pour l'homme, on lui feroit déduire aisément ces devoirs particuliers.

Il l'emmenoit dans les sociétés ; c'étoit le théâtre de son éducation. En effet, l'homme se forme par l'homme. Est-il étonnant qu'au sortir du College, nous ne soyions que des polissons, des étourdis ? Aussi reçoit-t-on une nouvelle éducation en *entrant dans le monde* ; mais les habitudes sont prises.... On acquiert quelquefois des manieres, mais l'écolier reste toujours.

Dans les compagnies, un clin d'œil, un air d'étonnement, un sourire forcé, un geste.... voilà par quels moyens il lui apprenoit à se comporter comme il faut. Il l'avoit accoutumé à respecter ces signes comme ses discours¹³³ : c'est ainsi qu'il se faisoit obéir, sans avoir besoin de *disputailler* ; ce qui est trop ordinaire aux enfans, sur-tout aux jeunes garçons, qui ne cedent pas volontiers : ce langage muet fauve d'ailleurs d'autres désagréments.

Il étoit bien éloigné d'agir comme ces peres qui, poussés par une espece de fureur, sont entendre à un chacun les sujets de plaintes & de griefs qu'ils ont contre leurs enfans. Il faut ménager aux jeunes gens une bonne réputation¹³⁴ : c'est assurer en partie la réussite de leurs entreprises ; c'est leur donner sur les autres un crédit toujours flatteur, lorsqu'on ne veut remployer qu'au bien.

Vous ne devineriez pas quelles dévoient être les grandes punitions qu'il réservoir à son fils : je ne sçais pas sil s'en est jamais servi. Il ne lui auroit pas été permis d'exercer d'aucune maniere sa bienfaisance envers les pauvres : on lui auroit représenté qu'un homme qui se comporte mal, est indigne d'assister son semblable ; c'est au plus vertueux de la maison que cet avantage auroit été déféré. Vous voyez à quelle émulation cela donnoit lieu. D'un autre côté, le bien se pratiquoit, on rendoit hommage à la vertu, & le vice restoit confondu¹³⁵.

Les punitions selon M. de M.... sont tout ce qu'on veut quelles soient à un enfant ; cela dépend de la manière dont on les lui présente¹³⁶. A celui que l'on menace à chaque instant de coups de nerf de bœuf, le fouet est peu de chose ; à celui que vous refusez de voir, la privation de vos embrassements est tout ce qu'il y a de plus douloureux. J'ai vu, disoit-il, à la conquête du Port-Mahon, le Régiment de la Marche : c'étoit sans doute le mieux discipliné, le mieux tenu & le plus sage de tous les autres. M. de Rochambeau n'avoit imposé de châtiment pour les soldats négligens, paresseux & peu exacts, que l'obligation de porter leurs bonnets pendant toute la journée¹³⁷. Ainsi, loin d'employer la verge, qui avilit, que la punition soit légère, que l'idée de la punition en soit une. Sur-tout imitez ce Roi à à qui on fit présent de vaisselle très-riche & très-précieuse : il en témoigna généreusement sa reconnaissance ; mais observant qu'elle étoit fort fragile, il la cassa, afin, dit-il, de n'être pas exposé à me fâcher contre mes serviteurs.

M. de M.... inspira sur-tout de bonne heure à son fils la grandeur d'ame & cet amour du bien public¹³⁸, qui font qu'on agit toujours pour le mieux ; qu'on n'a que du mépris pour ce que le commun des hommes estime le plus ; qu'on brave tout pour soutenir la vérité ; qui vous assurent, en un mot, qu'étant homme de bien, vous le serez toujours. Il insista aussi sur ces vertus sociales, ces especes de demi-vertus qui entretiennent particulièrement & comme en second ordre, la paix & l'union parmi les hommes¹³⁹. Telle est la charité qui s'exerce envers un inconnu, un homme dissolu, comme envers tout autre. Telle est la tolérance, qui rend presque cher l'homme de toutes les religions ; qui le protège, qui le défend contre l'intolérance¹⁴⁰ & le fanatisme, toujours prêt à en faire sa victime ; qui ne lui impute pas à crime une croyance qu'il tient de ses peres. Telle est cette sincérité qui porte un homme à mettre au jour les raisons qui le guident dans sa conduite ; à en éloigner ces menées sourdes, ces trames secretes qui ruinent, qui réduisent au désespoir des familles, objets infortunés de l'envie & de la jalousie. Telle est cette franchise qui traite un honnête homme en honnête homme, un coquin en coquin ; sur le front de laquelle on lit l'amitié, l'estime ou le mépris ; qui inspire la confiance ou la honte. Telle

est enfin cette indulgence, née de la persuasion & du sentiment de notre faiblesse, qui fait qu'on est porté à écouter celui qui est coupable ; qu'on est prêt à lui pardonner, ou à l'excuser aux yeux des autres ; qu'on est bien-aise de voir qu'il se justifie ; qu'on va au-devant de son amour-propre ; & qu'au lieu de lui parler de grâce, on lui demande son amitié. Mais c'étoit toujours par une voie indirecte qu'il l'instruisoit, c'étoit en racontant un trait analogue ; c'étoit en faisant l'éloge d'une personne qui en avoit donné l'exemple : mais ces diverses instructions étoient toujours courtes. M. de M.... craignoit qu'il ne s'accoutumât aux *mots*, & qu'il ne négligeât de s'occuper des *choses*.

Après s'être interrompu un moment, il reprit : Ce que je trouve de remarquable dans cette conduite, qui me paroît digne de la noblesse d'un homme, c'est qu'on ne lui apprit pas différemment sa Religion. On ne lui donna point de catéchisme ; mais on le conduisoit, ou du moins il accompagnoit¹⁴¹ son pere ou d'autres personnes de la maison, à la Messe, aux cérémonies du Mariage, de l'Ordination, de la Confirmation, & c.... On parloit du Sacrement de Pénitence, de celui de l'Eucharistie, avec un respect qui attiroit son attention & excitoit ses idées : en satisfaisant aux questions qu'il ne manquoit pas de faire, on l'instruisit sur tous les dogmes de notre Religion. Les lectures de la Bible, du nouveau Testament qu'il entendoit, les exemples de piété qu'il avoit sous les yeux, achevoient de l'instruire. Au reste, on ne se pressoit pas, afin de laisser toujours quelque chose à sa curiosité, & de ne pas le dégoûter par de longs discours¹⁴². Cet ouvrage appartenoit au pere, à la bonne¹⁴³, à la femme de-charge, aux domestiques, au jardinier même ; car chacun avoit reçu sa leçon, & concouroit au bien de son jeune maître. Voilà les précautions qu'un pere est obligé de prendre au milieu d'un monde corrompu. Si les hommes en général étoient tels qu'ils doivent être, un enfant au milieu d'eux n'auroit besoin que de les fréquenter, pour leur ressembler & pour s'instruire ; à peine auroit-il besoin d'un surveillant.

Notre jeune homme avoit près de onze ans, qu'il ne sçavoit pas encore lire. On avoit voulu suivre ses mouvemens ; & il falloit qu'il en sentît l'agrément & la nécessité. On avoit eu beaucoup de peine à l'y amener ;

mais enfin on y réussit, & ce fut l'affaire de trois mois. Il en fut de même pour cet art divin par lequel nous peignons la pensée. Il alloit souvent travailler avec le jardinier : celui ci lui offrit de lui apprendre à écrire ; & effectivement, avec l'air du secret, il en vint à bout. L'enfant lui sçut bon gré de ce service, & lui en a toujours témoigné beaucoup de reconnoissance.

M. de M.... l'interrogeoit souvent, pour rectifier ses pensées. Il l'exerçoit ainsi dans la pratique d'une saine logique¹⁴⁴. Les principes étoient courts, & venoient toujours avec des exemples qui le touchoient de près ; aussi les retenoit-il. Il étoit très-soigneux d'en profiter, & on le voyoit attentif à se procurer des idées distinctes des choses. Il n'interrogeoit pas pour se dispenser de penser : aussi ses questions, plus rares, mais pleines de sens, eussent mérité des éloges¹⁴⁵. Maître de Philosophie de College, un enfant de douze ans eût été votre Professeur, sans avoir appris votre *art de penser*¹⁴⁶.

On le conduisit ainsi, entre l'instruction & la gaieté propre à la jeunesse, jusqu'à l'âge de quinze ans.

Il avoit fait sa premiere Communion ; il étoit fort, robuste, ne redoutoit aucune saison ; il jouissoit d'une bonne santé. Son pere le destinoit au service. Il fallut penser à acquérir des connoissances relatives à cet état. L'éducation qu'il avoit reçue le rendoit propre à tout ; il avoit tout ce qu'il faut pour être son propre maître. Il étoit aussi nécessaire de fixer dans sa mémoire des principes qui n'étoient gravés que dans son cœur, afin de le prémunir contre sa propre séduction, & contre les attrait du vice. M. de M.... lui avoit déjà expliqué la raison des nouvelles sensations qu'il éprouvoit depuis quelques temps, il lui restoit à entrer avec lui dans tous les détails qui concernent l'abus des passions & la bizarrerie des goûts de l'homme.

Il s'acquitta de tout cela avec les précautions que peut prendre un pere sensé, &, comme je vous l'ai dit, un ami rare ; aussi crut-il avoir bien réussi. Il ne lui disoit jamais rien qui ne fût pesé & réfléchi. Il lui représenta les soins qu'il avoit pris pour lui dès sa plus tendre enfance, le bonheur de sa vie passée. Mon enfant, lui disoit-il en le serrant affectueusement contre sa poitrine, voilà quel étoit mon devoir : ah ! que tu me l'as rendu agréable ! Si

je ne mérite pas que tu me fasses des reproches, maintenant, mon ami, c'est de toi que dépend ton bonheur : tu ne le trouveras que dans cette innocence que tu as conservée, & dans la vertu¹⁴⁷ ; tu n'y arriveras qu'en suivant les conseils que je te donne & les principes que je te présente, & auxquels il faut rapporter toutes tes actions.

A de semblables discours, le jeune homme s'attendrissoit¹⁴⁸, & ne quittoit pas son pere qu'il n'eût arrosé son visage de ses larmes. Voilà, se disoit le pere, comment tous les peres devroient agir. Ils abandonnent leurs enfans dans la circonstance la plus délicate de leur vie. Ils croient qu'il est au-dessous d'eux de les instruire¹⁴⁹, ou ils ont l'inhumanité de ne pas s'en donner sa peine. Ils les livrent à des étrangers, qui ne peuvent faire parler que la raison : il n'est pas étonnant que leurs discours fassent si peu d'impression. Ce n'est pas tant l'esprit qu'il faut éclairer, que le cœur qu'il faut toucher. Ah ! qui peut mieux qu'un pere parvenir à ce but ? Titre sacré & qui portes une si douce joie dans l'ame ! jusqu'à quand se soustraira-t-on aux devoirs que tu imposes ? Ah ! que les véritables peres sont rares !

Dans la plupart des maisons, disoit-il à ses amis, on craint de voir paroître les jeunes gens dans un appartement. Y a-t-il quelque chose de plus aimable que la jeunesse ? On les relegue avec leur *précepteur*, à un troisieme étage ; on ne leur parle jamais que de leurs *devoirs* & de leur *chambre* : en faut-il davantage pour les dégoûter des *devoirs* & du *précepteur* ? Ignorent-ils, vos enfans, que pendant ce temps-là vous ne songez qu'à perdre le temps en de vains amusemens ?

Pauvre précepteur ! quand tu parleroies mieux que Sénèque, crois-moi, c'est en vain. Entends-tu tes disciples te dire : Monsieur l'Abbé, ce que vous nous prêchez est dans tous les sermons. Mais écoutez papa, qui, de l'appartement, nous crie de prendre courage ; qu'il n'y a rien de plus ridicule que les maximes dont vous nous entretenez ; mais que le temps est proche auquel, en suivant son exemple, il nous sera permis de les oublier.

Peres, continuoit M. de M.... parlant toujours à ses amis, voilà vos discours, je veux dire ceux de votre conduite, & ce sont les plus éloquents¹⁵⁰. Cependant vos exhortations ne satisfont pas leur impatience.

Souvenez-vous du temps ou l'on vous parloit ainsi : ne vous vengez pas sur vos fils de l'injustice & de l'ignorance de vos peres. Ils sçauront faire un compliment, saluer à la mode ; mais ils vous causerent du chagrin : j'en gémis d'avance sur eux & sur vous¹⁵¹.

Toutes ces réflexions si vraies l'affligeoient : cependant il se consolait, en pensant qu'il avoit agi différemment envers son fils. L'espoir de recueillir bientôt les fruits de ses soins & de sa tendresse, enivroit son ame. Il m'aime disoit-il, & il m'estime ; j'ai lieu de tout, espérer de lui¹⁵².

Ce fut lui qui le guida dans ses études ; il s'étoit préparé à ce travail pendant qu'il n'étoit encore qu'*enfant*. Il ne lui apprit pas la langue latine : ce n'est pas qu'il la regardât comme une chose¹⁵³ inutile ; mais il pensoit qu'on pouvoit s'en passer dans l'état auquel il destinoit son fils. S'il a envie & besoin de la sçavoir, disoit-il, il sera toujours à temps de l'apprendre ; & je m'assure que l'activité qu'il mettra à cette étude, la lui rendra bien facile. D'ailleurs, nous avons de bonnes traductions & de bons commentaires. Je me soucie peu qu'il s'adonne aux lettres : en supposant qu'il eût des talens, en feroit-il bon usage ? En voulant tout lire, il se corrompra, & ne sçaura plus rien. S'il écrit, peut-être ne seroit il qu'un *bel-esprit*. Qu'il ait plutôt soin de sa vigne, qu'il aime son vigneron ; il sera aussi heureux, & ne le sera pas seul.

Il lui donna une teinture des mathématiques, une idée du globe, en l'habituant à dessiner des cartes de géographie, comme pour son usage. Pour lui faire observer la nature, admirer l'industrie & honorer les talens, il l'avoit conduit dès son plus bas âge¹⁵⁴ chez divers artistes de notre ville. Il les avoit invités souvent à venir passer quelques jours dans son château ; &, ne se contentant pas de dire à son fils que ces hommes utiles méritoient de la considération, il la leur témoignoit par toutes sortes d'égards : il les portoit même jusqu'à la vénération & au respect, lorsqu'ils étoient vertueux. Bien différent de ces hommes qui croiroient s'abaisser, en rendant au mérite les honneurs qui lui sont dûs, il préparoit les mêmes sentimens dans son fils, & aiguillonnoit son amour-propre.

Il avoit recueilli quelques traits principaux de l'Histoire de France, de celle des Romains, des Grecs, & de celle du Christianisme : il prétendoit,

comme Montaigne, que l'histoire des hommes étoit plus intéressante pour les jeunes gens, que celle des empires & des royaumes. En conséquence, il ne s'arrêtoit ni aux descriptions des combats, ni aux révolutions, ni aux dates, mais aux actions généreuses, aux exploits des généraux ; il remarquoit quels étoient leur génie, leurs mœurs, leurs sentences, & c. Lorsqu'il lisoit la vie des Rois, c'étoit plutôt leur conduite particulière qu'il étudioit, que ce que la politique leur faisoit dire ou faire sur le trône ; il eût plutôt dit ce que valoit Charlemagne, que de quelle race il étoit¹⁵⁵. J'aime mieux, disoit M. de M..., que mon fils, pendant sa jeunesse, sçache quelque chose pour lui¹⁵⁶. Je ne veux pas lui faire détester la lecture, par celle des livres que nous nommons *utiles*, qui sont presque tous ennuyeux pour la jeunesse, sans être plus profitables ; il les lira avec plus de fruit dans un âge plus avancé. En voulant raisonner à présent sur tout, il ne sauroit rien. Il croyoit que la physique, telle qu'elle est à présent, avec ses expériences, est plus propre pour les sçavans & les curieux à qui le temps est à charge, que pour les jeunes gens.

J'ai oublié de vous dire que M. de M... avoit donné à son fils, dès le plus bas âge, un maître de danse, & ensuite des maîtres d'armes & de dessin ; ils se rendoient chacun deux fois la semaine au château. Celui-ci avoit les plus heureuses dispositions ; il fit dans ces différens exercices tout ce qu'on pouvoit attendre de lui.

Cependant M. de M..., après avoir raisonné avec lui des différens devoirs de l'homme, après lui en avoir montré l'observation recommandée par ces deux guides de l'homme, la *raison* & la *Religion*, crut qu'il étoit temps de renvoyer au service. Il auroit pu, par son crédit, lui procurer une place distinguée ; il se contenta de le faire Lieutenant au régiment de.... infanterie. Je veux, disoit-il, que mon fils mérite de commander¹⁵⁷ ; il faut donc qu'il sçache obéir. D'ailleurs, pourquoi occuperoit-il des places qui sont plutôt dues à des Officiers respectables par leur âge & leurs longs services ? La protection, les amis, ne donnent pas le mérite : c'est desservir l'Etat & le Prince, que de rendre les honneurs tributaires, pour ainsi dire, du crédit & des richesses.

Vous imaginez bien que ce bon pere & ce tendre fils ne virent pas le moment de la séparation sans une grande douleur. Nouveaux avis, nouvelles instructions de la part de celui-là ; protestations, promesses réitérées de la part de celui-ci. Enfin cette réflexion, que tout sujet se doit à son Roi, tout citoyen à sa patrie, rendit leur séparation plus touchante & moins amere.

M. de M.... le fils, que j'appellerai dorénavant le Baron de M...., ne fut pas long-tems à S...., ville où étoit en garnison son régiment, que, sans avoir manqué à aucun de ses camarades, il s'en trouva qui étoient mal intentionnés pour lui. Il étoit doux, honnête, serviable ; mais il étoit vertueux : il faisoit des politesses à chacun ; mais il distinguoit ceux qui avoient de mauvaises mœurs ; il évitoit l'occasion de se trouver avec eux. Ses conversations, quoiqu'enjouées, étoient quelquefois morales : il détestoit le vice, & en effet il n'y étoit pas accoutumé. Il le peignoit avec des couleurs si vraies, que celui qui y étoit adonné, se reconnoissoit. C'est vous en dire assez pour vous faire comprendre que, s'il eut quelques amis, il eut un plus grand nombre d'ennemis : il s'en aperçut bientôt ; mais il avoit trop d'élévation dans l'ame pour en prendre de l'inquiétude. Sa conduite rendoit ceux-ci plus acharnés ; tous les jours c'étoient de nouveaux brocards sur son compte. Lorsqu'il étoit avec ceux qui sympathisoient davantage avec lui par leurs mœurs : Mes amis, leur disoit-il, avouez qu'ils sont bien à plaindre : ils se tourmentent, & je suis tranquille : malheureusement pour eux, ils m'estiment. Ils ignorent que le véritable courage consiste à se vaincre soi-même, & c'est pour cela qu'ils me redoutent.

Cependant il se conduisoit avec eux de maniere qu'ils n'avoient aucune prise réelle fur lui. Ils tâchoient de le tourner en ridicule pendant son absence : il le sçavoit, & méprisoit leurs discours. Cependant ils n'en étoient que plus fâchés. Ils avoient résolu de l'engager à un combat singulier ; mais sa conduite leur fit juger qu'ils n'en viendroient pas à bout aisément. Ils changerent de batteries. Un d'eux parut dégoûté du monde & de ses anciens amis. Après avoir demeuré quelques jours dans la solitude, il alla se promener dans les lieux où ils n'alloient pas, & où il étoit sûr de trouver le Baron de M.... avec ses amis. Il déclama contre les premiers ; de forte que le Baron crut que, les connoissant aussi bien, il avoit

renoncé à leur société : aussi l'admit-il à la sienne, & il en fut enchanté. Mon pere, disoit-il, m'a répété bien des fois que si une vigilance continuelle préserve la vertu des écueils, rien ne la rend plus solide, que l'expérience des peines que le vice entraîne à sa suite.

Aimable sécurité ! s'écria mon compagnon. On pourroit presque craindre de bien penser de son prochain ; ou plutôt, lorsqu'on n'a pas le cœur corrompu par l'artifice, qu'il est difficile de se garantir des pièges ! Comment sçaurait-on toutes les ressources qu'il se ménage ?

Voici quel personnage devoit jouer auprès du Baron de M.... cet Officier qui paroissoit si bien changé : il devoit l'indisposer contre les autres, lui rapporter des injures qu'ils proféroient contre sa famille, contre lui ; l'animer à la vengeance, & l'engager à en avoir raison l'épée à la main. Il joua parfaitement son rôle ; mais ce fut en vain : les principes qu'il avoit reçus de son pere, le rendoient semblable aux rochers qui sont sur les bords de la mer, & que les vagues en furie ne peuvent ébranler. Il continuoit de mépriser tous ces discours : cependant il témoignoit à cet Officier beaucoup de reconnoissance.

Quelque temps s'écoula, & il ne le voyoit plus que quelques fois à la hâte ; il étoit trop bon pour en concevoir le moindre soupçon de mal.

Un jour il sortit de grand matin, pour se rendre à une partie de chasse où presque tous les Officiers devoient se trouver. Comme il descendoit une colline assez éloignée d'habitations, & couverte de brouillards, un d'eux se présenta à lui. M. le Baron, lui dit-il, j'ai appris que vous teniez sur mon compte des discours très-libres & très-indécens : vous sçavez ce que me dicte l'honneur.... Aussi-tôt il tire son épée, & se met en garde.

Ce singulier début étonna plus le Baron, qu'il ne l'effraya. Il ne manquoit ni de courage ni d'adresse, comme vous le verrez. Jamais son pere ne lui avoit donné de conseils particuliers pour une circonstance comme celle-là ; il sçavoit seulement que nos loix, d'accord avec la nature, proscrivent une action aussi atroce.

L'honneur ! répondit-il. Il exigeroit que vous vous assurassiez qu'effectivement j'ai tenu ces discours Celui-ci vouloit l'obliger de se mettre en garde. Non, reprend-il avec un ton ferme ; percez-moi le sein,

assassinez-moi plutôt. Vous prétendez que j'ai mal parlé de vous.... Je vous en ferai la réparation devant toutes les personnes qui m'ont entendu. Songez-vous.... – Je ne songe à rien, reprit l'autre ; vous êtes un lâche. Et aussi-tôt il le perce au bras. J'en prends le Ciel à témoin, dit le Baron : & tirant aussi-tôt son épée, ils se battirent vivement. S'apercevant qu'il avoit de la supériorité sur lui, il en profite pour le ménager. Il le voyoit transporté de fureur, proférant tout ce que l'envie & la jalousie peuvent inspirer de méchant. Ses yeux étinceloient, & sa rage augmentoit à mesure qu'il se sentoit redevable à son adversaire. Cependant le combat étoit long ; le Baron voyoit le moment où il seroit obligé de suspendre, & il comptoit qu'il pourroit rappeler la raison égarée de son adversaire. Déjà celui-ci étoit chancelant & sans forces : mais lui-même tomba sans connoissance.

Hommes féroces ! s'écria mon compagnon, hommes indignes de voir le jour !... Qui seroit assez insensé pour regretter la vie, connoissant de quoi vous êtes capables ? J'ai appris, continua-t-il, que l'on chasse de nos troupes un Officier qui refuse un duel. Etes sans principes ! je vous entends : le faux honneur est pour vous une vertu le crime vous devient possible, dès que la mode commande¹⁵⁸. O humanité ! toi qui portes une si douce consolation dans l'ame, puisses-tu toucher ces cœurs lâches & barbares !... O folie ! ô préjugés ! Revenons, dit-il, au Baron de M..., qui en fut la victime. Je commence par vous développer les desseins de ses ennemis.

Cet Officier qui s'étoit introduit auprès de lui sous le voile de la vertu, avoit joué son rôle de concert avec ses camarades. Comme il ne réussit pas à l'engager à un combat singulier, ils se réunirent tous pour l'y forcer. Ils ne vouloient pas précisément l'assassiner : ils chargerent celui d'entre eux qui saisoit le mieux des armes, de l'attaquer ; & en cas que la partie ne fût pas égale, & qu'il fût trop pressé, ils ne craignirent pas de mettre le comble à leurs forfaits, par la trahison la plus noire. Ils s'engagerent à se cacher assez près du lieu où la scene se passeroit, de tenir un pistolet prêt, & de tirer sur le Baron au premier cri que son adversaire devoit donner pour signal. La partie de chasse & le brouillard favoriserent leurs desseins plus qu'ils n'auroient dû l'espérer. Ainsi, dans le temps que le Baron ne pensoit qu'à

sauver son adversaire, le complot s'exécute ; la balle part ; il est laissé pour mort. Cependant les Officiers ne parurent qu'au bout de quelque temps ; & en le quittant, les traîtres lui pointerent le corps avec leurs épées. Mais autant ils furent méchants & perfides, autant il fut généreux ; ce fut par le bienfait le plus signalé qu'il voulut les punir & se venger.

Lorsqu'ils eurent assouvi leur ressentiment sur lui, ils se hâtèrent de se rendre, par divers chemins, au lieu de la chasse : ils y parurent tous avec l'air de la tranquillité d'ame. Les amis du Baron, ne le voyant point arriver, crurent qu'il étoit un peu incommodé, & se livrèrent entièrement au plaisir de la chasse. Voici ce qui s'étoit passé par rapport à lui.

Je vous ai dit qu'il étoit tombé sans connoissance ; c'étoit l'effet du trouble. Il l'avoit bientôt recouvrée, & il avoit vu tous ses perfides ennemis : mais le sang qu'il avoit perdu dès le commencement du combat par sa blessure au bras, celui qu'il perdoit par la seconde blessure, l'avoit tellement assoibli, qu'il n'étoit pas possible de croire qu'il vécût. Cependant il avoit perdu de nouveau la connoissance ; & il eût bientôt expiré, si la Providence n'avoit conduit les pas d'une laitière du côté où il étoit étendu. Cette femme portoit du lait à la ville. Elle remarqua un ruisseau de sang ; elle en suivit le cours en remontant à sa source ; & trouvant le Baron qui respiroit encore, quoique foiblement, elle retourna aussi-tôt chez elle ; & aidée de son mari, elle l'y transporta.

Les soins de ces bonnes gens eurent tout le succès possible. Le Baron reprit connoissance. Le chirurgien venu, lui eut bientôt éclairci ce mystère. Il n'en témoigna rien à personne. On l'assura que son plus grand mal étoit dans la multiplicité des plaies, mais qu'en peu de temps il seroit guéri. Il demanda au chirurgien & à ses hôtes le plus grand secret sur ce qu'ils sçavoient de son aventure & sur la nature de ses plaies. Il fut convenu entre eux qu'ils diroient seulement qu'il étoit dangereusement malade. La nouvelle s'en répandit bientôt dans la ville. On trouva de la singularité dans cet événement ; chacun croyoit pouvoir l'expliquer. On vint le voir ; on s'empressa de prendre part à sa maladie : mais on ne conçoit pas comment ses perfides ennemis osèrent témoigner de la douleur à ses yeux. Le Baron

les reçut aussi bien que les autres, & trouva le moyen de leur faire entendre que leur trahison seroit ensevelie dans le secret.

Quand je compare ces actions héroïques, poursuivit mon compagnon, avec celles qui les ont suivies, je ne peux que gémir sur notre foiblesse. Heureux celui qui s'est convaincu de sa fragilité ! Il se tient en garde contre la surprise de nos passions ; il est toujours inquiet sur les moindres troubles qu'elles excitent en lui. Mais aussi, reprit-il, pourquoi le monde est-il si peu fait pour un homme qui pense & qui a des sentimens ? Pourquoi la vertu semble-t-elle être soumise à ses folles maximes ? Quoi ! la nature, la raison.... Que dis-je ? On s'élève de toutes parts ; parens, amis, préjugés, tout est contre lui ; il est jeune, il est méprisé¹⁵⁹. L'éducation qu'il a reçue, il saut qu'il l'oublie. Beaux raisonneurs de notre siècle, dites-moi ce qu'il faut faire. Ah ! votre optimisme ne me laisse que des mal-honnêtes gens pour compagnie, & la forêt des A palaches pour retraite.

Après cette courre digression, qui. m'annonçoit des égaremens de la part du Baron, mais en quelque forte excusables, il reprit d'un ton plus doux & plus tranquille :

Les mauvaises nouvelles sont celles qui se sçavent le plus promptement, dit-on ; c'est-à-dire qu'elles se sçavent toujours trop tôt. M. de M.... avoit un ami à S.... auquel il l'avoit recommandé : il apprit bientôt ce qui lui étoit arrivé. Il lui manda de revenir, dès qu'il seroit assez bien rétabli pour cela : il y avoit cinq ans qu'il étoit absent.

La vue de ce fils chéri ne lui causa pas tellement de satisfaction, qu'il ne conservât le souvenir du danger ou il avoit été. Le Baron avoit cru pouvoir lui confier tous ses secrets sur cet événement ; mais ce pere ne pouvoit penser à tant d'horreurs, sans s'emporter contre ceux qui en étoient les auteurs : sans cesse il les nommoit, sans cesse il méditoit une vengeance éclatante : il vouloit, disoit-il, faire *rouer tous ces bourreaux*.

Un jour qu'il étoit fur le point d'exécuter ce dessein, son fils employa, pour l'en détourner, tout ce qu'il sçavoit être capable de faire impression sur lui. Je sens, ô cher auteur de mes jours ! combien vous avez de raisons pour être animé contre eux ; j'avouerai même que leur crime mériteroit d'être puni par les plus grands supplices : mais enfin considérez qu'ils sont jeunes,

qu'ils appartiennent à des familles distinguées, que ma conduite les touchera ; qu'en les faisant périr ignominieusement, vous leur ôtez les moyens de réparer, par des années de vertu, un moment d'envie : peut-être rendront-ils à l'Etat les plus grands services. La mort est la barrière du crime, mais elle est celle de la vertu : en leur pardonnant, nous les forcerons au repentir. Ah, mon pere ! pourront-ils être insensibles à tant de procédés généreux ? Tourmentés par des remords mille fois plus cruels que les supplices, ils verront, ils reconnoîtront qu'on ne peut être heureux qu'en faisant le bien.... Ah ! je donnerois mille fois ma vie : qu'est-elle, auprès du repentir salutaire, & des bonnes actions qu'il produit ?

Ces raisons, le ton dont il sollicitoit leur grace, comme si c'eût été la sienne, les larmes qui les accompagnoient, émurent M. de M.... au point que, donnant un libre cours aux siennes, il s'élance vers son fils, le serre entre ses bras, lui prodigue tous les noms que la tendresse & l'admiration lui suggerent. Je lui ai entendu dire que cet instant avoit été le plus doux de sa vie. O mon fils ! je te reconnois. Oui, c'est toi qui es généreux ; c'est moi qui ai l'ame basse. La vengeance est au-dessous d'un grand cœur. Puisque je te revois, puisque je te conserve, qu'ils vivent, qu'ils méritent même toute ma reconnaissance.

Cependant il obligea son fils de consentir à sa retraite, pour leur tranquillité commune. Le Baron, goûtant alors toute la satisfaction qu'il pouvoit desirer, ses blessures en éprouverent un heureux effet ; elles se fermerent bientôt, & sa santé devint aussi bonne qu'elle l'étoit avant son accident.

Je profitai d'un moment de repos qu'il prit, pour me répandre en louanges sur-la conduite du pere & du fils ; j'admirai le pouvoir qu'a la vertu sur les ames bien nées. Malheur à ceux qui n'y croient pas ! reprit-il : ils sont capables de toutes sortes de forfaits ; ce sont des monstres dans la société. Au reste, je ne vous ai raconté cette anecdote que pour vous donner une preuve des bons effets de l'éducation du Baron.

Il me reste maintenant à vous exposer un tableau bien différent. Homme, en peignant MM. de M...., c'est vous que je peindrai ; en parlant d'eux, prenez garde que je veux parler de vous. Vous allez voir, continua-t-il, la

tendresse paternelle aux prises avec l'amour filial, la vertu forcée de céder aux préjugés & au faux honneur, une passion honnête servir de prétexte à la débauche, la raison & la Religion éloignées. Hélas ! j'ai tant de plaisir à parler de la vertu ! faut-il reprendre le langage du vice ! Il fut un temps où la folie des hommes me divertissoit ; mais, connoissant actuellement le prix de notre ame & de notre existence, je n'en parle & n'en entends parler qu'avec la plus grande douleur. En effet, qu'un homme me touche de près ! On s'afflige dans une famille lorsqu'un parent se conduit mal ; que sommes-nous donc, sinon des parens plus ou moins proches, répandus çà & là ?

Cependant nous nous aperçûmes que le crépuscule étoit vers sa fin ; une nuit noire & sombre se répandoit sur l'horizon. Nous nous hâtâmes de nous embarquer pour regagner le rivage. Il n'y avoit que le petit pilote & nous dans le bateau ; nous avions contre nous le vent & la marée.

D'après des réflexions sur le plan d'éducation que M. de M.... avoit suivi pour son fils, il s'exhala contre les Colleges. Sans faire le tableau des défauts & des vices que des jeunes gens venus des quatre coins d'une ville peuvent contracter & contractent réellement ensemble, ils ne sont pas même utiles, quant au but qu'on s'y propose. Ceux qui ne voient que l'appareil des classes, des exercices, des theses, & c. jugent que tout va bien : c'est la même chose que si l'on jugeoit du bonheur du peuple par la gaieté qui regne dans les promenades un beau jour de fête.

On veut que les jeunes gens y apprennent du latin, du grec, de l'Histoire, la Mythologie, la Religion¹⁶⁰, la Philosophie.... On sçait à quoi s'en tenir sur ce qu'on acquiert de connoissances sur ces objets ; mais les parens n'en sont pas moins portés à y envoyer leurs enfans. Ils sont bien persuadés qu'ils ont perdu leur temps, mais ils imaginent que c'est leur faute. Il comptent que leurs enfans seront plus diligens ; & il est vrai que, quoi qu'ils fassent par leurs menaces & leurs reproches, les enfans se rebutent ou s'ennuient, & entrent dans le monde aussi imbécilles ou aussi fats que leurs peres, & quelquefois aussi pédans que leurs régens.

Y a-t-il quelque chose de plus pitoyable, continua t-il, que la méthode qui est en usage pour apprendre une langue à des enfans ? Ces rudimens, ces regles, ces thèmes, ces explications, des mots abstraits, des raisonnemens généraux ; tout cela est bien à leur portée !... Il y a cinquante enfans dans une classe ; six d'entr'eux, qui ont de la mémoire, récitent des choses qu'ils ne comprennent pas ; les autres restent dans l'inaction. Le Professeur s'épuise en vain. En effet, comment apprendre ce qu'on ne comprend pas ? Il faudroit que le Régent eût, pour ainsi dire, le don des langues, afin de pouvoir s'énoncer à chacun dans le langage qui lui convient ; car chacun a une maniere différente de concevoir & de comprendre.

Mais, reprit-il après d'autres détails, je vous ai dit qu'ils ne comprennent rien, par rapport à la méthode : mais, de bonne foi, peuvent-ils comprendre ? Ont-ils été accoutumés à comparer leurs idées, à réfléchir ? A-t-on observé la gradation & la marche de l'esprit humain ? On les y auroit accoutumés, qu'il est impossible que des enfans tels que ceux qui vont aux Colleges, aient le jugement formé. Or quels succès doit-on attendre d'eux ? Comment traduiront ils, expliqueront-ils ? Et quel ouvrage, qu'une traduction, qu'une explication !

Encore un autre défaut, continua-t-il. Si un enfant n'a pas réussi dans une premiere classe, à mesure qu'il s'en éloigne, il réussit toujours moins. Le train du Collège range tous les enfans dans le même train de vie. Qu'ils soient foibles ou robustes, qu'ils aient plus ou moins de vivacité, de disposition¹⁶¹, tous feront des thèmes, des vers, des versions ; tous prendront le même exercice ; tous observeront le même silence, la même tranquillité. Auront-ils de la santé, de la science¹⁶² ? Il n'auront ni l'une ni l'autre. Remarquez, en effet, qu'on est si sort attaché à ce qui est en usage, qu'un pere juge de l'habileté de son fils par le temps qu'il demeure sur ses cahiers & sur ses livres.

Il me fit conclure de toutes ces observations, dont je ne rapporte que le précis, que les Colleges sont inutiles & dangereux ; qu'un pere sensé devoit garder ses enfans chez lui ; & que, pour peu qu'il en prît soin, ils ne perdroient rien, & gagneroient beaucoup.

Comme je lui dis qu'un pere, avec les meilleures intentions, pouvoit n'avoir ni les talens pour agir par lui-même, ni la fortune pour s'aider des lumieres des autres ; que d'ailleurs, en reculant le temps d'apprendre, il reculoit aussi celui de prendre un état, il me répondit que, puisqu'il étoit utile d'apprendre la langue latine, qui est devenue dépositaire de nos loix divines & humaines¹⁶³, il n'étoit point nécessaire d'y employer six années. Les Colleges pourroient être utiles & moins pernicioeux, si on y changeoit de méthode, & si on n'y envoyoit que des jeunes gens un peu avancés en âge. Certainement les leçons publiques répandent les connoissances, & mettent plus de personnes à portée d'en acquérir ; mais il faudroit au moins être assuré des mœurs des jeunes gens qui y iroient. Une ou deux années d'assiduité suffiroient ; & loin de supporter impatiemment le joug des classes, comme cela arrive à présent, il seroit avantageux qu'on se fît honneur d'y aller. En supposant que cela reculât le temps de prendre un état, ce seroit un petit inconvénient. Un jeune homme qui sort du College, est persuadé qu'il a appris tout ce qui est utile ; aussi ne travaille-t-il plus, ni pour les autres, ni pour lui. Mais c'est encore en quoi peche l'éducation des Colleges ; on n'y apprend pas à être citoyen ; & on y étudie trop, & trop mal, pour être disposé, lorsqu'on en sort, à étudier, & être assez éclairé pour étudier comme il faut.

En retardant l'institution publique, l'émulation régneroit davantage. Au lieu de soupirer après l'instant où l'on pense avoir tout appris, on soupireroit après celui auquel on espéreroit d'apprendre quelque chose. Les Professeurs seroient plus honorés, & ils trouveroient, sinon dans des appointemens, du moins dans l'opinion publique & dans l'estime de leurs disciples, un dédommagement à leurs peines, & une espece de récompense à leurs travaux. On verroit renouveler ces temps où les Philosophes comptoient des hommes d'un âge mûr parmi leurs disciples, & où l'on tenoit à honneur d'avoir reçu leurs leçons, & d'avoir entrepris de longs voyages pour aller les prendre.

Au reste, pour nos différens états, il ne faut que du discernement, la justesse de l'esprit, la solidité du jugement ; voilà en quoi consiste la véritable science, qu'un pere peut donner chez lui, & qu'on n'apprend pas

aux Colleges, tels qu'ils sont, Il n'est besoin ni de Professeurs ni de cahiers, Si l'on a besoin d'une langue, on l'a bientôt apprise, comme disoit M. de M.... Combien de gens savent plusieurs langues vivantes ! Ils ne les ont pas apprises aux Colleges. Voilà une ressource, en attendant une réforme.

J'ai entendu dire à un Magistrat de cette ville, homme respectable par sa droiture, son intégrité, & l'enthousiasme avec lequel il exerce sa charge, qu'il avoit passé son enfance & sa jeunesse dans les plaisirs & les exercices militaires ; que cependant, depuis qu'il étoit Juge, lorsqu'il se présentoit une affaire à discuter, il n'étoit pas plus embarrassé que ses confreres les plus versés dans la Jurisprudence. Ceux-ci, en effet, lui rendent cette justice. Il convient que la connoissance des loix est nécessaire à un Juge ; mais il assure que la raison impartiale est le guide le plus sûr.

Il en est. de même pour tous les autres états : c'est moins la connoissance des choses qui est nécessaire, que la disposition à l'acquérir¹⁶⁴ ; & l'éducation des Colleges, répéta-t-il, ne donne ni l'une ni l'autre.

Alors nous nous trouvâmes devant la porte du Chapeau-rouge. Il voulut débarquer là, de peur qu'il ne nous arrivât quelque malheur autour des navires, si nous remontions plus haut.

Nous traversions la Place Royale : je lui demandai quelle seroit la tâche qu'il imposeroit aux peres, en attendant que leurs enfans eussent atteint l'âge auquel ils leur seroient commencer leurs études.

Comme M. de M...., ils étudieront leurs inclinations, ou plutôt ils prendront garde qu'ils n'en contractent de mauvaises : ils mettront à profit tous leurs discours, toutes leurs actions : ils leur inspireront le courage, le mépris de la mort, lorsqu'elle est utile ; la grandeur d'ame, la compassion, & la *bénéfice*, qui vient quelquefois si loin derriere elle ; le respect pour la Divinité : ils exerceront leur esprit & leur jugement par des conversations & des questions à leur portée, sur les hommes, leurs actions, leurs devoirs : ils leur demanderont compte de leurs idées, de la maniere dont ils les assemblent : ils leur feront observer la nature, sans la leur expliquer : ils les conduiront, par des idées singulieres, aux idées générales. C'est ainsi qu'ils les prépareront pour le temps auquel ils commenceront à leur donner la clef des phénomènes de la nature, ou ils leur mettront sous

les yeux les observations de la Logique & de la Morale. S'ils ont appris le calcul, du dessin, ou quelque autre art¹⁶⁵, on leur aura peut-être préparé des ressources bien utiles : mais, comme je vous l'ai dit, l'homme qui réfléchit est bientôt propre à tout. Celui qui n'est pas habitué à réfléchir¹⁶⁶, est un ignorant ; il est étranger par-tout, & est toujours enfant. Le premier est de tous les pays, de tous les âges ; l'homme *sçavant* est l'homme *vertueux*. Mais il ne faut point se presser ; en précipitant les choses, on ne les fait qu'à demi, ou on les gâte. En réfléchissant, en temporisant, si on n'est pas plus sûr du succès, on évite plus d'inconvénients. J'ai connu un Précepteur qui versoit des larmes de joie parce que son élève avoit bien récité, en présence de ses parens, quelques mots de géographie & de rudiment : il reçut un présent considérable. Voilà un Précepteur & des parens bien sensés !

Nous étions près la porte du Palais ; nous nous séparâmes.

SUITE de la Lettre.

COMBIEN de choses j'ai à dire, cher Chevalier ! Pour y mettre de l'ordre, je répondrai, dans celle-ci, à vos réflexions : le commencement de ma première Lettre contiendra mes observations sur quelques articles de cet envoi.

Le pauvre Claudot est hors de prison : j'ai été assez heureux pour contribuer à ce qu'il fût élargi. Mais il doit beaucoup à M^{me} de....¹⁶⁷ la mere, qui a bien voulu acheter ses denrées à un prix presque excessif, quoiqu'elles fussent gâtées. Vous appercevrez aussi-bien que moi le motif qui l'a fait agir. Cette conduite doit confondre le Marquis de.... Il y a des gens qui nous rendent bien méprisables. Il ne donne jamais aux pauvres ; il ne leur parle que d'un ton dur, grondeur, humiliant, Claudot lui a porté son argent, Tu sais bien, lui a-t-il dit ; tu y aurois pourri. Quelle indignité ! Il ne pouvoit pas le payer ; qu'auroit-il fait de plus, s'il ne l'avoit pas voulu ? Comment un laboureur est-il ainsi écrasé sans ressource ? Si j'étois dans le Ministère, je travaillerois à donner à ces hommes utiles des privilèges qui rendroient leur état & leur fortune plus assurés. Mon cœur saigne quand j'entre dans ces chaumières qui font leur retraite. A peine ont-ils de quoi se nourrir. Quelquefois un vieillard sexagénaire, revenant des champs, où il a demeuré

toute la journée, malgré les froids de l'hiver, est obligé, pour se réchauffer, d'éloigner d'une sombre cheminée ses petits enfans, dont la peau tendre & délicate a tant besoin d'une douce chaleur. Deux bâtons qui brûlent par les extrémités, doivent servir & suffire pour préparer un repas grossier, & tempérer la rigueur du vent de nord qui souffle de tous côtés¹⁶⁸. Et un maître impitoyable & dénaturé, c'est-à-dire *riche*, pourra, pour quelques redevances, leur enlever la laine qui sert à les habiller, le lait qui les nourrit !

Il a été un temps où, n'envisageant que les malheurs, je ne voyois qu'injustice chez les hommes. Si j'avois pu me retirer chez quelques-uns de ces peuples que nous appelons *sauvages*, j'aurois cru avoir le bonheur. Gardez-vous, leur aurois-je dit, d'abandonner vos hamacs, vos fruits & vos danses, pour les biens qu'on vous offrira dans ce pays : ils sont tous faux.... On y érige des statues : ce n'est pas à la vertu, c'est à la puissance ; ce n'est pas par *amour*¹⁶⁹, mais par crainte. Les hommes s'y arrachent la vie par regles ; les meres ne nourrissent point leurs ensans¹⁷⁰. Ne recevez point ces hommes d'un nouveau monde : ils seroient assez *religieux*¹⁷¹ pour s'emparer de vos champs, vous charger de chaînes, vous forcer au travail comme ils y forcent leurs bêtes, & vous condamner, au nom d'un Dieu, à des supplices barbares, si vous n'adoptiez pas leur façon de penser.

Mais lorsque je me suis aperçu qu'ils agissoient plutôt par habitude que par mauvaise intention, qu'ils étoient plus ignorans que méchans, J'ai été enflammé du desir de leur être utile.

Je ne me rappelle qu'avec la plus grande satisfaction, la gaieté & le contentement qui paroisoient sur le visage & dans les manieres de ces paysans que vous invitâtes à dîner l'année passée, & parmi lesquels j'eus l'honneur de m'asseoir. Comme ils vous regardoient, vous, votre respectable mere ! Quelle attention elle avoit à les exciter, à prévenir leurs besoins, à les mettre à leur aise ! L'attendrissement avoit saisi ce bon vieillard ; il serroit ma main dans la sienne.... des larmes tomboient par intervalles de ses yeux. Ah ! je sentoient qu'il est beau d'être homme. Ayez tous les jours des paysans à votre table ; leur compagnie est plus *honnête* que celle des hommes qui se croiroient avilis s'ils vous imitoient. Aimez-

les, honorez-les¹⁷², retenez-les dans vos champs par des bienfaits. Leurs enfans balbutieront votre nom avec celui des auteurs de de leurs jours. Peres & meres, au lieu d'occuper vos enfans de la capitale de la Chine, de ce que l'on fait aux Antipodes, de la maniere dont les Romains se rendirent maîtres de Carthage, voilà des objets à leur présenter, voilà la véritable institution. Ayez des sentimens ; vous vaudrez les meilleurs maîtres, les meilleurs précepteurs. Ce n'est pas par le calcul ni par l'analyse qu'on apprécie l'homme & ses devoirs, c'est par le *sentiment* ; & vous ne sçauriez l'exercer trop tôt dans vos enfans.

Je finis.... & réponds à votre disputeur : j'ouvre Montaigne. « Il me semble de cette implication & entrelasure du langage par où ils nous pressent, qu'il en va comme des joueurs de passe-passe. Leur souplesse combat & force nos sens, mais elle n'ébranle aucunement notre créance. Hors ce batelage, ils ne font rien qui ne soit bas & vil ». Lorsqu'on se trouve avec ces gens-là, suivons-les tant qu'ils opposent des raisons ; dès que ce n'est plus que du *batelage*, il faut le mépriser.

Je voulois finir ; il me reste encore deux articles : je ne veux rien laisser en arriere.

Un honnête homme pour voisin ! Votre terre augmente de prix. Je ferai fort aise de faire connoissance avec lui. Je l'estime comme je le dois, d'avoir sacrifié sa fortune¹⁷³ à sa Religion. L'homme qui trahit sa conscience, est le monstre de la nature.

Constance, pere du grand Constantin, avoir les Gaules en partage ; il faisoit sa résidence ordinaire à Marseille. Il fit publier que tous les Chrétiens qui avoient des charges dans sa maison ou dans les provinces, eussent à sacrifier incessamment aux dieux, sous peine d'en être privés. Les uns sacrifierent, les autres aimerent mieux perdre leurs charges. Constance, connoissant alors leurs véritables sentimens, renvoya les premiers, à cause de leur lâcheté, disant qu'ils étoient capables de le trahir lui-même ; & conserva les seconds, qu'il combla de bienfaits, leur confiant la garde de sa personne & de tous ses biens.

Un Prince d'Orient s'opposoit aux desseins d'Artaxerxès, qui vouloit rétablir l'Empire des Perses : il se défendit long-temps contre lui dans une

forteresse. Sa fille, à qui Artaxerxès avoit promis sa main, le trahit. Artaxerxès l'épousa ; mais, lui ayant sait avouer depuis, que son pere en avoit toujours bien agi avec elle, il la fit mourir, disant : « Si tu as trahi ton pere, qui t'aimoit fi tendrement, que dois-je attendre de toi » ?

Ces Princes eurent raison. C'est par une fuite de cette façon de penser, qu'Auguste répondit à quelqu'un qui croyoit le flatter¹⁷⁴ en blâmant Caton, & en le taxant d'opiniâtreté, parce qu'il déclamoit contre lui : « Sçachez que quiconque s'oppose au changement du gouvernement actuel de l'Etat, est un bon citoyen & un honnête homme ». Ainsi on aime cette réponse généreuse de Labéon. Ce Sénateur ayant entendu des flatteurs proposer à Auguste¹⁷⁵ de prendre des Sénateurs pour gardes, il éleva la voix : « Quant à moi, dit-il, je suis dormeur ; je serois mal ma charge ».

Je ne me suis pas acquitté de votre commission ; elle est trop délicate pour que je puisse la remplir promptement. Votre bonne amie veut donner une bonne à son fils ; ne feroit-elle pas mieux de l'être elle-même ?... Elle ne servira qu'à le lever, à l'habiller, à le mener à la promenade... » C'est déjà trop. Quelle occupation plus agréable & plus essentielle a donc votre amie ? Je ne vois pas. La toilette ? Qu'elle se leve de bonne heure. La compagnie ? La compagnie doit se prêter aux devoirs d'une mere. Je suppose que ni elle, ni vous, ne puissiez être toujours occupés de lui ; prenez plutôt une bonne femme de village. Les mœurs d'une bonne sont d'une terrible conséquence. Ou elle fait la pédante avec un enfant, ou elle est trop facile : ces deux extrémités influent trop malheureusement sur son caractere. Mais ce n'est pas tout. Vous le dirai-je, & ne tremblerez-vous pas ? Il n'y a rien de si commun que des bonnes lascives ; les plus âgées & les plus jeunes sont le plus souvent dans ce cas-là. Sans cesse elles caressent un enfant, l'embrassent, le pressent contre leur sein. Le croiriez-vous, mon cher Chevalier ? Un jeune enfant (garçon) de trois ans avoit été tellement excité par sa bonne, que les parties en ont pris un état de tension qui s'est conservé à mesure qu'il est devenu grand. Un médecin m'a assuré de ce fait, & c'est lui qui l'a vérifié. Le jeune enfant prenoit tant de plaisir aux caresses de sa bonne, qu'il étoit d'une humeur sombre & triste lorsqu'il n'étoit pas avec elle. Il a à présent huit ans, & son état est digne de

compassion. Il est sans cesse tourmenté par des sensations lascives. Plus on l'éloigne des objets, plus son imagination travaille ; il recherche même son pere & sa mere. Je frémis.... Mais vous êtes pere ; apprenez tout. Il n'y a pas huit jours que sa mere prenoit un bain. Elle est à la campagne par rapport à lui. Sa femme-de-chambre étoit auprès d'elle. Elle apperçoit un trou dans un mur ; elle le fait remarquer à sa femme-de-chambre : celle-ci avance, & imprudemment lui dit que son fils est de l'autre côté, qui l'examine Aussi-tôt elle se trouva mal ; & depuis ce temps-là, il faut le tenir éloigné de sa présence¹⁷⁶. Ainsi la bonne est la source d'une suite de malheurs pour les parens & pour l'enfant. Mais quels reproches la mere n'a-t-elle pas à se faire !

On n'y prend pas assez garde ; les bonnes font plus de mal qu'on ne pense. On veut qu'elles soient d'un bon ton ; ordinairement on les choisit jeunes, jolies ; & ce seroient autant de raisons d'exclusion. Souvent elles ne se défient pas d'un enfant ; cependant il voit. Consultez, sur ce que je vous dis, les médecins & les prêtres. Je vous conseille, si vous avez besoin de quelqu'un pour vous aider, de prendre une femme de moyen âge, de votre village. La corruption est cependant dans les campagnes¹⁷⁷ ; les laquais & les servantes l'y ont portée : mais elle n'est pas encore aussi générale que dans les villes. Veillez sur elle & sur votre enfant : instruisez-la ; car il y a dans les campagnes des préjugés très-nuisibles aux enfans : mais sur – tout abandonnez-le-lui le moins que vous pourrez.

Je suis tout à vous, & c.

LETTRE VI.

Montpellier, le 15 Juillet 1770

VOUS avez raison, Chevalier ; je ne laisse jamais passer l'occasion de déclamer contre les préjugés & les mauvais usages. Je ne fais point acception de personne. Dans les assemblées & les cercles de gens du monde, comme dans les cabanes couvertes de chaume, je trouve une satisfaction inexprimable à exposer les lumières que j'ai acquises ou par la réflexion, ou par la lecture des bons ouvrages, ou par la conversation avec les personnes qui pensent bien : je vois avec plaisir qu'il se trouve parfois des personnes qui applaudissent à mes discours.

Des sophistes de son temps blâmoient Ariston de Chio de ce qu'il se communiquoit trop aisément, & de ce qu'il philosophoit avec tous ceux qui vouloient l'entendre. « Plût à Dieu, s'écria-t-il, » que les bêtes pussent comprendre les discours qui tendent à faire aimer la vertu ! je les arrêteroïs, pour les en entretenir ».

Pour me faire écouter, je n'emploie pas la satire, mais au contraire l'éloge des gens de bien. On ne réussit pas en tâchant de rendre les auditeurs mécontents d'eux¹⁷⁸. Le même philosophe disoit avec raison : Les vents que les hommes craignent le plus, sont ceux qui les découvrent. Si nos philosophes & nos sçavans se communiquoient davantage, les connoissances utiles se répandroient aussi. Ils ne se communiquent que par livres. C'est un travail pour beaucoup de gens que de lire, & ce sont des choses perdues pour ceux qui ne lisent point. Par exemple, le paysan ne lit pas ; il n'a pas le temps de lire, & il ne gagneroit peut-être rien à lire : mais

les Curés, les Seigneurs & les bourgeois qui habitent les campagnes, ne devroient-ils pas s'occuper à dissiper les préjugés qui y regnent ? Ce seroit un grand service à rendre à l'humanité. Que pourroient-ils faire de plus beau que d'aller raisonner avec le paysan lorsqu'il est dans sa grange, & lui donner sur l'agriculture, l'éducation physique & morale des enfans, la médecine, qui a pour but de conserver la santé, des connoissances qu'il répandroit ensuite parmi les siens ?

Cela seroit sort utile à l'égard des artisans & de la populace des villes : ils ont des enfans, ils ne sçavent pas les élever ; ils sont citoyens, ils ignorent ce que c'est que d'être hommes. Un homme vraiment sçavant, vraiment patriotique, n'existe pas pour lui ; il se doit tout entier à ses semblables. C'est avec raison que M. d'Alembert a dit dans le même sens : « Il n'est pas plus permis aux Philosophes qu'aux Rois d'être hors de chez eux. C'est au milieu de leurs semblables que l'Etre ; suprême leur a marqué leur séjour ». Quant à moi, je croirai toujours avoir des droits à l'estime & à l'indulgence, tant que mon amour pour les hommes & la vérité me guideront. C'est à ces sentimens que vous me reconnoîtrez toujours ; & la liberté avec laquelle je vous écrirai, servira à vous, prouver que votre intérêt est le mien. Ainsi, Antipater voulant faire quelque chose qui n'étoit pas bien honnête, Phocion, l'homme de bien, qui étoit son ami, voulut l'en détourner. Comme Antipater insistoit : Tu as beau faire, reprit celui-ci ; tu ne peux avoir dans Phocion un ami & un flatteur en même temps.

Je vous fais mes complimens sur la grossesse de votre épouse : j'accepte avec bien du plaisir le titre flatteur que vous voulez bien me donner sur-son fruit ; je vous recommande sur-tout de me choisir une aimable commere. Je vais donc avoir des droits sur un enfant ! C'est pour le coup que je prêcherai le pere & la mere.

Votre chere amie me mande qu'elle est déterminée à ne plus prendre ni bonne ni nourrice..... qu'elle veut être mere.... Mais elle me laisse à entendre que jusqu'à cette heure elle a plus suivi votre volonté que la sienne ; elle emploie même le terme de *mutin*. Lâche époux ! pere inhumain ! Comme cette dame Romaine qui disoit, en montrant ses enfans : « Voilà ma parure », dites : Voilà mes plaisirs. Si la nature semble avoir

imposé plus de devoirs à votre épouse qu'à vous, ne l'empêchez pas de les remplir, par la crainte de vous voir porter votre amour à des étrangères. Soyez fidele à votre épouse. Qu'elle est respectable ! Jouissez, jouissez, trop heureux mari, du plaisir de la voir combler vos enfans de saveurs mille fois précieuses¹⁷⁹ : elle se dédommage sur eux de la peine qu'elle a de ne pouvoir vous accorder tout ce que vous desireriez ; plus vertueuse, plus estimable que ces femmes qui sont sages par nécessité, & qui ne fuient le monde que parce qu'elles sont toujours prêtes d'y succomber. Ah ! Caton avoit raison, lorsqu'il disoit qu'il estimoit plus un bon pere que le meilleur Sénateur.

Je vous ai déjà dit les raisons qui devoient empêcher de donner une loi qui obligeât les meres de nourrir leurs enfans : il y a d'ailleurs des choses que les loix ne supposent pas possibles ; c'est pourquoi elles gardent le silence. Plutarque rapporte, dans la *Vie de Lycurgue*, qu'un étranger demandoit un jour à un Spartiate quelles peines les loix imposoient aux adulteres : celui-ci répondit : Mon ami, il n'y en a point. – Mais s'il y en avoit ? replique l'étranger. – L'adultere seroit condamné à payer un taureau assez grand pour qu'il pût boire, de dessus la montagne de Taugete, dans le fleuve Eurotas. – Mais comment est-il possible de trouver un taureau aussi grand ? – Mais comment, repartit le Spartiate, trouver un adultere à Sparte ?..... Vous me direz qu'on ne peut pas dire la même chose par rapport aux meres ; mais je vous répondrai encore que, dès qu'on a franchi les loix de la nature & de la raison, les autres n'ont plus de force. Ceci me ramene à votre question, *Comment corrige-t-on le vice ?*

Vous avez sans doute compris qu'il falloit user, envers les enfans, d'une douceur inaltérable¹⁸⁰. Il faut que le ton d'amitié & de tendresse compense la dureté des reproches. On ne doit pas craindre d'y mettre des égards ; l'enfant n'en sent pas moins la raison. « Il ne faut pas se croire exempt de fautes, dit Nicole, » lorsqu'on se contentes d'avoir raison dans le fonds, & que l'on n'a nul égard à la maniere dont on fait les choses ; que l'on ne prend aucun soin d'en diminuer l'amertume, & de persuader à ceux dont on traverse les passions, que c'est par nécessité qu'on s'y porte, & non par inclination ». Il vaut mieux le leur prouver, le leur faire sentir, que le

leur dire¹⁸¹. Ici mon Ouvrage sur l'*Homme* abondera en exemples particuliers, & ce n'en est pas la partie la moins difficile & la moins philosophique : aussi le sujet est-il absolument neuf.

En second lieu, on peut se dispenser d'appuyer beaucoup sur les conséquences du vice ; il faut sur-tout rendre la vertu aimable comme elle est. Écoutons Montaigne. « C'est ainsi qu'ayant dernièrement à distraire un jeune Prince de la vengeance, je ne lui allois pas disant qu'il falloit prêter la joue à celui qui nous avoit frappé l'autre, par devoir de charité, ni ne lui allois représenter les tragiques événemens que la poésie attribue à cette passion : je la laissai là, & m'amusai à lui faire goûter la beauté d'une image contraire ; l'honneur, la faveur, la bienveillance qu'il acquerroit par clémence & bonté : je le détournai à l'ambition. Voilà comme l'on fait ».

Si l'enfant n'a point de sentimens, toutes les corrections, tous les reproches possibles ne lui en donneront pas ; pour peu qu'il en ait, aidez-les, supposez-lui en davantage¹⁸², traitez-le comme s'il en avoit beaucoup. C'est ainsi que les Romains agirent envers Térentius Varro, qui, par sa témérité, avoit causé la perte de la fameuse bataille de Cannes. Revenant à Rome avec les débris de son armée, Personne, dit l'Historien, n'ignoroit qu'il étoit l'auteur du désastre : son approche fit oublier ses fautes. Le peuple alla au-devant de lui ; & le Sénat, par une magnanimité connue des Romains seuls, le loua publiquement de ce qu'il n'avoit pas désespéré du salut de la République.

Il y a des parens qui se désespèrent, lorsqu'après avoir repris leurs enfans, ceux-ci paroissent leur vouloir du mal. Ils ont tort ; la plupart ne sont que honteux d'être démasqués. On doit tout attendre d'un enfant sensible : il faut, de plus, s'armer de patience, attendre, & attendre souvent long-temps Je succès de ses soins, ne point témoigner d'impatience, & faire ensorte que l'enfant ne soit pas dans le cas de tomber dans les fautes que vous lui reprochez.

Vos réflexions au sujet de l'influence de l'éducation sur la prospérité & la gloire d'un Etat, sont de toute vérité. Il est vrai aussi qu'en France on ne s'occupe pas assez de cette partie de l'administration publique : on devoit préposer, comme cela est à l'égard des finances, de la guerre & de la

marine, un homme qui ne fît autre chose que donner un peu d'activité aux corps que l'on a laissés dépositaires de l'éducation publique, examiner les anciens abus, réformer les mauvais usages, & prévenir, par une vigilance continuelle, les désordres que le temps apporte à tout. Combien de choses j'aurois à dire là-dessus ! Je les réserve pour mon Ouvrage sur *l'Homme*. Je ne peux que faire des vœux pour voir enfin prendre, par la réforme qu'attend l'éducation, les véritables moyens d'apporter du remède à nos maux. C'est particulièrement le devoir & l'intérêt du Monarque. Quand nous l'appellons *Pere de la Patrie, Pere de ses Sujets*, nous ne lui recommandons pas seulement nos biens, nos vies ; mais nos *enfants*, qui sont l'espoir de la nation, & qui doivent être celui de la famille Royale, comme la force de l'une & de l'autre. « Le Roi, disoit Mentor, » qui est le pere de tout son peuple, est encore plus particulièrement le pere de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la nation. C'est dans la fleur qu'il faut préparer les fruits ». Il faut donc garantir les fleurs contre la gelée, les moucheron, les vents, & c. Le Souverain se sera préparé des sujets, si, après avoir donné les soins les plus scrupuleux à l'éducation de la jeunesse, il est occupé sans cesse à la préserver de la corruption. L'unique moyen qu'il a pour cela, est de faire régner autour de lui la liberté, la vérité & les bonnes mœurs. Que la simplicité, que la décence, que la Religion ne soient pas de vains mots à la Cour ; alors les gens de bien se multiplieront ; on n'apprendra point le vice dès son enfance ; on ne verra pas, comme cela arrive sous les Princes corrompus, les jeunes gens, gagnés par la contagion, ou instruits à être courtisans, se jouer de la vertu, & plongés dans la débauche, outrager les loix de la nature & de la société.

Il se passera encore un grand nombre d'années avant que mon Ouvrage sur *l'Homme* soit en état de paroître ; je le dédierai au *Roi des François*. Quel qu'il soit alors, je lui dirai tout ce que l'amour, l'humanité, le patriotisme, la Religion, peuvent inspirer : les expressions me manqueront, mais le courage ne me manquera pas.... S'il a des traîtres autour de son trône, je les lui nommerai au nom de la nation.... Je la lui ferai connoître, cette nation généreuse¹⁸³, qui rend justice à la bonté de ses Rois ; qui, pleurant sur leurs foiblesses, se contente de dévouer au mépris des

nations & de la postérité, des monstres qui bâtissent leurs palais des débris de sa grandeur ; & qui, résignée aux décrets éternels de la Providence, attend son salut d'elle seule, & fait des vœux ardens pour celui de ses maîtres. Ah ! s'il aimoit les mœurs, la vérité, la Religion ; s'il approchoit de lui les gens de bien ; s'il croyoit à la vertu ; rempli de la satisfaction commune, m'abandonnant au délire, aux transports du respect, de l'amour & de la reconnoissance, je tâcherois de le peindre à lui-même, aux Souverains, aux nations étrangères ; je lui dirois : Sire, vous méritez tous ces hommages : notre cœur est délicieusement attendri en vous les présentant. Les vertus dont vous embellissez votre trône, la prudence que vous mettez dans le choix de vos ministres, sont le gage de notre bonheur & du vôtre¹⁸⁴. Si jamais vous lisez cet écrit, vous y verrez ce qui est consacré dans votre cœur vraiment Royal. J'y ai lu, Sire, afin de vous présenter un éloge digne de vous. Il n'y a pas un de vos sujets qui ne fût en état de donner des conseils aux Souverains, s'il se pénétoit bien de toutes les belles actions par lesquelles vous vous rendez recommandable. J'ai des droits sur la protection de *Votre Majesté* puisque mes travaux, comme les vôtres, ont pour but le *bonheur des hommes*. Au reste, je ne veux pas les comparer, mais les ennoblir ; & j'aurai acquis la récompense la plus flatteuse, s'ils sont dignes de votre attention. Sire, les Rois ne connoissent guere l'enfance : ils ont cependant été *enfants* ; mais ils sont par-là, plus que tout autre homme, dans le cas de juger de l'influence de l'*éducation*. Vous êtes Roi des François : vos vertus vous mériteroient le trône du monde ; il appartiendrait à votre grande ame de vous créer des sujets. Ceux que vous avez n'ont besoin que d'être aidés ; ils vous imiteront d'autant plus, qu'ils auront appris à apprécier la vertu. Usez de votre autorité, Sire ; & s'il est vrai que j'aie recueilli des observations utiles sur l'éducation publique & nationale, donnez-y le sceau de votre approbation. J'ai exposé sous vos yeux mes recherches sur ce que l'homme peut & doit être ; dites un mot, & il ne fera plus ce qu'il est. Apprenez à l'homme à connoître ses forces ; & que l'on répète aux deux pôles, qu'être *François* c'est être *homme* ».

J'ai cédé avec complaisance à ma plume ; je souhaite que ce qui en est sorti, vous paraisse répondre à la grandeur du sujet. Mon Ouvrage sera *national*. Il est vrai que je conclus particulièrement pour ma patrie ; mais s'il est tel que je l'envisage, c'est un Ouvrage pour toutes les nations : ce sera leur histoire, & je me regarde comme citoyen du monde.

Je me suis laissé aller, comme Montaigne, à mon imagination ; je reviens sur mes pas. A propos de quoi ai-je amené cette tirade, que je ne prévoyois pas ? Que je relise. A propos de vos réflexions sur l'exemple du luxe. En effet, le Prince & les Grands le réformeront, s'ils veulent ; mais tant qu'ils ne le voudront pas, il n'en faut pas moins préserver les particuliers qu'il ruine. Il s'agit de faire aimer aux enfans la simplicité. En leur donnant une idée juste de chaque chose, ils apprécieront le luxe, & le mépriseront. Mais voici une vérité qui nous ramène à votre question que nous avons déjà traitée. Les défauts des enfans ne sont pas les leurs ; ce sont ceux des personnes qui les environnent. Une mere se plaint que son fils a de la vanité, qu'il aime la parure : c'est qu'il s'est apperçu que c'est le moyen d'être remarqué, pour ne pas dire estimé. Si donc on aime chez elle la simplicité, si elle ne peut pas réformer les hommes, si la contagion a gagné jusqu'à son fils, elle n'a pas d'autres moyens, pour le corriger, que de le faire rentrer en lui-même¹⁸⁵. C'est en lui, en effet, & non dans les punitions & les reproches, qu'il doit trouver sa guérison.

Je vous indique ce que je pense, & non ce que l'on fait ; aussi ne réussit-on pas. Mais, comme je vous l'ai dit, l'éducation est comme la médecine, plus sûre dans ce qu'elle fait pour prévenir les maux, que dans ce qu'elle tente pour les guérir.

Mais voici encore des faits & des autorités : dorénavant je tâcherai de vous convaincre. Mon Ouvrage n'est pas prêt, & dans six mois je ferai parrain.

Montaigne dit que le bien est l'ouvrage de la raison & de la discipline ; que les supplices n'engendrent que le soin de se cacher en faisant le mal. Les propos durs, les corrections, sont les supplices des enfans, & ils ne produisent pas d'autre effet. Je suis sûr qu'on n'a jamais retiré un enfant du vice par la rigueur. Quand on espéreroit d'en venir à bout, la crainte est un

ressort qui avilit l'ame, & il doit être le dernier. On doit se ménager la confiance des enfans ; on n'y parvient que par la douceur. Les parens dont vous me parlez, n'étoient que *foibles*. Les enfans, qui étudient ceux qui les environnent, savent bien profiter de ce défaut. La véritable douceur est de la fermeté ; elle est émanée de la raison plutôt que de la nature.

Pseusippus étoit extrêmement débauché. Son pere & sa mere le chasserent souvent de leur maison : alors Platon, son oncle, le recevoit chez lui, & vivoit avec lui comme s'il n'avoit jamais entendu parler de ses débauches. Ses amis, étonnés & choqués d'un procédé qui leur paroissoit si indécent, le blâmoient de ne pas travailler à corriger son neveu. Il leur répondit qu'il y travailloit plus efficacement qu'ils ne pensoient, en lui faisant connoître, par sa maniere de vivre, la différence infinie qu'il y a entre le vice & la vertu. En effet, Pseusippus devint un philosophe.

Lycurgue voulant établir les repas publics, pour ôter aux Spartiates toute idée de supériorité, les riches se révolterent contre lui. Ils le poursuivirent un jour jusques dans un temple ; un jeune homme, d'un coup de bâton, lui creva un œil. Lycurgue, ainsi maltraité, inspira tant de compassion, mêlée de honte, à ses ennemis, qu'ils le lui livrerent. Lycurgue les remercia, & prit le jeune homme, sous prétexte de l'employer à son service ; mais il le traita avec tant de douceur, celui-ci fut si charmé de la bonté de son naturel, de l'austérité de sa vie, & de sa constance à supporter les maux, qu'il s'attacha à lui par amour & par respect, & ne cessa de le vanter à ses parens, à ses amis & à ses concitoyens.

Dioclétien disoit que l'Empereur Aurélien n'auroit dû être que Général, & jamais Empereur, parce qu'il manquoit de clémence, la premiere qualité d'un Prince, & la plus nécessaire¹⁸⁶. Un Prince doux & clément mourra toujours dans son lit. Ses légions se mutinent-elles, s'arment-elles contre lui ? Il paroît, se contente de parler avec hardiesse : tout rentre dans le devoir. En veut-on à sa vie ? Il ne se contente pas de pardonner, il accable encore de bienfaits. Tâche-t-on de le noircir par des calomnies ? Il répond que c'est le propre des Rois de faire des ingrats, & que cela ne l'empêchera point d'être libéral & bienfaisant. Un peuple preste par la famine pousse-t-il la fureur jusqu'à le rendre responsable de l'extrémité où il est réduit ? se

méconnoît-il jusqu'à le poursuivre & lui jeter des pierres ? Il ne pense point à inspirer la terreur, il ne veut que du repentir : il fait acheter du bled à grands frais, & le distribue gratuitement. Parce que je ne suis pas en votre place, répond-il à ses favoris, qui lui représentent qu'il n'auroit jamais dû user de clémence envers un chef de rebelles, je lui ai pardonné. Un Juif le qualifie-t-il de destructeur des loix ? Il lui demande quelles sont celles qu'il a détruites, & le renvoie comblé de présens. Lui parle-t-on d'un Officier qui, comblé de ses bienfaits, avoue ne pouvoir pas l'aimer ? Je lui ferai tant de bien, dit-il, que je l'y forcerai. Accuse-t-on un de ses sujets d'avoir mal parlé de lui ? Sans doute il ne me connoît pas, dit-il : & il lui fait donner une somme d'argent. Tant de grandeur d'ame, tant de douceur & de clémence ne peut pas manquer de désarmer les plus rebelles, d'enflammer d'amour les plus séditeux, & d'enchaîner les plus insensibles. O Antonin, Henri, Alexandre, Agrippa, Louis, Frédéric ! apprenez aux Rois à régner sur des hommes ; dites-leur combien une conduite généreuse a d'empire sur leurs cœurs. Mais nous, Chevalier, apprenons à nous estimer. S'il est vrai¹⁸⁷, par rapport à la multitude & tout un peuple, qu'il vaille mieux se faire aimer que se faire craindre, cela l'est davantage dans une famille où un pere vertueux, clément & doux entretient la paix & l'union.

L'esclave craint le tyran qui l'outrage ;
Mais des enfans l'amour est le partage.

C'est dans les actions des hommes, combinées à part moi, que je trouve les regles de la conduite des enfans. Je conclus également d'un artisan à un enfant comme d'un Roi ; un artisan, un enfant & un Roi sont trois hommes.

J'ai été interrompu tantôt. M.B...., qui est malade depuis deux jours, m'a envoyé prier de passer chez lui ; j'en sors actuellement. Il veut que vous veniez ; il prétend qu'il est en danger. Rassurez-vous ; les médecins disent qu'il n'en est rien. Je vous conseille donc de ne pas vous presser : malgré le plaisir qu'il auroit de vous voir, je suis sûr qu'il croiroit que nous vous aurions mandé par de justes raisons de crainte, & cette idée pourroit bien lui être nuisible. Je remarque qu'il se dit mal souvent, pour se faire répéter qu'il se trompe. Demain au matin je vous en donnerai des nouvelles, parce

que je le verrai avant le départ de votre laquais. Sa femme n'avoit pas l'air bien affligé.

Il est certain que l'institution publique a ses avantages ; & on les verra comparés avec ses inconvénients, dans le tableau raisonné & impartial que j'en donnerai dans mon Ouvrage : mais il me semble que nous pouvons conclure dès à présent, que tant qu'elle sera comme elle est, il n'y a pas à balancer. L'éducation particuliere est la feule : en supposant que celle des Colleges réussisse, ouvrons Montaigne ; voici ce qui en résultera. « Elle a eu pour fin de nous faire, non *bons* & sages, mais *sçavans* : elle ne nous a pas appris de suivre la vertu & prudence, mais elle nous en a imprimé la dérivation & étymologie. Nous sçavons décliner vertu, si nous ne sçavons pas l'aimer : si nous ne sçavons pas ce que c'est que prudence par effet & expérience, nous le sçavons par jargon & par cœur.... Elle nous a choisi pour notre apprentissage, non les livres qui ont les opinions plus saines & plus vraies, mais ceux qui parlent le meilleur grec & latin ; & parmi ces beaux mots, nous a fait couler les plus vaines humeurs de l'antiquité.... Une bonne institution, continue-t-il, (& vous ne reconnoîtrez pas la nôtre à ce caractere) » change le jugement & les mœurs, comme il advint à Polémon, ce jeune homme Grec débauché qui, étant allé ouir par rencontre une leçon de Xénocrate, ne remarqua pas seulement l'éloquence & la suffisance du lecteur, & n'en rapporta pas feulement à la maison la science de quelque belle matiere, mais un fruit plus apparent & plus solide, qui fut le soudain changement de sa vie. Qui a jamais senti un tel effet de notre discipline ?... A *Athenes*, dit-il dans un autre endroit, » on apprenoit à *bien dire* ; à *Sparte*, c'étoit à *bien faire* : là, à se démêler d'un argument sophistique, & à rabattre l'imposture des mots captieusement embarrassés ; ici, à se démêler des appas de la volupté, & à rabattre d'un grand courage les menaces de la fortune & de la mort. Les Athéniens s'embesoignoient après les paroles, les Spartiates¹⁸⁸ après les choses. Chez ceux-là, c'étoit une continuelle exercitation de langues ; chez ceux-ci, de l'ame. »

Voilà le tableau de ce que l'on fait dans les Colleges, & de ce qu'on devroit y faire. Voyez quelle tristesse s'empare d'un écolier lorsqu'il ouvre

son carton, dans lequel sont entassés & Virgile, & Térence, & Quinte-Curce, & César, & c. Quelle utilité doit-il retirer de ces matieres sur le printemps, fur la guerre, fur un discours d'Annibal ou de Fabius, qu'on lui a donné à mettre en vers, ou à arranger & étendre en prose ? & qu'ont de commun avec lui la synecdoche & la métonymie, & c ? Je rirois davantage de toutes ces choses ridicules auxquelles on fait présider des hommes, si je n'avois éprouvé pendant des années tout l'ennui qu'elles procurent.

Pascal n'apprit le latin qu'à douze ans : il y a peu de jeunes gens qui soient capables d'être à vingt ans ce que Pascal étoit à douze. Son pere fut son seul précepteur. Voyez sa *Vie*, à la tête de ses *Pensées* ; vous conclurez que l'âge de s'attacher aux langues doit être plus reculé qu'il ne l'est.

Ce qui vient encore à l'appui de ce sentiment, c'est qu'on voit que la plupart des jeunes gens ne se développent que dans leur année de Seconde & de Rhétorique, Vous objectez que c'est le temps auquel les passions sont plus violentes, & auquel le jeune homme ne pense guere à étudier. Mais songez donc qu'un jeune homme qui sort du Collège à l'âge où je l'y ferois entrer, est également obligé de travailler & d'étudier, puisqu'on convient assez généralement que s'il a bien fait ses études, il n'est que dans la voie de faire, en son particulier, des progrès qui lui sont nécessaires. Au reste, ne décidons la question qu'après avoir pesé le pour & le contre : je voudrois que chacun s'en tînt là, & cherchât à s'instruire. Un pere sensé doit être embarrassé. J'étendrai, à la suite d'une discussion là-dessus, une idée que j'ai pour exciter l'émulation de la sagesse : mais je vous l'ai communiquée.

En revenant de chez M.B..., j'ai rencontré le pauvre F... qui est la victime des préjugés de ses parens. Il m'a montré une lettre qu'il a reçue aujourd'hui de son pere. On y reconnoît un homme qui n'a point de principes, & qui se contredit à chaque phrase. Mais voici comment il termine sa lettre.

« Votre cousin avoit été placé : il s'est dérangé, & est venu ici. Je l'ai fait engager dans un Régiment qui passe à Cayenne. Sa mere *en est par ce moyen débarrassée, ce dont elle est à juste raison fort aise* ». Quel pere ! quelle mere !

F... a le cœur si bon, qu'il n'est occupé que du sort de son cousin, que l'on réduit au désespoir. Je vais écrire à Bordeaux, afin de le faire recommander à Cayenne.

Il nous reste encore quelque chose à dire sur la manière dont M. de M... éleva son fils ; manière que j'approuve.

Le Baron n'avait point senti la nécessité, très-peu les peines & la contrariété. L'éducation doit préparer un homme. En supposant que la fortune lui soit toujours favorable¹⁸⁹, s'il ne sçait pas comprendre le langage des larmes & de la misère timide, son éducation n'est-elle pas manquée ? Mais, pour sa propre satisfaction¹⁹⁰, il est nécessaire qu'il sçache apprécier la prospérité : c'est pourquoi il faut le faire passer par l'adversité. Vous avez vécu parmi nous, disoit-on autrefois à un grand Empereur ; vous avez partagé nos périls & nos craintes ; sans doute vous vous ressouviendrez de ce que vous auriez voulu qu'on fît pour-lors. On n'est sage que par le malheur¹⁹¹. La prospérité nous ôte toute idée de justice ; &, comme je vous le disois, elle rend le bonheur indifférent. Pour revenir à l'enfant, lorsqu'il aura épuisé tout ce qui aura pu l'occuper agréablement, n'est-il pas à craindre qu'à un certain âge cette satiété ne soit d'autant plus pernicieuse pour lui, que rien ne sera capable de le distraire des passions impétueuses ?

Prévenons-la, en l'accoutumant à une vie dure. Au reste, partageons-la avec lui, & qu'il ne croie pas que nous agissons par mauvaise humeur. Qu'il ne mette point de différence & de distinction entre la manière dont il vit, & celle dont il doit vivre un jour : qu'il supporte le froid & le chaud ; qu'il voyage à pied, par le mauvais temps, pendant la nuit ; qu'il endure la faim, pour estimer un morceau de pain : mais, s'il est tenté de se plaindre, qu'il ne vous accuse pas. Ainsi il connoîtra le joug de la faiblesse humaine. Si pour-lors vous témoignez de la patience, du courage, il en acquerra aussi ; & vous préparerez en lui de grandes vertus. Il s'attachera à vous, & il fera heureux : mais remarquez bien ; il s'attachera à vous parce que vous serez son guide¹⁹².

« C'est merveille, dit Montaigne, que, sauf nous, aucune chose ne s'apprécie que par ses propres qualités. Pourquoi estimez-vous un homme tout enveloppé & empaqueté ? Il ne nous fait montre que de parties qui ne

sont aucunement les siennes, & nous cache celles par lesquelles seules on peut juger de son estimation. C'est le prix de l'épée, non de la gaine. Sçavez- vous pourquoi vous l'estimez grand ? Vous y comptez la hauteur de ses patins. La base n'est pas de la statue ; mesurez-le sans échasses. »

D'où il suit, mon cher Chevalier, que puisque l'homme est, pour ainsi dire, si falsifié, il faut aussi le dépouiller aux yeux des jeunes gens. Bientôt les choses leur présenteront une face réelle ; la vertu leur paroîtra telle qu'elle est. Les épines ne sont que pour les *gens du monde* : il rira de leurs ridicules. Ils parlent du *mérite* & de l'*esprit*, comme de choses semblables : ils s'étonnent qu'on connoisse la nature, si on n'a pas fait sa Physique au College. Comparez-les lui à ces chiens de garde¹⁹³ qui se jettent sur un paysan, & qui demeurent tranquilles à la vue d'un homme qui a un habit galonné : ces animaux prennent celui-ci pour un honnête homme, parce qu'il ressemble à leur maître.

Les Caraïbes prétendoient que tous les hommes étoient sortis de deux cavernes de leur isle ; que le soleil & la lune étoit sortis de la même isle pour éclairer le monde : & comme ils croyoient aussi qu'il y avoit un lieu où les âmes des bons étoient récompensées, chacun plaçoit le paradis dans sa province ; & ils s'y figuroient une vie délicieuse, à leur manière. De même nous nous regardons chacun comme un prototype particulier sur lequel l'espèce humaine a été formée ; nous jugeons *romanesque* ce qui est *vertueux*, parce que nous n'en sommes pas capables¹⁹⁴, « C'est ainsi, dit La Bruyère, » que les vues courtes, je veux dire les esprits bornés & resserrés dans leur petite sphère, ne peuvent comprendre cette universalité de talents que l'on remarque quelquefois dans un même sujet. Où ils voient l'agréable, ils en excluent le solide ; où ils croient découvrir les grâces du corps, ils ne veulent plus y admettre les dons de l'âme, la profondeur, la réflexion, la sagesse : ils ôtent de l'histoire de Socrate qu'il ait dansé ». Je connois un jeune homme qui fut tellement ému en entendant lire le dévouement généreux des citoyens de Calais, qu'on vit couler des larmes de ses yeux. Comme on lui en demandoit la cause, il dit que ses larmes n'étoient pas de peine, mais de plaisir.

Le Baron se conduisit envers les Officiers, & particulièrement celui qui se battoit contre lui, comme on le doit envers des gens qui sont dans le délire : il se mettoit en leur place, & il sentoit qu'ils avoient besoin qu'on eût pitié d'eux. S'il ne doit pas être permis à un particulier de se faire justice par lui-même, s'il est honteux de ne pas mépriser les impertinences d'un fat ou les grossièretés d'un sot, le préjugé qui déshonore l'homme qui refuse un duel, est une de ces atrocités que l'on doit corriger & détruire dans l'éducation, & que le Gouvernement doit prévenir, non en rendant les familles responsables de la folie d'un particulier, mais en rendant ce particulier ridicule¹⁹⁵. J'étendrai ailleurs mes idées & mes projets à ce sujet. On excitoit Constantin à la vengeance contre des Hérétiques ; on lui racontoit qu'ils avoient renversé ses statues, & insulté à coups de pierres sa face respectable¹⁹⁶. Pour moi, répondit-il, je ne m'en sens pas blessé. Le bon homme ! Chez nous, il auroit cessé d'être Lieutenant d'Infanterie, & se seroit fait Capucin. Au reste, l'homme qui, après avoir obéi aux loix, à la nature, craint de reparoître dans le monde, est véritablement un lâche : c'est l'amour de la mollesse, du libertinage, de la vie, qui l'a conduit, & c'est ensuite le désespoir qui lui donne le froc. Il mérite le mépris.

Le 16, à 8 heures du matin.

M.B.... est toujours dans le même état ; je persiste à vous conseiller de ne pas venir. Votre laquais a entrepris une affaire qui l'empêchera de partir avant midi. Il n'y aura pas d'envoi aujourd'hui, mais il y aura une lettre.... C'est presque un traité de morale ; j'y parle même à un *Roi*, Puisse notre auguste Dauphin être ce Monarque objet de mes vœux ! Pussions-nous voir à côté de lui sur le trône cette fille d'une mere & d'une Reine, si digne de sa tendresse & des hommages de la France ! Qu'ils y portent la vertu, l'amour. Ah ! si la Providence ne leur accorde pas des enfans, ils sont d'un sang fertile en héros, & leur exemple en fera. Des enfans ! ils en auront dans tous les François.

M. de...., revenant fort tard chez lui, fut arrêté par un homme qui lui demanda la bourse ou la vie. Il lui remit quelque peu d'argent qu'il avoit. Mais M. de.... le fit suivre par son laquais, qui étoit derriere lui. Ce

malheureux alla acheter du pain, ensuite le porta à sa femme & à ses enfans, leur disant avec un ton désespéré : Tenez, mangez : vous me ferez pendre. M. de.... alla le lendemain chez ces infortunés, & les mit à même de gagner leur vie.

Pendant que Charles IX étoit à Rouen, dit Montaigne, deux Sauvages y furent amenés. On les conduisit dans toute la ville, pour leur en faire voir les choses curieuses. Parmi les choses qu'ils trouverent extraordinaires, ils surent principalement étonnés de ce qu'il y avoit parmi nous des hommes *pleins & gorgés de toutes sortes de commodités*, & que leurs *moitiés* étoient *mendiant à leur porte, décharnées de faim & de pauvreté* ; & de ce que ces moitiés si nécessaireuses pouvoient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge¹⁹⁷, ou missent le feu à leurs maisons. »

De ces deux exemples, je pourrois conclure ici bien des choses : mais elles n'ôteroient pas l'envie de nuire à ceux qui veulent absolument expirer sur la roue ; elles ne donneroient pas du pain à ceux qui, ayant reçu la vie, ont le droit de vivre, & de compter sur les secours des riches, lorsqu'ils ne peuvent avoir ce pain, même à la sueur de leur front. Mais à mon Ouvrage sur *l'Homme*, où nous examinerons quels sont les droits respectifs des hommes, & s'il y a des abus ; s'ils sont nécessaires ; & s'ils le sont, comment ils doivent être compensés pour la partie souffrante ; nous y examinerons même comment l'homme (je m'entends) a droit de mort sur l'homme ; & ce sera le cas des projets, & c. Ici, comme ailleurs, il n'y aura que des faits.

J'aime Néron, lorsque je me rappelle que, comme on lui apporta à signer la sentence d'un homme condamné à la mort, il s'écria : « Plût à Dieu que je n'eusse jamais sçu écrire¹⁹⁸ » !

Je distingue peut-être trop le crime de l'homme¹⁹⁹. Encore un coup, c'en est assez. Ceci est pour servir d'éclaircissement, ou si vous voulez, de suite à ce qui regarde les *criminels*, & les *hommes* qui *demandent à grands cris leur destruction*. Je ne peux non plus laisser passer l'article touchant la *cruauté dont on use envers les bêtes*.

On abuse, mon cher Chevalier, de la servitude dans laquelle les bêtes font : il y a des personnes qui les tuent pour avoir le plaisir de les tuer²⁰⁰.

Ces fortes de passe-temps ne font point, selon moi, honneur à un animal raisonnable.

Il y a quelques jours que j'étois chez M. de.... Une jeune Dame y vint avec son fils, qui peut avoir neuf ou dix ans. Elle le loua fort modestement, en disant tout bas, & comme pour qu'il n'entendît pas, qu'il y avoit bien peu d'enfans de son âge *aussi avancés que lui*. Selon la manie des meres peu sensées, elle raconta avec une espece de satisfaction, & sans doute pour amuser la compagnie, comment il se divertissoit. Monsieur a des lapins : il en attache un au pied d'un arbre, & s'exerce sur lui à tirer de la fleche, jusqu'à ce qu'il soit mort ; pour-lors un autre lui succede. Il aime à faire l'anatomie des oiseaux vivans : *il scia dernièrement les pattes à un chat vivant, pour sçavoir si ses os étoient bien durs*. Il faut bien que les enfans s'amuse, ajouta-t-elle.... Dieu me préserve du malheur d'en avoir qui s'amuse ainsi²⁰¹ !

Scipion, commandant en Afrique, ne mettoit point de bornes à ses libéralités, les croyant nécessaires pour gagner le soldat. Caton lui fit remarquer qu'elles dégénéroient en prodigalités. Scipion ayant répondu que la République en souffroit peu : Ce n'est pas tant à cause de la perte des deniers, reprit celui-là, que parce que vous accoutumez le soldat à ne sçavoir se contenter de peu. En effet, il saut moins prendre garde aux choses, qu'aux effets qu'elles peuvent avoir. « C'est passetemps aux meres, dit Montaigne, de voir un enfant tordre le col à un poulet, s'ébattre à blesser un chien & un chat. Tel pere est si fol de prendre à bon augure quand il voit son fils gourmer injurieusement un paysan ou un laquais, qui ne se défend pas & à gentillesse, quand il le voit affiner son compagnon par quelque malicieuse déloyauté & tromperie. Ce sont pourtant les vraies semences & racines de la cruauté, tyrannie & trahison ».

D'ailleurs, comme dit Platon, ce n'est pas peu de chose que l'habitude. C'est par elle, en effet, qu'on explique l'insensibilité morale & physique²⁰², O funeste habitude ! Domitien se faisoit un plaisir de tuer les mouches qui étoient dans son palais : il les passoit dans une aiguille, pour les voir souffrir. Dans la suite, lorsqu'il fit périr ses amis & ses ennemis, il vouloit voir leurs tourmens ; il savouroit les cris qu'ils leur arrachoient.

L'insensibilité est donc condamnable en elle même & par ses effets. On ne doit point la regarder chez les enfans comme une chose indifférente, puisqu'elle ne l'est pas chez les hommes faits.

Je terminerai cette lettre par l'extrait d'une lettre que je reçois de Paris.

« Un jeune homme faisoit sa résidence depuis peu dans cette ville. Il est rencontré dans les rues par un vieillard qui lui demande quelque argent, pour payer son coucher dans une auberge. Il n'en avoit pas ; mais il invite le vieillard à venir dans sa chambre, l'oblige d'accepter son lit, & se couche sur des chaises, ayant seint, pour le tranquilliser, qu'il avoit à travailler pendant toute la nuit. Celui-ci se réveille, & connoît toute sa générosité : il sort, & ne manque pas de la publier. Quinze jours se passent. Il alloit être réduit à la même extrémité que le vieillard : il n'avoit aucunes connoissances. Une domestique vient le prier de passer chez M^{me} de.... Il y va. Il est bien reçu : on s'informe de quel pays il est, quelle est sa famille, son âge ; on lui déclare qu'on connoît ses sentimens. On a bientôt tiré de lui l'aveu de ses besoins ; on y pourvoit avec largesse, ... On s'intrigue, on le place ; il est reçu dans la maison comme s'il en étoit le fils. M^{me} de.... avoit une fille au couvent ; on la retire. Les jeunes gens s'étudient, se conviennent : ils sont mariés depuis huit jours, à la grande satisfaction commune, & à l'applaudissement de tous les gens de bien.

J'ai fait mes études au Collège de Louis le Grand. On m'envoyoit tous les ans passer les vacances dans la terre de M. le Marquis de..... ancien ami de mon pere. Cette terre n'est éloignée de Paris que de vingt lieues. Ce Seigneur avoit pour voisin M. le Comte de..., autre Seigneur fort riche, & qui se disoit lui être entièrement dévoué.

» M. le Marquis de.... avoit beaucoup d'enfans. Ses biens, quoiqu'assez considérables, étoient tous chargés de quelques procès. D'autres besoins pressans le sorçoient d'avoir recours à M. le Comte de..., qui ne cessoit de lui offrir ses services, avec force démonstrations d'amitiés, & mille autres discours obligeans. Les prêts étant devenus considérables, & les intérêts étant fort accrûs, sans que les affaires du premier se soient arrangées, celui-ci fit bientôt juger quelles avoient été ses vues en l'obligeant si

généreusement : il avoit envie de s'*arrondir*, c'est-à-dire, de réunir la terre de son voisin à la sienne. Lorsque le Marquis de.... avoit voulu lui remettre quelques sommes, il les avoit toujours refusées, dans l'espérance qu'elles s'accumuleroient tellement, qu'il le forceroit à lui laisser sa terre en paiement. Tout cela se passoit au nom de l'*amitié*. Un jour que le Marquis de.... venoit de communiquer à son ami une affaire malheureuse, celui-ci sembla prendre beaucoup de part à ce nouvel échec : mais en parlant de ce qu'il pouvoit attendre de lui & de ce qu'il en avoit déjà reçu, il ménagea si bien l'esprit du Marquis de...., que, toujours au nom de l'*amitié*, il acheta sa terre à un très-bas prix : il n'ajouta à ce que le Marquis de... avoit déjà reçu de lui, qu'une somme très-modique, afin d'avoir l'air de lui donner du secours. Voilà un trait de *friponnerie* ; en voici un de *justice*. » Le Comte de.... avoit deux fils ; l'ainé, appelé le Comte de Saint-G.... ; le cadet, le Chevalier.... Celui-ci a embrassé dans la fuite l'état Ecclésiastique ; l'ainé a succédé à tous les biens de son père. En examinant le contrat de vente de la terre du Marquis de...., il a reconnu qu'elle n'avoit pas été payée selon sa valeur. Il vient de proposer au Baron de...., son fils & mon ami, de la lui remettre & comme celui-ci ne s'est pas soucié de la reprendre, il l'a obligé d'accepter une gratification qui est presque égale à ce que M. son père l'avoit achetée ; imitant la conduite de Scévola, qui, ayant acheté un bien sans l'avoir vu, & ayant trouvé qu'il étoit meilleur qu'il ne pensoit, augmenta le prix à proportion.

» Quoique vous soyez sort versé dans la philosophie morale, vous ne trouverez pas mauvais que je me mêle de faire des réflexions.

» Pour être honnête homme, il ne suffit pas de s'abstenir de ce que les lois défendent²⁰³ ; il faut encore régler son intérêt sur celui d'autrui, interroger sa conscience, & ne regarder comme *permis* que ce qui est *honnête*. D'après ce principe, je suis effrayé lorsque je jette les yeux sur la conduite des gens du monde. Un mot dit imprudemment contre *Lysandre*, lui fait manquer un poste qui auroit assuré sa fortune & celle de sa famille : je suis obligé de le dédommager.

» La fortune d'un négociant dépend de la remise que je lui ferai d'un paiement qui est échu. Je suis insensible, quoique je n'en aie pas

absolument besoin : il me paie, mais il est ruiné. Autre obligation.

» J'ai un procès à juger : je néglige de prendre scrupuleusement toutes les connoissances nécessaires & relatives. Je prononce.... Je décide mal de la fortune, & peut-être de la vie d'un particulier. Quelle dette !

» J'ai une maison dont je connois le mauvais état ; je la vends à un homme qui se laisse tromper, ou qui est imprudent. Autre obligation.

» Je veux me défaire d'une terre : je la vends à un Américain, qui ne connoît pas la valeur des terres en France ; je profite de son ignorance. Autre obligation.

» Je conclus qu'il est aisé d'être coquin, & de passer pour honnête homme. Il y avoit à Athenes des exécutions publiques contre ceux qui ne remplissoient pas des devoirs d'honnêteté & d'humanité. Hommes riches qui profitez de la misère d'un particulier pour envahir ses biens, qui employez même la vexation, le crédit & la chicane, croyez-vous qu'on vous y eût regardés d'un œil d'admiration ? Malgré vos titres, vos équipages, vos laquais, vous les méritez, ces exécutions, & c'est assez pour vous déshonorer ».

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud.

Il y a actuellement au Parlement de Bordeaux, un Conseiller de Grand-Chambre, respectable par son intégrité & ses lumières, qui a remis à des héritiers légitimes une donation considérable qui lui avoit été faite à leur préjudice ; le donataire avoit cru devoir leur témoigner du ressentiment. Le nom de ce Conseiller est *M. de Cursol*.

Je suis tout à vous, & c.

LETTRE VII.

Montpellier, le 18 Juillet 1770.

JE tins tête hier à quinze personnes qui ont fait ligue offensive & défensive contre moi ; voici à quel propos. Je soupois chez M. * **, en grande compagnie.

Parmi beaucoup de propos fades & ennuyeux, on avoit parlé d'un grand nombre d'époux indigens. M.***, le Financier, (je ne crois pas que vous le connoissiez) a prétendu qu'ils méritoient d'être malheureux. Toute la compagnie est tombée d'accord avec lui qu'il ne convenoit point à de *pauvres gens*, à des *misérables*, de se marier ; elle a même décidé que le Roi devoit défendre ces sortes de mariages. Je ne vous rapporte que le résultat de mille discours indécens qui avoient été tenus. Chacun avoit donné son avis ; chacun, respectant notre Financier, avoit souscrit à ses volontés : M^{me} M.... avoit même prouvé en bonne politique, que c'étoit le seul moyen qu'il y eût pour purger la société des *bandits*, & procurer la tranquillité aux *honnêtes gens*. Je n'avois rien dit. Je hasarde quelques mots contre cette politique affreuse. Tous les convives étonnés se regardent, puis, jetant les yeux les uns sur les autres, se mettent à rire. Je suis entré dans une espece de fureur ; & à commencer par le Financier, je les ai traités comme ils le méritoient. J'ai eu de la peine ; car les uns continuoient de plaisanter, & de m'appeller philosophe, avec un sourire dédaigneux : les autres me donnoient de mauvaises raisons ; mais encore falloit-il y répondre. Cependant, leur ayant fermé la bouche par les miennes, alors ils

ont repris la parole, & se sont réunis pour me demander de quel droit je m'avisais de les reprendre, & de m'ériger en *précepteur du genre humain*.

Ainsi un Prince, obligé de convenir qu'il avoit eu tort de critiquer certaines attitudes de gens courbés dans un tableau, reprit : « Mais vous croyez, vous autres peintres, faire des merveilles, quand vous nous représentez des personnages courbés. Ne vaudroit-il pas mieux que vous vous attachassiez à nous mettre devant les yeux des hommes droits, bien plantés sur leurs jambes » ?

Comment, en effet, Chevalier, peut-on penser à priver des hommes du bonheur d'être époux & peres ? Les riches ne devraient-ils pas présider aux mariages des pauvres ? Ceux-ci seront-ils toujours, & en tout, victimes de l'insensibilité de ceux-là ? Nous avons vu que lorsqu'il y a des hommes malheureux, les riches doivent leur donner du secours. Rien ne peut donc empêcher l'union des deux sexes, que l'injustice. Quoi ! il faut disputer lorsqu'il s'agit des droits de l'homme ! Ah ! je reste confondu ; mon ame se dilate, pour ainsi dire, embrasée par la chaleur du sentiment. Je prie le Ciel de me donner cette force qui pénètre, touche & persuade. Hélas ! il est sourd à mes vœux. Je sens toujours plus que je ne dis ; & il arrive quelquefois que des sots me sont des querelles sur des expressions à la signification desquelles leur froide imagination ne sçait pas se prêter. Ils ont l'ame, si je peux parler ainsi, condensée ; comment sçauroient-ils juger l'enthousiasme ?

Cependant, en quittant mes convives, je les ai laissés sort embarrassés, M^{me} de..., à qui j'ai donné le bras jusques chez elle, avoit demeuré neutre : elle m'a assuré qu'elle pensoit comme moi, mais qu'elle n'avoit pas la prétention de vouloir réformer le monde. Femme foible ! ame lâche ! Je le sçais ; on ne pratique si rarement la vertu, que parce qu'on craint de paroître en avoir. Non, Madame, ai-je répondu, non, en effet, vous ne pensez pas comme moi ; vous agiriez de même.

Solon étoit à la cour de Crésus. Celui-ci n'étoit que Roi, celui-là étoit *Philosophe*. Bien loin d'applaudir à la magnificence qu'on vouloit lui faire louer, il en témoigna au contraire beaucoup de mépris. Crésus fut indisposé contre lui. Esope, qui se trouvoit à la même cour, fâché de ce que Solon y

recevoit un si mauvais accueil, lui dit, comme par forme d'avertissement : « Solon, il ne faut point approcher les Princes, si on ne veut leur plaire & les amuser. – Va, repliqua Solon, il ne faut pas les approcher, si on veut leur cacher la vérité ». J'ai toujours pensé qu'ayant à vivre avec des hommes, je devois adopter l'une de ces deux sentences ; ma conscience m'a dit que la dernière étoit celle de l'honnête homme. Etre témoin²⁰⁴ du mal, & ne pas l'empêcher, c'est l'approuver, c'est le faire.

Denys le Tyran pressoit Platon d'accepter une robe à la mode de Perse, longue, damasquinée & parfumée. « Je suis né homme, répondit-il ; il ne me convient pas de m'habiller en femme,,. Il eut raison. Aristippe, qui l'accepta, en disant que le vêtement ne faisoit rien à l'ame, autorisa la vanité, & fit voir, même par l'excuse, qu'il en avoit besoin. Il passoit un jour devant Diogene : celui-ci lavoit des choux. « Si tu sçavois vivre de choux, lui dit-il, » tu ne ferois pas tant la cour à un tyran Aristippe répondit : « Si tu sçavois vivre parmi les hommes, tu ne laverois pas des choux,,. Cette réponse n'est pas un grand reproche, & ne le justifie pas.

Quelques personnes à qui j'ai raconté l'anecdote concernant le Baron de..., ont blâmé la conduite de M. de M..., qui témoigna à son fils qu'il lui étoit *inférieur par les sentimens*. Le pere est pardonnable de n'avoir consulté, dans les premiers momens, que sa tendresse : mais il égale son fils en générosité, lorsque, cédant à ses instances, il reconnoît qu'il a eu tort de s'occuper d'une vengeance inutile, avouant que son fils a eu plus de vertu. Un tel aveu n'a rien que de grand, & ne peut produire qu'un bon effet sur un enfant. On ne sçauroit trop engager les peres à se dépouiller de cette orgueilleuse opiniâtreté qui les fait persister dans le mal, précisément pour se justifier aux yeux de leurs enfans. Ceux-ci sçavent bien s'en prévaloir pour agir à leur gré, & pour contrarier leurs parens. Cela n'arriveroit pas, si les parens paroissoient aimer la justice plus que leurs passions. On peut se tromper ; il est toujours beau de le reconnoître²⁰⁵. « O mes compagnons ! disoit Charlemagne, en parlant de Louis d'Aquitaine son fils, ,, réjouissons-nous de ce que ce jeune homme est déjà plus sage & plus habile que nous,,.

¹ On raconte que Pison, Général Romain, homme assez vertueux, avoit envoyé deux soldats au fourrage. Il n'en revint qu'un, qui l'assura qu'il ne

sçavoit pas ce qu'étoit devenu son compagnon. Aussi-tôt Pison s'anime contre lui, & conclut qu'il faut qu'il l'ait tué. En conséquence, malgré ses raisons, il est condamné à mort, & envoyé à la potence. A peine y est-il, qu'on voit arriver son compagnon. Voilà toute l'armée qui jette des cris de joie. Le bourreau croit devoir arrêter l'exécution, & mene les deux soldats au Général. On s'attendoit à voir éclater sa satisfaction. Mais qu'est-ce que l'homme ? Pison, convaincu de la légéreté, ou plutôt de l'injustice de son jugement, ne veut pas en avoir le démenti : non-seulement il fait exécuter Je premier soldat, mais encore le second & le bourreau, donnant pour raison de cette nouvelle injustice, que le premier avoit été déjà condamné, que le second étoit cause de cette condamnation, & qu'enfin le bourreau n'avoit pas obéi à ses ordres.

A ce trait opposons celui-ci.

On dit un jour à un Roi qu'un de ses sujets parloit mal de lui : on croyoit que sa perte étoit certaine. « Peut-être, répondit-il, » lui en ai-je donné l'occasion » : & l'ayant sait venir, il lui demanda quel étoit le sujet de ses plaintes. Le Roi, ayant trouvé ses raisons bonnes, avoua qu'il avoit eu tort de ne pas lui rendre justice, & le renvoya satisfait.

Peres, imitez Pison ; mais ne condamnez pas M. de M...., ni deux Rois.

SUITE de l'Extrait du Journal.

Tout occupé de ses discours, de l'histoire de M. de M...., je n'eus rien de plus pressé, le lendemain, que d'en aller apprendre la suite.

Il y avoit deux Prêtres avec lui : l'un étoit fort jeune, l'autre paroissoit un sexagénaire. Comme ces Messieurs me considéroient avec curiosité, il me présenta à eux comme un jeune homme qui aimoit la vertu. Il leur fit en peu de mots mon histoire, & ne dit que ce que j'aurois dit moi-même ; puis il ajouta : Ces Messieurs sont mes Pasteurs ; ils viennent pour me fortifier par leurs bons avis. Je compris bientôt que le second étoit le Curé de la paroisse, & le premier son Vicaire. Celui-là avoit un air majestueux ; je ne pouvois le regarder sans être affecté d'un sentiment profond de respect. Si la vertu prenoit des traits humains, me disois-je, elle n'en prendroit pas de plus augustes.

Dès qu'il fut sorti, mon compagnon me confirma dans cette idée que sa présence me donnoit de lui. Personne n'est plus humble, me dit-il : il remplit ses devoirs avec tout le zele imaginable : il ne cherche point à se dissiper au dehors ; sa maison est le sanctuaire de la vertu. Des livres, quelques conversations avec des paroissiens qu'il instruit ou qu'il console, ou avec un petit nombre d'amis qu'il amuse, voilà ce qui sait ses récréations. Il ne croit point qu'il soit décent à un Ecclésiastique de faire des visites. On perd le temps, dit-il ; il faut devenir le complaisant du vice, arborer au moins le ridicule ; on prend le goût du plaisir, de la dissipation : tout cela est incompatible avec notre état. Il y a tant de sujets de dégoût dans le monde pour un homme qui pense, qu'il est presque certain qu'un Prêtre doit éviter de s'y trouver : s'il donne bon exemple, il n'y sera pas long-temps souffert. Il est sobre ; il n'est nullement recherché dans son ameublement. Un lit qui n'indique point la mollesse, une table qu'il a faite de ses mains, quelques theses pour servir de tapisserie²⁰⁶, une demi-douzaine de chaises, voilà ce qui garnit sa chambre, & c'est là qu'il reçoit les personnes qui viennent le voir. Il prétend qu'un Prêtre qui a de plus un petit cabinet pour travailler, doit être satisfait. Nous prêchons tous les jours, dit-il, que l'on ne doit garder que le nécessaire, que nous devons le superflu aux pauvres... Eh ! qui en aura, bon Dieu ! si, selon qu'un bénéfice vaudra davantage²⁰⁷, celui qui le possède doit multiplier ses appartemens, augmenter de luxe de sa table, & c ?

Il n'a jamais voulu garder chez lui une sœur qui pouvoit vivre en s'aidant de son travail. Je ne suis pas Prêtre pour ma famille, dit-il ; mes revenus ne doivent point servir de dot à mes sœurs. Je dois encore moins les entasser : j'ai d'autres freres qui manquent de pain. C'est à moi à faire apprendre des métiers²⁰⁸ aux enfans des pauvres, à sauver la vertu prête à faire naufrage, à prévenir la misere qui se tourne en crime. Il y a des malheureux qui languissent dans les prisons ; il faut que j'adoucisse leur situation par quelques secours. Aussi vit-il comme un Anachorete. Il est aimé, estimé de tous ses paroissiens. Le sourire est toujours sur ses levres : la dévotion ne fut jamais si aimable qu'elle l'est chez lui, parce qu'elle ne fut jamais si bien entendue, ni si sincere.

Il faisoit avec beaucoup de complaisance l'éloge d'un homme de bien.

O cher & respectable parent²⁰⁹ ! s'il t'avoit connu, s'il avoit sçu, comme tu en as rendu témoin toute une ville, combien ton zele te donne de ressources pour servir une veuve & des orphelins ; s'il avoit sçu avec quelle générosité tes bienfaits essuyoient les larmes de celle-là, & adoucissoient l'infortune de ceux-ci ; s'il t'avoit vu oublier tout ce qui pouvoit te distraire avec décence de tes sérieuses occupations, pour conduire les affaires délabrées d'une famille désespérée, pour devenir le pere de six enfans qui sçavoient à peine balbutier ; donner les soins les plus particuliers à leur éducation²¹⁰ ; ah ! comme son ame auroit été satisfaite ! Lorsqu'on a le cœur nourri par de tels exemples, que l'on sent bien le prix de la vertu ! Quelle est aimable, lorsqu'on la voit briller dans des personnes auxquelles le sang est le moindre lien qui nous attache ! Digne parent ! je ne peux que faire connoître ta bienfaisance. Que la renommée la publie. Que les ames sensibles se multiplient.... Elles seules te loueront ; elles seules sentiront toute l'étendue de ma reconnoissance.

Nous étions seuls. Il reprit l'histoire de M. de M....

SUITE de l'Histoire de M. de M....

LE Baron ayant quitté le service » ne resta pas pour cela oisis. Il se mêla de toutes les affaires. Il mettoit l'ordre dans les papiers²¹¹, avoit l'œil sur les ouvriers, parcouroit les biens, & animoit, par ses manieres affables & généreuses, les laboureurs ou les vigneronns qui y étoient occupés. Il entroit dans leur chaumiere ; il ne dédaignoit pas de prendre des repas avec eux sous leur rustique toit ; il y observoit une politesse aisée, qui le faisoit chérir de ces gens si utiles. Mes amis, leur disoit-il, la Providence vous a placés dans la condition où vous êtes. Ne vous estimez pas si malheureux ; sçachez que plus d'un Roi a envié votre fort. Les noirs soucis regnent dans nos châteaux. Vous avez en partage la force & la santé : faites tout le bien qui dépend de vous. Vous avez les véritables biens ; nous n'avons que de l'or, & nous sommes obligés de dépendre de vous, Mes amis, continuoit-il, en prenant affectueusement la main au maître de la maison, c'est-à-dire au pere de famille, aidez-nous de votre travail, labourez

nos champs, préparez nos vignes pour la bonne saison ; nous vous aiderons de notre fortune, & jamais vous n'aurez à redouter la misere. Il ne les quittoit quelquefois qu'en faisant des présens à leurs enfans. Il ne les rencontroit jamais qu'il ne les saluât avec bonté. Il les visitoit dans leurs maladies, ne craignoit pas de s'asseoir près de leur lit, & ne se présentoit à eux que comme leur égal : il n'en étoit pas moins le supérieur. Ces bons paysans étoient enchantés de voir pour leurs enfans un maître si aimable : ils en parloient à leurs voisins avec admiration, & ils avoient le plaisir de voir envier leur fort.

M. de M.... étoit enchanté de cette conduite, & s'applaudissoit de la satisfaction commune. Cependant deux années s'étoient écoulées ; le Baron atteignoit bientôt ses vingt-quatre ans. M. de M.... pensoit à le marier. Il avoit toujours eu chez lui bonne compagnie : il donnoit souvent des fêtes au château, afin d'y attirer les Dames des environs, avec leurs filles. Il se proposoit de fixer le cœur de son fils ; il prétendoit que c'étoit une chose essentielle, à laquelle il falloit travailler de bonne heure²¹².

Il parloit souvent devant son fils des douceurs du mariage ; il vantoit les charmes de ce lien, le plus étroit qu'il y ait dans la nature. Quel spectacle plus ravissant, disoit-il, que celui de deux époux dont l'amour, les loix & la Religion assurent le bonheur ? Mêmes volontés, mêmes désirs, même corps, même cœur.... Hommes méprisables, continuoit-il, ne croyez pas nous en imposer ; votre indifférence pour ce lien si doux²¹³ ne peut être que l'effet de votre corruption.... Quoi ! vous aimeriez des femmes qui n'aiment que votre argent, & qu'un rival aussi estimable que vous va vous enlever, parce qu'il est plus riche ! Voilà sans cloute un bel état, que de vieillir inutilement pour la société pendant sa jeunesse, & de mourir abandonné de tout le monde, au temps de l'âge mûr ! Il ne manquoit pas de recevoir souvent des visites de célibataires. Il prenoit de-là occasion de faire remarquer à son fils, tantôt la caducité honteuse de celui-ci, tantôt l'oisiveté ennuyeuse de celui-là. Une autre fois il faisoit tomber la conversation sur les différens genres de vie. Le Baron entendoit les soupirs que pousoient encore ces corps usés : l'un disoit qu'il mourois d'ennui dans sa solitude ; un autre, qu'il donneroit son bien pour avoir une compagne ; d'autres enfin se

désespéroient de ce qu'ils n'avoient point d'enfans pour adoucir l'amertume de leur vieillesse.

Le Baron avoit été trop réglé dans ses mœurs, pour ne pas sentir la vérité de toutes ces choses.

En effet, dit-il en s'arrêtant, il n'y a que des gens corrompus qui puissent se faire illusion sur le bonheur du mariage.... Il avoit prononcé ces dernières paroles d'un ton plus lent & plus bas.... Je le considérai ; je vis des larmes qui couloient de ses yeux.... Je m'alarmai.... Ne craignez pas, reprit-il ; les pleurs sont bien salutaires pour moi.... Je me plais à penser que le Ciel prend part à mes souffrances, & allégé ainsi mes peines.... Je pleure, dit-il, sur, le sort d'une multitude de jeunes gens qui ont cru aller au-devant du bonheur, en se livrant à des désordres qui ont ruiné leur santé.... J'en connois tant !... Il s'arrêta, après un profond soupir. Que vont-ils devenir ? continua-t-il après un moment.... Quand ils ne mourroient pas misérablement, qu'ont-ils à espérer ? Peuvent-ils prétendre à quelque satisfaction ? Les remords ne leur en laisseront point. Oseront-ils porter aux pieds des autels un cœur corrompu, un corps usé & vieux ? Répareront-ils jamais les désordres d'années entières ? Les voilà donc à voir venir la mort !... Les angoisses que cause une santé délabrée ; l'idée de leurs crimes, dont ils ne porteront que trop des indices sûrs, & qui seront apperçus par le plus grand nombre ; le sentiment de l'inaptitude dans laquelle ils seront pour tout ; peut-être même l'indigence.... tout se réunira pour rendre leur vie plus détestable que l'enfer même. Verront-ils avec insensibilité.... Ah ! oui, ils la verront avec le plus grand désespoir, la félicité de jeunes époux qui coulent des jours sereins & utiles à leur patrie. Quels reproches leur innocence leur adressera ! Concevront-ils du mépris pour les liens qu'unissent l'amour & la vertu ? Jamais la main compatissante d'une femme pleine de tendresse n'essuiera leurs pleurs ; jamais sa voix touchante ne portera dans leur cœur le trouble du bonheur. Tous les êtres se rapprocheront, se réuniront ; eux feront isolés : ils mourront, & ils n'auront pas vécu.... Enfin il reprit :

Le Baron comprit bientôt quelles étoient les intentions de M. de M.... Un jour qu'il l'aperçut seul assis au fond d'une allée de charmille qui

terminoit le jardin, il alla s'y promener, dans le dessein de lui ouvrir son cœur. Déjà son pere le voit venir avec un air pensif & embarrassé. Quelle mauvaise nouvelle m'apportez-vous donc, mon fils ? lui dit-il. Celui-ci se jette à son cou : Je viens parler à mon pere. Son pere, le serrant entre ses bras, penche & laisse reposer doucement sa tête sur la sienne, Peu de peres, peu d'enfans connoissent & éprouvent ces tendres mouvemens de la nature : hélas ! ils ignorent le bonheur.

Le Baron, devenu hardi, dit à M. de M.... qu'ayant remarqué, depuis quelque temps, qu'il pensoit à l'établir, il ne vouloit point lui laisser ignorer qu'il avoit une inclination, & qu'il venoit la soumettre à ses lumieres & à ses conseils.

M. de M.... demeura un moment sans lui répondre ; mais enfin, l'ayant fait asseoir à côté de lui, il lui parla ainsi : Il est certain, mon fils, que le lien le plus sacré qu'il y ait parmi les hommes, est celui qui unit un sexe à l'autre : mais, comme c'est autant pour l'avantage de la société que pour leur bonheur commun qu'il est établi, il y a bien des réflexions à faire avant que de le serrer.... Je vous le répète, mon fils, voici l'action la plus importante de votre vie. Tout ce que j'ai fait pour vous, tout ce que je vous ai fait faire, a tendu là.... Ecoutez-moi, mon fils. Ma carriere s'avance.... Dans le moment où vos relations avec les hommes augmentent, vous m'avertissez que les miennes vont cesser. Mon cher fils, vos yeux se remplissent de larmes. Vous ne me regretterez pas long-temps.... la mort nous réunira dans le sein du Pere commun des hommes. Ce ne sont pas les derniers avis que je vais vous donner, mais ce sont les plus utiles. Si vous étiez malheureux, tout ce que je pourrai, ce sera de partager vos ennuis ; mais je ne vous rendrai pas votre liberté.

Je vous ai dit mille fois, que c'est moins la fortune ou la naissance, que la conformité des caracteres, l'honnêteté des mœurs, la grandeur des sentimens, qui entretiennent une union intime entre la femme & le mari. Cela posé, votre choix ne doit plus dépendre du hasard. Pourquoi semble-t-il que le mariage soit l'écueil du bonheur ? C'est parce qu'on se marie sans se connoître, & pour condescendre à la volonté de ses parens, qui cherchent

leur seul intérêt²¹⁴. Je vous aime trop, mon fils, pour avoir de pareils sentimens, & vous en rendre victime.

Supposant donc que votre choix est *raisonnable*, c'est-à-dire fondé sur l'*inclination*, & non sur la *passion*, vous me trouvez disposé à lui accorder mon approbation.... Ici le Baron se saisit d'une main de son pere, la porte contre sa bouche, & l'arrose de ses larmes.

Ce n'est pas tout, reprit M. de M.... Avez-vous bien pensé aux grands devoirs que vous vouiez vous imposer ? O mon fils ! considérez combien il y a de peres ignorans & dénaturés. Oseriez-vous en augmenter le nombre ? Vous sentez-vous le courage d'être pere ? Les peines sont pour lui ; les enfans ne doivent pas les connoître²¹⁵. Il lui parla alors de l'éducation des enfans, des obligations qu'il alloit contracter avec son épouse, avec le public ; ou du moins il ne fit que lui repérer ce qu'il lui avoit dit bien des fois. Il faut que votre femme soit satisfaite de son sort, que le public respecte votre union, & qu'où regne l'amour, regnent aussi la décence & la vertu.... Dans un siecle corrompu, il ne suffit pas de faire le bien, il faut encore édifier. La conduite que vous tiendrez dans votre ménage influera peut-être sur bien d'autres : une femme, un mari, vous citeront pour modeles. Mon fils, vous n'êtes ni Militaire, ni Magistrat, ni Prêtre ; soyez bon mari, bon pere ; il n'y a pas d'état plus glorieux ni plus satisfaisant : voilà l'état de la nature, de la raison & de la Religion. Sans doute il faut des Magistrats, & c ; mais on devoit les choisir parmi les hommes d'un certain âge, & qui auroient déjà rempli les devoirs de la nature. On est surchargé d'obligations, & il arrive qu'on ne s'acquitte d'aucune. Tous les hommes qui font le bien ont *un état* ; & ils méritent plus nos hommages & notre vénération, selon qu'ils sont d'une utilité plus reconnue. Or qui contestera celle de pere ? Donner des hommes au monde, des adorateurs à la Divinité, y a-t-il rien qui nous en rapproche davantage²¹⁶ ?

Quant à ce qui regarde votre épouse, continua-t-il, il ne suffit pas de l'avoir choisie : comme il est moralement impossible que son caractère soit absolument conforme au vôtre, c'est à vous à concilier cette disparité par la plus grande politesse, l'indulgence, & sur-tout en évitant les moindres altercations : elles éloignent la confiance & enlèvent le cœur. Estimez assez

vos manières²¹⁷ lui prouvent à chaque instant que vous l'avez prise pour votre compagne : sans lui laisser prendre les tons d'une maîtresse, qu'elle ne voie jamais que son amant en vous : que la réflexion, que la sagesse qui émane d'elle, vous guident dans tous vos plaisirs. Ainsi votre femme apprendra à respecter son chef en vous, & elle desirera de vous plaire ; vous jouirez des plaisirs d'un amour légitime & chaste, & vous goûterez ensuite les douceurs d'une amitié réciproque.

Après quoi il lui parla des qualités de la femme qui convient à un homme qui pense²¹⁸. Elle doit avoir moins d'esprit que de sentiment, plus de connoissances particulieres que de générales & approfondies, c'est-à-dire, en avoir assez pour juger & assez peu pour ne pas prétendre à en avoir. Je voudrois qu'elle cherchât, dans un habillement simple, plus l'agrément que la parure ; qu'elle ignorât la coquetterie ; qu'elle agît sévèrement sous les yeux du public, sagement dans le particulier ; qu'elle eût, pour ainsi dire, moins de religion²¹⁹ que de vertu & de douceur ; qu'elle se montrât peu au dehors ; qu'elle charmât au dedans, par l'exercice des occupations domestiques. Mais j'estimerois principalement en elle la bonté du cœur, la sensibilité de l'ame. Avec ces qualités, je posséderois un trésor ; & je serois assuré que, pour devenir une femme parfaite, elle n'auroit besoin que d'être instruite, & qu'on lui seroit éviter le mal aussi aisément qu'on la conduiroit au bien²²⁰.

Comme M. de M..... sembloit avoir cesse de parler, le Baron l'embrasse de nouveau. Que je suis heureux ! disoit-il avec transport. C'est son portrait ; oui, c'est lui. Quoi ! mon pere, vous sçaviez donc.... Elle a donc fait la même impression sur vous ? – Oui, mon fils, reprenoit M. de M...., oui, je la connois. Apprends-moi, continua-t-il, de quelle maniere cette inclination s'est formée, & si l'amour ne vous a point trompés l'un & l'autre.

Une aimable rougeur se répandit sur son visage. Cependant il se rassura ; & il lui raconta que, dès l'âge de douze ans, il l'avoit distinguée parmi les Demoiselles qui venoient ordinairement entendre la Messe le Dimanche au château, pendant le temps des vendanges ; & que ses regards surtifs, &

mille autres choses, l'avoient assuré qu'il ne lui étoit point indifférent : que depuis ce temps-là, il avoit conservé pour elle des sentimens dont il n'avoit pu d'abord se donner l'explication, mais qu'il avoit reconnu ensuite appartenir à une tendre amitié. Cependant vos instructions, continua-t-il, me firent faire des réflexions. Je vous entendois dire qu'un amour honnête étoit une belle passion, qu'elle donnoit de l'énergie à une ame bien née ; mais qu'il n'y en avoit point, s'il n'étoit fondé sur l'estime, & qu'alors il falloit se défier de soi-même. Je me demandai donc quelle raison j'avois pour l'estimer. Je ne la connoissois pas dans ses mœurs. J'avoue que je fus assez complaisant pour me persuader qu'une personne qui me plaisoit, devoit nécessairement être estimable.

Cependant vous m'envoyâtes joindre mon régiment. Mon absence n'altéra point mes sentimens. Je vous avoue cependant qu'ayant été plus à portée de voir le monde & de l'étudier, comme vous me l'aviez recommandé, j'ai été frappé de la quantité d'époux indifférens que j'ai vus & dont j'ai entendu parler. Ils ne s'aimoient donc pas ? demandois-je. Pardonnez-moi, répondoit-on. Apparemment, conclus-je, qu'ils ne s'aimoient pas comme il faut : ils ne s'aimoient que de la maniere dont j'aime à présent ; ils se sont appréciés par leur figure, & non par leur caractere, ni par les autres qualités sur lesquelles est fondé le véritable amour²²¹.

Lorsque je sus de retour, ces réflexions m'engagerent à faire des démarches. J'allai souvent à la ville prendre des informations sur la conduite, sur les mœurs de sa famille. Tout ce que j'appris, fut satisfaisant pour mon amour. La vertu, la religion, étoient héréditaires dans cette maison. On y vivoit fort retiré ; mais on y admettoit les pauvres : si on ne leur donnoit pas, on leur témoignoit tant de compassion, qu'ils bénissoient les honnêtes gens qui sentoient leur misere. Une si heureuse singularité me fit entreprendre d'être connu particulièrement dans une maison dont j'avois la plus haute idée. Je pris le parti le plus décent, & le plus analogue à mes sentimens ; ce fut celui d'écrire à son pere, en lui recommandant le plus grand secret²²². Depuis ce temps-là, j'ai eu toutes sortes de facilités pour la

voir, & découvrir en elle mille charmes qui me rendront heureux, puisque vous voulez bien....

J'ai sçu que M. de M.... n'avoit pas trop compris ces dernieres paroles du Baron ; mais que, persuadé qu'il entroit dans ses vues, il s'étoit contenté de lui faire un reproche de ce qu'il n'avoit pas été plutôt son confident. Il le loua même du moyen qu'il avoit pris pour connoître son amante ; mais il ajouta : Il est singulier que M.C.... ait reçu une lettre de vous, & qu'il ne me l'ait pas communiquée. Je ne suis pas dénaturé : il devoit assez bien penser de moi, pour être assuré que je ne m'opposerois pas à votre bonheur commun, lorsqu'une douce sympathie l'auroit formé.

Le Baron, tout occupé de ce que son pere approuvoit son inclination, n'avoit point fait attention au nom que son pere venoit de prononcer : cependant vous allez apprendre combien cela étoit opposé à ses idées.

Je me l'étois bien dit mille fois, s'écria-t-il avec transport, que mon respectable pere ne se laissoit pas tyranniser par les préjugés ; que la vertu & le mérite seuls avoient des droits sur son cœur.

Ici les choses s'embrouilloient dans l'esprit de M. de M.... Cependant sa premiere idée l'emportoit. Il l'interrompit, pour lui demander s'il avoit déclaré son amour. Non, répondit le Baron ; mais je suis sûr que mes manieres, ma confiance, mon attachement pour tout ce qui la touche, l'en ont instruite de reste : j'ai lu dans ses yeux, & dans sa complaisance pour moi, que son cœur est d'accord avec le mien. Mais, mon pere, elle est si vertueuse !...

Je sçavois ton secret, Baron, lui dit M. de M.... ; & tu devrois avoir remarqué que j'ai favorisé moi-même ton inclination. – Comment ! reprend le fils étonné.... – Je connois les symptomes de l'amour. – Mais je ne puis concevoir.... – Je te dis qu'une chose comme celle-là ne devoit pas m'échapper. Te rappelles-tu qu'un jour nous descendions le grand escalier ? Je donnois la main à M^{me} de Saint-..., tu la donnois à M^{me} C..... Nous entendîmes comme le bruit de la chute d'une personne. Tu la quittes comme un éclair ; tu ne prononces que le nom de sa fille : tu retournes à l'appartement où elle étoit restée ; & tu revins bientôt avec elle, d'un air de satisfaction, sans doute parce qu'elle n'étoit pas blessée ; & tu ne fis pas

attention que M^{me} sa mere descendit seule, & avec beaucoup de peine... Tu as beau être étonné : je ne suis pas aveugle, comme tu vois. Et depuis ce temps, qui précéda celui de ton départ, quoiqu'elle ne soit venue que très-peu ici, à cause des incommodités qui retiennent son pere, j'ai bien remarqué ton empressement à vouloir aller toi-même sçavoir de ses nouvelles.... Et cet embarras, lorsque je t'y accompagnois !... Il rioit.

Je ne peux vous peindre la consternation du Baron pendant ce discours. Il vouloit parler ; il n'en avoit pas la force. M. de M.... continua : Je te l'ai dit, la naissance & la fortune ne me décident point. Je voudrois qu'elle n'eût aucun de ces avantages, afin de te prouver combien j'estime ceux qu'elle a du côté du cœur & de l'esprit, & que ce sont les seuls que je considere en approuvant ton inclination : puisqu'elle les réunit tous, je n'en suis que plus charmé. Le Baron, faisant un essort : Mon pere, dit-il, excusez-moi. Ah ! combien vous avez raison ! Mon pere !... M. de M...., remarquant son émotion, lui en demande le sujet. Mon pere, ce n'est pas.... Il est vrai.... –

Que voulez-vous dire ? Pourquoi ce trouble ? – Mon pere, elle est si vertueuse !.... Voilà les plus beaux titres. – Hé bien, hé bien, oui. – Mais non, mon pere, ce n'est pas elle. Vous êtes si bon pere ! – Achevez.... –

C'est M^{lle} Lucie P.... – Qu'a-t-elle fait ? – Mon pere.... c'est elle que j'aime. – Que vous aimez ?.... Le ton dont il proféra ces mots, fut un coup de foudre pour son fils. Il continua : La fille d'un *bourgeois* ! Que l'homme est inconcevable ! me dit mon compagnon. Le Baron reprend : Si vous sçaviez combien elle vous respecte tendrement ! Je lui ai dit mille fois combien vous méprisiez les préjugés. M. de M...., n'écoutant point la raison, se laisse emporter à des reproches. Le Baron veut opposer son mérite. Que dites-vous ? Vous convient-il de parler du *mérite* ? Etes-vous en état de juger qui en a, & où il se trouve ? Ne vous avisez jamais de justifier une passion comme celle-là : elle ne me convient pas. Si vous conservez encore quelques-uns de ces sentimens que j'ai tâché de vous inspirer, rompez une liaison qui vous déshonorera aux yeux de votre famille & de tous les gens sensés. Souvenez-vous de ce que je vous dis : ne persistez pas dans votre dérèglement, ou vous n'avez plus de pere. Et aussi-tôt il s'éloigne brusquement.

Il faut concevoir toute la tendresse que le Baron avoit pour M. de M...., pour juger du désespoir dans lequel il resta plongé. Il devoit beaucoup à son pere sans doute ; mais que ne devoit-il pas à une personne qu'il aimoit, & dont il étoit estimé ? Il n'en parla plus à son pere, parce qu'il ne lui convenoit pas de le mortifier, & qu'il avoit résolu de l'avoir pour femme, ou de ne jamais se marier : c'étoit le seul sacrifice qu'il croyoit raisonnable. Cependant M. de M.... avoit d'autres projets. Il interrompoit souvent sa mélancolie pour lui parler de M^{lle} C.... ; mais c'étoit en vain. Lorsqu'il lui disoit : Tu es homme de qualité : tu ne verrois pas tant de mérite dans une fille de rien, si tu n'étois aveuglé par l'amour. Lis les Romans ; voilà ton histoire ;... le Baron, ne laissoit entendre que de tendres reproches. M. de M.... avoit écrit à M.P.... les reproches les plus durs, parce qu'il avoit favorisé les desseins de son fils. Aussi celui-ci tentoit en vain de voir son amante. M.P.... craignoit trop le crédit de M. de M.... ; il prit des mesures qui désespérèrent l'amant le plus affligé.

Je vous ai dit que nous connoissions M. de M.... & son fils par un événement singulier ; le voici. Cette Lucie, cette petite bourgeoise, étoit ma cousine ; son pere étoit frere de ma mere.... Le Baron avoit eu occasion de la connoître, parce qu'en effet elle passoit le temps des vendanges chez une Dame voisine du château, où elle l'accompagnoit, le Dimanche, pour entendre la Messe. Ma cousine n'étoit pas précisément une jolie personne, mais elle avoit une physionomie agréable. Son regard un peu languissant pénétoit dans l'ame. En la voyant, on devinoit qu'elle étoit sensible ; & en effet elle étoit douée des qualités les plus rares. Ne cherchant point à plaire à tout le monde, elle ne dédaignoit personne. Elle inspiroit le respect, l'honnêteté ; & on apprenoit²²³ dans son maintien, dans ses discours, à être sage, réservé, compatissant. Elle ne vouloit point fixer les yeux, elle ne fixoit point les siens. Ses sentimens étoient renfermés au-dedans d'elle. Elle excitoit l'estime, mais non la jalousie. On ne la quittoit jamais mécontent de soi-même²²⁴, parce qu'on étoit toujours disposé à pratiquer la vertu, qu'elle rendoit aimable. Le Baron étoit peut-être le seul homme des environs qui, lui accordant toute son estime, pouvoit mériter la sienne sans

réserve, & qui, sachant l'apprécier, devoit aussi lui inspirer l'intérêt le plus particulier. Un trait vous la sera mieux connoître.

Mon oncle avoit été autrefois associé au commerce de mon pere. Il s'étoit retiré, croyant qu'une fortune médiocre suffiroit à sa fille, & qu'il s'occupoit plus utilement, lorsqu'il ne seroit pas dans le cas d'amasser de l'or & de devenir riche. L'usage est, dans notre pays, de donner une pension aux Demoiselles, & on les charge du soin de s'entretenir : si la pension n'est pas assez considérable, elles y suppléent par le travail de leurs mains. Ma cousine avoit la sienne. D'autres l'auroient trouvée médiocre. La simplicité avec laquelle elle étoit vêtue, lui procuroit du superflu, qu'elle employoit à faire du bien secrètement. Son travail, d'ailleurs, étoit au profit des pauvres. Il lui arrivoit souvent de prendre sur son sommeil pour augmenter ses ressources ; & il arrivoit de même qu'elle employoit ses loisirs à faire travailler de petites filles dont les meres étoient en journée ; à leur apprendre à lire, à compter ; à leur enseigner le catéchisme²²⁵. Elle travailloit un jour dans une chambre qui donnoit sur la rue : les fenêtres étoient fermées ; car elle ne se donnoit pas en spectacle. Elle entend du tumulte dans la rue, des plaintes. Elle ne craignoit pas d'être attendrie : elle vole aux fenêtres, non par curiosité, mais pour voir si elle pourra être utile. Un paysan étoit entraîné en prison ; une troupe d'huissiers le maltraitoit pour le faire avancer. Les gens du monde qui se disent sensibles, auroient témoigné de la pitié à ce *pauvre homme*. Ma cousine avoit plus d'humanité : elle ne voit en lui qu'un infortuné : il lui semble entendre les cris d'une famille éplorée à qui on vient de l'enlever. Elle quitte sa chambre, court dans la rue. Les huissiers s'arrêtent. Elle apprend qu'une dette de vingt écus est cause du malheur de l'homme qu'ils conduisent : les vingt écus sont payés. Les huissiers, apprenant à être généreux, renoncent à leurs droits : le malheureux est libre, & ma cousine a disparu. Cette action fut sçue. Le Baron en faisoit alors une à peu près semblable. Lorsqu'on parloit à l'un & à l'autre de ces traits de générosité, (car il y a des gens qui vantent si fort les actions généreuses, qu'on diroit par-là qu'ils s'en reconnoissent incapables) ils répondoient modestement qu'ils ne prétendoient pas se cacher en faisant leur devoir.

D'après ces sentimens, jugez si le Baron devoit parler avec enthousiasme de son amante. Son pere avoit tort sans doute de renverser dans ce moment toutes les idées du vrai & du beau qu'il lui avoit données. On peut estimer une femme, lui disoit-il, sans vouloir l'épouser. Le Baron disoit : Je n'épouserai jamais qu'une personne qui aura toute mon estime. Indiquez-m'en une qui puisse être comparée à Lucie : & si je ne suis ici-bas que comme étranger²²⁶, dois-je confier mon sort aux jugemens d'une foule perverse ? S'il est vrai que mon bonheur dépende des qualités de ma femme, que celui de mes enfans dépende de celles de leur mere ; si je ne les trouve réunies qu'avec une raison saine, éclairée, une humeur égale & agréable ; dites-moi à qui, mieux qu'à Lucie, je peux donner ma main & mon cœur. – Elle n'a pas assez de fortune pour votre naissance. – Mais cette naissance, que je déteste, puisqu'elle m'ôte mon pere, tient-elle donc nécessairement aux loix de la société, dont vous m'avez toujours fait un point de considération ? Et quand elle produiroit quelques avantages en général, qu'importe à l'Etat que moi, particulier, j'y renonce, pour ne le servir que mieux, en remplissant avec plus de satisfaction les devoirs d'époux, de pere & de citoyen ? Cependant il étoit condamnable, en ce qu'il n'avoit pas consulté son pere, qui ne lui avoit jamais donné aucun sujet de défiance. Il auroit dû lui ouvrir son cœur plutôt ; c'étoit le prix réservé aux soins qu'il avoit eus de son enfance & de sa jeunesse. D'ailleurs, il pouvoit aussi s'aveugler sur son amante ; & qui peut, mieux qu'un pere, ramener un jeune homme qui ne voit qu'avec les yeux d'un amant ?

Cependant l'un & l'autre persisterent dans leur façon penser. M. de M.... prit avec son fils le ton des reproches ; oubliant qu'il falloit guérir, & non aigrir, il lui cherchoit querelle à tous propos. Cette conduite les engagea tous deux plus loin qu'ils ne pensoient. Le pere ne consulta que son ressentiment ; le fils n'eut égard qu'à la douleur dont son cœur étoit navré. Dans une dispute qu'ils eurent tête à tête, M. de M.... s'emporta tellement, qu'il lui donna sa malédiction, & le menaça de le faire enfermer.... Depuis ce moment-là, il n'y a plus de paix entre eux. Le Baron, fuyant un pays qu'il abhorroit, partit pour Paris, à l'insçu de son pere : il y avoit une parente fort riche & sort considérée. Ce départ fut d'abord un nouveau sujet

de ressentiment pour M. de M.... : cependant, pensant que l'éloignement pourroit changer son cœur, il ne le lui témoigna que foiblement. Il écrivit en secret à sa niece. Celle-ci, instruite, se chargea de lui ôter son amour, *avec ses préjugés*, disoit-elle. En effet, d'abord elle compatit à ses peines ; ensuite elle employa tout ce qui peut séduire un jeune homme. Toutes les personnes de sa société avoient le mot ; on l'étourdit. Ce qu'il sut obligé de faire par complaisance, il s'y livra ensuite par habitude & par attachement. Ne parlant de son pere que comme de son tyran, il ne consentit point à lui écrire. Bientôt il oublia l'objet de ses premiers soupirs, & la cause innocente de ses chagrins : il est tombé insensiblement dans le gouffre du monde & des passions. Religion, raison, parenté, ce ne sont plus que des mots pour lui. Il donne tous les jours dans de nouveaux excès. M. de M.... ne les sçait pas tous ; mais il n'ignore aucuns de ceux qui navrent le cœur d'un pere.

Ma cousine étoit réellement attachée au Baron ; elle avoit avoué ses sentimens à ma tante. Elle ressentit vivement les obstacles que l'on mettoit entre elle & lui : cependant elle le témoigna peu au-dehors. Elle est tombée dans une langueur mortelle : la petite-vérole étant survenue, nous la perdimes en peu de jours. On a cru que les déréglemens du Baron avoient plus altéré sa santé, que son absence & son éloignement. Elle chargea mon oncle de lui remettre une lettre fort longue qu'elle avoit commencée, & qu'il finit sous sa dictée, si jamais il reparoissoit dans le pays : il n'y a que lui qui sçache ce qu'elle contient²²⁷.

Maintenant M. de M.... vit désespéré de n'avoir pas uni deux personnes qui étoient faites l'une pour l'autre. La mort de ma cousine, la dissolution de son fils, tout lui rend la vie insupportable. Il est seul. S'il est avec quelqu'un, il n'ose se plaindre, de peur d'être accusé de son malheur. Il ne se plaît plus que dans la compagnie de mon oncle & de mon pere. Il voudroit n'avoir point de fortune ; il la donneroit volontiers à mon oncle, si elle pouvoit le dédommager de la perte de sa fille.

Il mit ainsi fin à l'histoire de MM. de M.... Je compris alors le sens de ces paroles de M. de M...., Ah ! *qu'est devenu le mien*²²⁸ ? Alors son pere entra :

il revenoit de la Bourse. Je me retirai, en convenant avec son fils que je me trouverois le soir chez l'Imprimeur, place du Palais.

SUITE de la Lettre.

Je comprends, Chevalier, par ce que vous me dites de votre voisin, que vous ne mettez pas de différence entre l'homme qui pratique la vertu, & l'homme recommandable par quelques vertus. « La vertu, dit quelqu'un, est un grand sentiment qui doit remplir toute notre ame, dominer sur nos affections, sur nos mouvemens, sur notre être. Les vertus sont sœurs : en rejeter une volontairement, c'est en effet les rejeter toutes ; c'est prouver que notre amour pour elles est conditionnel & subordonné, que nous sommes trop lâches pour leur faire des sacrifices ». En effet, le sentiment de la vertu émane d'une parfaite connoissance de nos devoirs, & il fait que nous les remplissons malgré les obstacles & les difficultés. Si notre nature se plaint, la raison parle, & la volonté lui obéit. Au contraire, celui qui ne pratique que quelques vertus particulieres, suit plutôt son inclination, son intérêt momentané, qu'une volonté active & constante pour le bien. On a lieu de présumer que quelques motifs bas l'animent. S'il paroît intrépide dans le danger, c'est qu'il ne le connoît pas : s'il a l'air de mépriser la mort, c'est par imbécillité : s'il est sobre, tempérant, c'est qu'il n'a que des velléités sans puissance. Ces especes de vertus sont : plutôt des imperfections. Cet homme est capable de dire qu'il a pu jouir des faveurs de M^{me} de.... ; mais qu'il a respecté le lit conjugal. L'homme vertueux auroit respecté sa réputation, & ne me l'auroit pas nommée. Il a de l'indulgence pour des soiblesses : on arrêteroît plutôt le soleil dans sa course, que de le détourner de l'honnêteté : tous les trésors du monde²²⁹ ne l'emporteroient pas, dans son cœur, sur son attachement pour le bien ; tout l'or des Samnites ne le commandera jamais²³⁰. Jugez maintenant votre voisin. Je ne mets point de différence entre *grandeur d'ame* & *vertu* ; l'une conduit à l'autre. Ainsi il n'y a point de *grand* homme, s'il n'est *honnête homme*. Or, pour être *honnête* homme, il faut être *vertueux*²³¹. Ne nous laissons donc point éblouir par ce titre fastueux de *grand* homme, que l'on donne si communément. Il y a bien peu de gens vertueux ; il est par conséquent peu de *grands hommes*.

Nous sommes trop portés à admirer : c'est la disette des honnêtes gens qui fait autant de grands hommes. Comme dit Cicéron, « nous devons tous mettre chacun du nôtre dans le fonds de l'utilité commune, par un commerce réciproque & perpétuel d'offices & de services, n'étant pas moins empressés à donner qu'à recevoir, & employant non-seulement nos foins & notre industrie, mais nos biens même & notre vie, à ferrer de plus en plus les nœuds de la société humaine²³² ». Gardons-nous de confondre le mérite avec les talens seuls : imitons ce Roi de Sparte qui, entendant traiter le Roi de Perse de *grand Roi*, répondit : « Je ne me persuade pas qu'il puisse être plus grand Roi que moi, s'il n'est plus juste que je ne le suis²³³ ». Ainsi nous ne dirons pas, avec La Bruyere, « qu'un *grand* homme & un *héros*, mis ensemble, ne pesent pas un *homme de bien* » ; parce que, dans mon sens, un homme de bien n'est autre chose qu'un *grand homme*. C'est même une vérité consolante, en ce qu'elle porte à croire qu'il y a plus de *grands hommes* qu'on ne pense, parce qu'il y a plus de personnes qui, ne pouvant s'élever d'elles-mêmes aux places dans lesquelles la moindre de leurs actions leur attireroit peut-être les hommages de tout le monde, font le bien & pratiquent la vertu en particulier, & en pure perte pour leur réputation.

Oui, mon cher Chevalier, il faut choisir ses domestiques, & pour cela, en avoir peu. C'est la vanité des riches qui en accrédite la multiplicité ; & elle a cet inconvénient, qu'elle fait des ames basses. Les maîtres ne savent que commander ; les domestiques ne savent qu'obéir. Ceux-là avilissent ceux-ci. Ils n'ont peut-être pas du mépris pour eux, mais ils leur en témoignent. Ils abusent de leur misere & de leur pauvreté, pour leur commander avec dureté, & les voir obéir sans reconnaissance. Qu'arrive-t-il de-là ? On répand l'amertume sur leur vie ; ou bien, fermant leur ame à la sensibilité, ils ne craignent plus de se plier aux caprices & à l'orgueil de leurs maîtres, n'épargnant rien, d'un autre côté, pour les rendre leurs dupes : de-là les complots, les vols, les trahisons.

Vous rappelez-vous de quelle maniere vous parlâtes a ce domestique qui vous donna une assiette qui n'étoit pas bien essuyée ? Vous me mortifiâtes beaucoup, & peu s'en fallut que je ne vous en témoignasse sur le champ

toute mon indignation. Mécène reprochoit bien à Auguste son insensibilité, en l'appellant *bourreau*²³⁴. Lorsque je pense à l'inconstance de la fortune, je rie peux que m'affliger de rabaissement qui est le partage de celui qui en est le jouet. Je veux croire que votre cœur n'eut pas de part aux propos durs que j'entendis : mais votre fils grandit ; observez-vous, je vous en conjure. Suivez la conduite de M. de M.... En pensant à votre enfant, vous vous réformerez vous-même. Qu'il fasse tout ce dont il a besoin. Ne grondez pas un domestique devant lui, parce qu'il n'aura pas été assidu auprès de lui ; que ce soit au contraire votre enfant qui aille le chercher, & qui le prie de l'aider ; c'est établir entr'eux une relation raisonnable. Je voudrois qu'on établît en France une chose qui est en usage au Japon, & qui contribue beaucoup à la conservation des mœurs. Il n'y a point d'homme de qualité qui n'ait un domestique de confiance²³⁵, qui non-seulement est en droit, mais même qui est expressément obligé d'avertir son maître de toutes les sautes dans lesquelles il l'a vu tomber. Nos petits-mâîtres, sans doute, aimeroient mieux se passer de leurs laquais. Il me vient une réflexion dont je veux vous faire part. On a peut-être raison de préférer un jeune homme à un homme âgé, pour gouverneur d'un enfant. Si j'ai bien observé les peres & meres, je pense qu'on doit chercher le contraire. Les peres & meres ont souvent plus besoin d'un gouverneur que leurs enfans. Un homme âgé leur en impose. Sa conduite n'en est peut-être pas plus raisonnée ; mais on ne le gronde pas, on ne l'avilit pas, on ne le met pas à la porte, comme on le feroit vis-à-vis d'un jeune homme. Ces avantages négatifs tournent au profit de l'éducation.

Votre question, *L'éducation ne doit-elle pas se plier aux dispositions & au caractere naturels que les hommes apportent en naissant ?* ne peut se résoudre aussi aisément que vous le pensez ; elle tient à des considérations bien importantes, que nous discuterons dans mon Ouvrage sur *l'Homme*. Il faut considérer l'homme sous bien des aspects ; comment le climat influe sur lui ; jusqu'où il influe ; distinguer l'homme isolé de l'homme social ; voir dans les choses qui les séparent l'un de l'autre, celles qui ont la relation la plus intime entr'elles ; examiner si l'homme a été modifié de telle maniere ; s'il est possible de le modifier autrement ; comment s'y

prendre, & c. Il est généralement certain que les enfans ressemblent assez à leurs parens, quant aux *mœurs* ; du moins cela dépend de ceux-ci. « On est ordinairement le maître, dit Montesquieu, » de donner à ses enfans ses connoissances ; on l'est encore plus de leur donner ses passions : si cela n'arrive pas, c'est que ce qui a été fait à la maison, a été détruit par les impressions du dehors. Ce n'est pas le peuple naissant qui dégénère ; il ne se perd que lorsque les hommes sont déjà corrompus ». C'est peut-être en envisageant la chose de ce côté-là, qu'on peut trouver du bon-sens dans cette réponse d'un Ministre à Cosroès, Roi de Perse. Il lui demandoit pourquoi son fils n'avoit pas profité de ses soins comme le sien. Sire, dit-il, mon fils a senti qu'il auroit besoin des hommes : je n'ai pu empêcher que le tien ne sçût que les hommes auroient besoin de lui²³⁶ ».

On peut convenir que généralement les hommes ne sont nulle part ce qu'ils pourroient être. Il y a lieu de croire que, par une bonne institution, on réuniroit dans chaque individu toutes les qualités physiques & morales qui sont éparses chez les diverses nations, & celles qui ont brillé pendant divers siècles & diverses générations. Au royaume de Narsingue, les femmes s'ensevelissent toutes vives avec leurs maris : ce n'est pas qu'elles soient plus fidelles que les femmes du royaume de France ; mais là, cela est de mode, comme ici, de feindre du chagrin & de pleurer. Il faut, pour juger les hommes, les voir par ce qu'ils veulent faire²³⁷.

Il est inutile que vous veniez pour voir M.B.... Le domestique qui alla hier, de ma part, s'informer de sa santé, le trouva hors du lit : il venoit de souper avec sa femme, & se félicitoit de son heureuse convalescence. Il me fit prier d'aller raisonner avec lui, ce matin, des nouveaux embellissemens qu'il projetoit à sa maison de campagne. J'y vais donc à neuf heures. Toutes les portes sont ouvertes ; une odeur non accoutumée se fait sentir. Je traverse l'appartement : personne ne se présente. J'arrive à la porte de sa chambre : son laquais y étoit assis. Il se leve, & paroît embarrassé ; il se taît. J'entre.... Mon cher Chevalier ! Les rideaux des croisées sont fermés ; ceux du lit sont ouverts ; aux quatre coins brûlent des cierges : un drap mortuaire, un bénitier au pied du lit ; un grand crucifix sur une table, près de laquelle est un Clerc ; voilà le spectacle qui s'est offert à ma vue. Saisi d'effroi,

voulant parler, ne le pouvant, j'apprends du domestique que son maître avoit bien passé la nuit ; mais qu'une demi-heure après son réveil, il a eu un débord qui l'a emporté.

Hommes, faites des projets²³⁸, comptez combien il vous faut d'aunées, bornez vôtre temps tant que vous voudrez : le destin est un dieu supérieur avec qui on ne peut pas composer ; vous n'aurez pas même un jour. Au moment où j'écris, passe un convoi ; une jeune femme qui se désole, est à sa suite. Qui ne croiroit qu'elle a perdu son mari, son pere ? Hélas ! non ; c'est son fils : & ce fils, un autre qui compte sur sa santé, va le suivre ; & il sera suivi par cet audacieux qui, ayant à peine vu expirer son troisieme lustre, rit des rides qui sont sur le front de la vieillesse. Ils passeront tous comme un éclair ; & nous, qui les comptons, nous allons être comptés..... Qu'ai-je dit ? Sublime Young ! est-il vrai que la mort soit à craindre ? Ah ! tes chants sublimes ont pénétré mon ame : quelle agréable & utile mélancolie ils lui ont inspirée ! J'ai veillé avec toi ; avec toi j'ai interrogé l'astre qui préside au firmament lorsque les ombres sont répandues sur la surface de notre continent, & que les songes voltigent autour des mortels assoupis ; avec toi je me suis promené dans ces lieux où ils viennent tous se confondre. Ah ! tu m'as fait sentir mon ame. Young ! j'avois été malheureux ; tu as détourné mes pleurs de dessus moi ; tu m'as montré mon semblable ; j'ai eu du plaisir à pleurer sur lui : en me familiarisant avec la mort, j'aime la vertu, & la mort ne m'effraie pas.

Quelle folie, Chevalier, de tant estimer les choses du monde ! Plaisirs, richesses, honneurs, vous êtes comme des rochers à fleur d'eau, ou les courans forcent le pilote qui n'a point d'expérience, de venir échouer. Vous êtes comme ces planches, tristes débris du naufrage, qui surnagent sur l'onde, & sont portées tantôt jusqu'au ciel, tantôt jusqu'au fond des vastes abymes. Nous courons après vous ; comme le matelot, sur vous nous voulons nous rassurer ; mais une vague impitoyable va confondre notre folle assurance au milieu de tant de dangers qui nous environnent,

Chevalier, la pensée de la mort ne seroit-elle pas utile dans l'éducation ? Ne mourons-nous pas tous les jours ? Qui de nous a véritablement l'idée de la mort ? qui s'en occupe²³⁹ ? Nous en parlons comme les écoliers récitent

leurs conjugaisons & leurs déclinaisons. On y met tant de mots, que la chose nous échappe ; & les idées de fortune, de grandeur, d'honneurs, de plaisirs, dont nos peres s'occupent sans cesse, effacent bientôt l'impression de la vérité²⁴⁰. On se plaint de la misere, du malheur.... Ah ! qu'il saut peu²⁴¹ à l'homme qui est persuadé que sa fin est prochaine ! Combien de crimes qu'on ne connoîtroit pas, si l'homme avoit calculé sa vie & son bonheur²⁴² ! Encore si nous étions maîtres de retarder le moment ou nous devons faire halte pour l'éternité ! Mais c'est toujours au milieu des projets que nous expirons ; on ne vit plus, lorsqu'on alloit commencer de vivre²⁴³. Ah ! c'est la saute de notre éducation, qui nous aveugle sur nous-mêmes, & nous rend insensibles sur les autres.

Je vous abandonne à vos réflexions : pardonnez-moi la longueur des miennes ; j'ai eu du plaisir à les écrire ; elles ont soulagé ma tristesse. Si la mort est un ennemi, il faut le vaincre : combattons donc. Ainsi le Chevalier Baiard, ayant été blessé dangereusement, combattit jusqu'à ce qu'il se sentit défaillir absolument : pour-lors il se fit porter au pied d'un arbre, & il rendit l'ame, ayant le visage tourné du côté de l'ennemi. On peut dire qu'il cessa de vivre sans être mort.

Un jeune homme entre ; c'est de votre part.

Je viens de faire mon possible pour le détourner du voyage qu'il a projeté. Il imagine qu'avec un peu d'argent, il peut tenter. Je lui ai bien représenté que dans ce pays-là,

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

(Mad. DÉSHOUE.)

Combien n'y a-t-il pas de jeunes gens qui, avec toutes sortes de talents, y périssent misérablement, obligés de passer les nuits au pied des arbres qui sont le long du port ! D'ailleurs, quel tourment pour une ame sensible, d'avoir sans cesse sous les yeux des hommes traités à l'égal des bêtes ! Je conseillerois à M^{me} votre mere de garder ce jeune homme chez elle, pour remplacer un jour son pere. Elle seroit sans doute fâchée que ses bienfaits lui fussent nuisibles : c'est ce qui ne manqueroit pas d'arriver, s'il alloit à

Saint-Domingue, parce que, supposez qu'il pût y vivre, il deviendrait bientôt un mauvais sujet. Rien n'est plus vrai ;

On finit par être fripon.

J'aurois été enchanté de saisir l'occasion de lui être utile dans ce pays-là ; je lui aurois procuré de bonnes connoissances que je n'y avois pas : mais je crois consulter davantage son intérêt, en rengageant à y renoncer.

Je n'ai pas le temps de répondre à votre lettre. Je m'acquitterai de vos commissions, & je vous enverrai demain, de bonne heure, l'exprès dont vous me parlez. Je lui ferai confidence de tout ; nous n'aurons pas lieu de nous en repentir : la confiance gagne les cœurs, la défiance les éloigne²⁴⁴. J'attends votre paysan demain avant midi ; je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi. Vous aurez la bonté de me donner des nouvelles de cet envoi.

Je serois presque tenté d'aller vous voir au premier jour. J'attendrai que j'aie reçu des nouvelles fort intéressantes ; & comme je pense qu'elles seront heureuses, je ne veux pas les fuir. Vous m'écrivez de longues lettres, & je suis bien éloigné de vouloir m'en plaindre : mais vous passez la moitié des nuits ; cela n'est pas raisonnable. Vous ne devez prendre sur votre sommeil que lorsqu'il s'agit de rendre service, ou d'être utile à votre femme & à vos enfans, à qui vous devez rapporter toute votre existence. Soyez bon époux, bon pere ; vous serez mon ami²⁴⁵. J'aurai plus de plaisir à penser que vous remplissiez vos devoirs, qu'à recevoir de longues lettres. Ne dérobez aucun moment à votre chere épouse, qui vous aime tendrement, & à votre fils, le précieux gage des liens que l'amour a formés entre vous deux. Si j'avois le bonheur d'être marié, faire celui de ma femme & de mes enfans, seroit pour moi l'occupation la plus délicieuse.

Je suis tout à vous, mon cher Chevalier, & c.

LETTRE VIII.

Montpellier, le 20 Juillet 1770.

HENRI IV, en parlant de son ami le Duc de Sully, disoit : « Messieurs, voilà un homme que je présente également à mes amis & à mes ennemis ». Je n'avois pas attendu les éloges que vous donnez à mes Lettres, pour dire la même chose d'elles. On demandoit à Cratès jusqu'à quand il faudroit philosopher ; il répondit :

« Jusqu'à ce que ce ne soient plus des ignorans qui conduisent nos armées ». Donc.... J'allois tirer une conséquence ; mais les personnes qui sont le plus dans le cas d'avoir besoin d'avis, sont celles qui s'empressent le moins à en chercher ; ou bien, comme dit Montaigne, « elles les reçoivent comme adressés au peuple, & non à soi : au lieu de les coucher sur leurs mœurs, elles les couchent sur leur mémoire, très-sottement & très-inutilement ». Aussi n'y a-t-il rien de si commun que d'entendre les personnes les moins sensibles parler sans cesse de morale, de Religion, de loi naturelle, & c. Si, lorsqu'elles ouvrent la bouche, les gens qui leur ressemblent gardent le silence, moi, je ne peux contenir ma rage, & je crie : « Ne cesseras-tu pas de parler, toi qui es riche comme un Crésus, qui vis comme un Lucullus, & qui veux parler comme un Caton²⁴⁶ » ?

« Un vieillard d'Athenes cherchoit une place au spectacle, & n'en trouvoit point. Des jeunes gens, le voyant en peine, lui firent signe de loin. Il vint ; mais ils se serrèrent, & se moquerent de lui. Le bon homme fit ainsi le tour du théâtre, fort embarrassé de sa personne, & toujours hué de la belle jeunesse. Les Ambassadeurs de Sparte s'en apperçurent, & se levant à

l'instant, placèrent honorablement le vieillard auprès d'eux. Cette action fut remarquée de tous les spectateurs, & applaudie d'un battement universel. Eh ! *que de maux !* s'écria le bon vieillard d'un ton de douleur. *Les Athéniens savent ce qui est honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent* ». Ce trait est de notre temps ; nous sommes des Athéniens en France, « Criez d'un passant à notre peuple, dit Montaigne : „ *O le sçavant homme !* & d'un autre : *O le bon homme !* il ne faudra pas à détourner les yeux & son respect vers le premier. Il y faudroit un tiers crieur : *O les lourdes têtes* » ! Cela ne conviendrait qu'à un Spartiate.

Cicéron rapporte ces traits dans ses *Offices* :

» Un Général Romain, ayant fait une treve de quarante jours avec l'ennemi, ravageoit la campagne pendant toutes les nuits, sous prétexte que, par les termes de la treve, elle n'étoit que pour le jour, & non pour la nuit ».

« Un autre, ayant été nommé pour régler le différend des habitans de Nole avec les Napolitains, touchant leurs limites, les prit chacun en particulier, & leur remontra qu'il étoit dangereux pour eux de paroître intéressés, & de témoigner trop de passion d'étendre leur territoire ; qu'il leur seroit plus avantageux de restreindre leurs prétentions, que de les pousser trop loin : de forte que, chacun ayant restreint les siennes, il resta au milieu, du terrain, qu'il adjugea au peuple Romain, après avoir fixé leurs limites à l'endroit que chacun avoit marqué ». Quelle subtilité & quelle fraude !

J'ai fait examiner l'affaire de votre paysan : elle ne devoit pas souffrir la moindre difficulté, si sa partie adverse n'avoit le talent de chicaner, & de perpétuer, par des subtilités semblables, jusqu'à des vingt ans, les causes mauvaises qu'elle entreprend. Il seroit à souhaiter, pour les honnêtes gens & pour lui, qu'il n'y eût au Palais que des Avocats comme M. Alut²⁴⁷. Il est vrai qu'il ne cherche pas à faire fortune aux dépens des malheureux : il est assez heureux pour avoir assez de fortune, & pouvoir défendre avec désintéressement le bon droit, sans *avocasser*, ce qui est une profession ignoble & honteuse. En effet, il faut que celui qui se consacre à la défense de l'opprimé & de l'innocent, n'ait pas une famille qui manque des choses nécessaires à la vie, afin de ne pas être tenté d'écouter les chicaneurs, qui

sont bien persuasifs, quand ils parlent en faisant sonner l'argent. « Vous récitez simplement une cause, dit Montaigne : » il vous répond chancelant & douteux ; vous sentez qu'il lui est indifférent de prendre & soutenir l'un ou l'autre parti. L'avez-vous bien payé pour y mordre & pour s'en formaliser ? Commence-t-il d'être intéressé ? Y a-t-il échauffé sa volonté ? Sa raison & sa science s'y échauffent quand & quand : voilà une apparente & indubitable vérité qui se présente à son entendement ; il y découvre une toute nouvelle lumière, & le croit à bon escient, & se le persuade ainsi ». L'innocent est opprimé, le méchant triomphe²⁴⁸. Auguste ne se faisoit pas illusion sur des abus qu'il est impossible de pallier aux yeux de l'homme sensé ; il défendit aux Avocats de recevoir ni argent ni présents²⁴⁹.

M. Alut a pris pour votre paysan tout l'intérêt dont sa générosité le rend susceptible envers les malheureux : soyons donc tranquilles ; il est en de bonnes mains.

Non, mon cher Chevalier, je ne voudrois point d'une sçavante pour femme, ni même de celle qui trouveroit trop de plaisir à lire. Que sont la plupart de nos livres ? Ils sont plus propres à rendre une femme coquette ou ennuyeuse, qu'à l'instruire & à la rendre agréable. Le pauvre homme, que ce pere qui veut faire de sa fille une personne de mérite, en lui donnant à apprendre tous les jours quelques morceaux de l'Histoire Universelle, ou de l'Histoire Ancienne ! Qu'il lui apprenne²⁵⁰ plutôt à réfléchir ; c'est en elle-même qu'elle doit trouver les lumières qui lui sont nécessaires pour devenir utile & agréable. « Si les bien nées me croient, dit Montaigne, „ elles se contenteront de faire valoir leurs propres & naturelles richesses. Elles cachent & couvrent leurs beautés sous des beautés étrangères. C'est grande simplesse, d'étouffer sa clarté pour luire d'une lumière empruntée. Elles sont enterrées & ensevelies sous l'art : c'est qu'elles ne se connoissent point assez. *Le monde n'a rien de plus beau* : c'est à elles d'honorer les arts & de farder le fard. Que leur faut-il, que vivre aimées & honorées ? Elles n'ont & ne sçavent que trop pour cela ; il ne faut qu'éveiller un peu & réchauffer les facultés qui sont en elles. Quand je les vois attachées à la rhétorique, à la judiciaire, à la logique, & semblables drogueries si

vaines & inutiles à leurs besoins, j'entre en crainte que les hommes qui le leur conseillent, le fassent pour avoir loi de les régenter sous ce titre : car quelle autre excuse leur trouverois-je ? Bast ! qu'elles peuvent, sans nous, ranger la grâce de leurs yeux à la gayeté, à la sévérité, à la douceur ; assaisonner un *nenni* de rudesse, de doute & de faveur ; & qu'elles ne cherchent point d'interprete aux discours qu'on fait pour leur servir cette science ! Elles commandent à baguette & régendent les régens de lécole ».

Une sçavante peut être une bonne amie ; elle ne sera jamais bonne mere ni bonne épouse. J'expliquerai cela ailleurs.

Vos réflexions, mon cher Chevalier, sur la conduite de M. de M.... envers le Baron son fils, m'ont conduit à celles-ci.

Les alliances, toujours plus riches les unes que les autres, tendent à mettre la puissance entre les mains d'un petit nombre ; & c'est augmenter celui des malheureux, &, comme j'ai dit, des esclaves. Car enfin, un des motifs d'oppositions de M. de M...., étoit que son fils, avec trente mille livres de rente, (il en a davantage) devoit prétendre à un parti qui en eût à peu près autant, ou au moins la moitié. Remarquez, s'il vous plaît, que ce qui suffiroit pour faire la fortune de vingt personnes, ne suffit pas à un seul. Ainsi le riche va en augmentant. Avec tout cela, il n'est jamais content, parce que sa fortune n'est jamais en proportion avec ses désirs & son orgueil. Celui qui est pauvre le deviendra toujours davantage : le riche est un ver rongeur dans un Etat²⁵¹.

Denis le Tyran disoit à Platon : On est esclave quand on entre à la cour d'un tyran ». Platon repartit : « On n'y est jamais esclave, quand on y est entré libre ». La liberté est la prérogative particulière de l'homme de lettres. Il est l'homme de toutes les nations, de tous les siècles. C'est par sa vertu, par les sacrifices généreux qu'il fait de sa vie, de sa fortune, & de tout ce qu'il a de plus cher, qu'il mérite d'être le dépositaire des actions de ses semblables, & de recevoir de la Renommée la trompette qui donne la vie aux morts, l'existence au passé ; qui, jugeant les vivans, prépare une postérité, & assigne à des millions d'hommes leur véritable place dans l'immense espace des siècles. Qui aura le courage de la prendre, cette trompette ? Ou plutôt quel mortel osera la profaner, en la prostituant à

l'erreur ? Il eût mieux valu qu'il n'eût jamais vécu : sa bouche a soufflé la discorde fur la terre. Actuellement, pour annoncer la vérité, il faut braver des fers : l'homme est chargé de chaînes ; & fa voix se perd en vain dans les voûtes souterraines d'un réduit obscur ou il a ce qu'il faut pour vivre, & rien de ce qu'il faut pour exister. Qu'ai-je dit ? Son ame, toujours libre, s'élance au-delà de son ténébreux séjour : mais son malheur est de n'exister que pour lui, & d'être mort pour les autres.

Mais on a tort de répéter que les Rois n'aiment pas la vérité ; ce sont plutôt ceux qui les environnent²⁵². Aussi le regne des Rois est celui du bonheur²⁵³. Souverains en effet, & jugeant tout par eux – mêmes, la vérité ne les effraie jamais ; vous leur rappelez leurs obligations, mais ils les ont senties. On nous flatte de l'espoir d'avoir un Roi, si notre auguste Dauphin monte sur le trône : eh bien ! mon Epître²⁵⁴ attestera sa justice & notre liberté.

Au reste, je serois indigne de prendre la plume, si j'étois capable de la déshonorer. Je ne louerai jamais les *Grands* parce qu'ils sont *Grands* ; leurs belles actions ne seront point des exploits militaires ; leurs titres, leur vanité, ne seront pas un sujet d'éloges ; je n'entreprendrai point le public & la postérité des vertus qu'ils n'auront pas. Ceux qui chercheront à me nuire, je les mépriserai. Ainsi Platon, près de s'embarquer pour la Grece, répondit à Denys le Tyran, qui lui demandoit s'il ne diroit pas bien du mal de lui, lorsqu'il seroit à l'Académie avec ses Philosophes : « A Dieu ne plaise que nous ayions assez de temps à perdre à l'Académie, pour y parler de Denys » ! Le même tyran ne reçut pas une réponse plus flatteuse d'Aristippe, à qui il demandoit pourquoi on voyoit les Philosophes faire la cour aux Princes, tandis que les Princes ne la faisoient jamais aux Philosophes. « C'est, lui répondit-il, parce que ceux-ci connoissent leurs besoins, & que ceux-là ne les connoissent pas ».

Le projet²⁵⁵ que je propose pour exciter l'émulation de la sagesse parmi les jeunes gens, s'accorderoit mieux avec celui de retarder l'éducation publique. Vous voulez sçavoir comment j'imagine qu'on pourroit connoître la conduite des jeunes gens, & sçavoir quelle seroit la plus régulière : voici,

en peu de mots, quelques-uns de mes moyens. Je commence par un trait qui amène une réflexion essentielle, lorsqu'il est question de projets.

« Phocion, l'homme de bien, ne proposoit jamais aux Athéniens quelque chose de bon qui ne sût rejette : le peuple, esclave des Orateurs & des Grands, méconnoissoit ce qui pouvoit lui être utile dans ce qui leur étoit contraire. Il arriva qu'ayant un jour dit son opinion dans une assemblée du peuple, elle fut universellement approuvée ; de quoi Phocion s'étonnant, se retourna vers ses amis, demandant s'il ne lui étoit point échappé quelque chose de mauvais ». Ainsi il arrive quelquefois que la meilleure chose éprouve beaucoup de difficultés & de contradictions. Mais il est une forte de gens inutiles, & qui se plaisent à contredire, pour avoir le plaisir de contredire²⁵⁶. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que, n'épousant point les intérêts du bien & du vrai, ils vont jusqu'à déprimer l'honnête homme dont l'intention est louable : ils semblent dire, comme ce sophiste qui soupoit avec un Philo-L sophe doux & tranquille : « Ne me diras-tu rien, afin que nous soyions deux » ? Méprisons-les. Revenons à notre projet.

Je voudrois qu'il y eût, dans chaque quartier d'une ville, des personnes qui observassent la conduite des jeunes gens ; ils en remettroient des notes tous les mois au Principal du College. Celui-ci pourroit de même aller chez les parens, ainsi que les Professeurs : ils sçauroient bientôt des parens mêmes, à quoi s'en tenir sur leurs ensans ; leur art seroit de les sonder. On useroit encore d'un autre moyen. Lorsque les vieillards, chez les Lacédémoniens, rencontroient des jeunes gens dans les rues ou dans les promenades, la coutume étoit qu'ils leur demandassent où ils alloient, & ce qu'ils alloient faire : s'ils hésitoient à répondre, ou qu'ils parussent chercher quelque excuse, ils avoient le droit de leur faire une forte réprimande. Cette coutume s'établirait facilement dans nos petites villes ; & ce seroient autant de sujets d'éclaircissement pour le Principal & les Administrateurs du College. On pourroit, d'ailleurs, les suivre dans leurs sociétés, leurs parties de plaisir : les jugemens même de leurs camarades ne seroient point indifférens. Les Curés & les Prêtres seroient aussi chargés de veiller sur eux, & de rendre compte de leur conduite dans les temples & ailleurs. Il ne faut pas juger les difficultés d'après le projet, mais d'après l'importance des

mœurs dans les jeunes gens : ce sont eux qui doivent devenir nos Ministres, nos Juges, nos Supérieurs. La vertu²⁵⁷ commande naturellement aux hommes ; & il n'est gueres possible que des gens en place obtiennent du respect de la part des hommes avec lesquels ils ont vécu dans le débordement, ou qui n'ignorent pas leurs dissolutions.

» Nous ne serons asseoir au temple de la Justice, dit Platon²⁵⁸, que les sujets qui, depuis leur plus tendre enfance, auront fait paroître une parfaite simplicité de mœurs²⁵⁹. Tenons pour certain qu'un méchant homme n'est pas seulement privé de tout sentiment pour le bien, mais qu'il manque aussi de cette estimable sagacité qui fait pénétrer jusques dans les replis les plus cachés d'un cœur affreux, quoiqu'il lise le mal en gros caracteres dans le sien propre. Soyons, au contraire, fort assurés qu'un autre qu'on aura vu de bonne heure sensible aux charmes de la vertu, lorsqu'il aura vécu quelque temps dans le monde, fera toujours un prompt accueil à l'innocence, & que d'un regard il percera tous les nuages dont s'enveloppe le crime, Je ne sçais quel instinct surprenant, fruit d'une extrême droiture, conduit par des lumeres acquises, même assez médiocres, en fera ce qu'on appelle un *grand Magistrat*.... Les sujets les plus capables de gouverner, dit-il ailleurs, seront les hommes qu'on n'aura point vus attenter au préjudice de l'Etat, ni délibérer à le servir, en les prenant depuis l'enfance. On examinera si les prestiges de la volupté, les assauts de la douleur, n'ont pu les faire chanceler dans la résolution magnanime d'aller toujours au bien public, les yeux fermés pour tout le reste ». *Qu'as-tu vu à Rome ?* demandoit le Roi d'Epire à son Ambassadeur qu'il avoit envoyé au Sénat. *J'ai vu*, répondit celui-ci, *une assemblée de Rois*. Voilà à peu près l'idée que l'on doit avoir de ceux qui nous commandent, qui nous jugent. Ainsi les parens qui destinent leurs enfans à ces places importantes, doivent leur inspirer d'avance le plus grand respect pour eux-mêmes. Ils doivent les accoutumer à se faire respecter, non par un vain étalage, qui donne à penser au peuple qu'on veut surprendre son admiration, & non mériter ses honneurs ; qu'on veut être son maître, ou tout au moins son protecteur ; mais par l'affabilité, la simplicité, la sensibilité aux peines d'autrui, la vénération pour la vertu. Le scandale²⁶⁰ est incompatible avec la réputation d'un Juge ; il doit craindre jusqu'au

moindre soupçon d'injustice. Ainsi Valérius, un des premiers Consuls de Rome, fit raser sa maison jusqu'aux fondemens, parce qu'elle paroissoit trop grande & trop belle pour un particulier ; c'est pourquoi il fut surnommé *Publicola*. Chez les Romains, peuple aussi célèbre par sa fortune & par ses vices que par ses vertus & sa gloire, on ne s'offensoit pas seulement de l'injustice & des mauvaises mœurs des candidats ; on examinoit même dans leurs actions les plus estimables, s'il n'y avoit pas quelque chose à reprendre²⁶¹. Au reste, les places importantes ne sont pas des sujets d'ambition ; il vaut mieux, comme dit Cicéron, „ être à la tête de la République par la vertu, que d'y tenir le premier rang „.

Au reste, il ne faut pas que vous vous trompiez sur ce que j'appelle *sagesse* chez les jeunes gens. Ce ne sera pas un air de dévotion, d'humilité, une affectation de raison & de rigorisme, un ton moraliste, & c. Ce sera une conduite plus réglée que sévère, plus ouverte qu'étudiée. On la jugera plus par ce qu'elle aura été depuis un certain temps, que par des actions particulières. On voudra, selon le tempérament, un air de satisfaction, qui annonce la sérénité de l'ame & la paix du cœur : on demandera du recueillement & de la piété dans les temples : on voudra que, dans les classes, ils disputent plus de docilité & d'attention que de science ; qu'ils soient entre eux honnêtes & polis, sans être ni timides ni lâches : on leur demandera moins un air posé, qu'on ne leur défendra une démarche trop dissolue : on leur voudra plus de bien d'avoir avoué une faute, & d'en témoigner du repentir, qu'on ne se ressouviendra de la faute même : on leur pardonnera plus d'être sensibles aux louanges, que de ne pouvoir s'en passer, ou d'en être trop jaloux : on leur pardonnera plus aisément de chercher à plaire, que de ne pas faire attention à l'homme pauvre qui est mal vêtu : on aimera à les voir plutôt prodigues que trop économes, plutôt amateurs des jeux que de la vie retirée, plus indiscrets que dissimulés. Ils seront plus étourdis que réservés, plus généreux & obligeans que polis : ils auront plus de mœurs que de manières ; ils seront plus en substance qu'en mode, plus en choses qu'en mots : ils sçauront plus réfléchir, qu'étonner par des talens ; & cependant ils aimeront l'*agréable*, mais ils préféreront l'*utile* ; quelquefois ils lui sacrifieront leurs plaisirs. Leur respect pour leurs

parens, les vieillards, leurs maîtres, leurs supérieurs, attirera autant l'attention, que la maniere dont ils se comporteront les uns envers les autres. On aura d'autant moins d'indulgence pour leurs défauts, qu'ils seront plus attentifs à examiner ceux des autres, & qu'ils seront moins sévères pour eux-mêmes. Il leur sera plus permis d'être paresseux que menteurs, plus d'être opiniâtres qu'inconséquens, & c.

Si vous trouviez dans cette esquisse quelque contradiction, souvenez-vous que tout est relatif.

Je voudrois que la musique fût composée pour la fête. L'ouverture, par exemple, seroit un grand chœur, bien majestueux & bien soutenu, afin d'aider, pour ainsi dire, aux spectateurs à ne pas défaillir de *volupté*²⁶², ou pour toucher l'ame de ceux qui ne seroient pas assez sensibles.

Vous me demandez pourquoi je voudrois que le jeune homme ne quittât point les vieillards & les Magistrats pendant l'octave de la fête : ce seroit afin qu'il apprît que la sagesse met tous les hommes de niveau. Je présume peut-être avec trop de confiance que ces idées, mises à profit, produiroient un grand bien ; on pourroit, d'ailleurs, tenter dans une petite ville. Les discours, qui seroient prononcés par les Professeurs, donneroient pour la gloire & pour la vertu²⁶³, tout l'enthousiasme qui est nécessaire pour acquérir l'une & pratiquer l'autre. Un jour ce seroit l'éloge de ce Magistrat²⁶⁴ à jamais recommandable, qui répondit à quelqu'un qui lui conseilloit de prendre du repos : « Puis-je » me reposer, tandis que je sçais qu'il » y a des hommes qui souffrent » ? Un autre jour, ce seroit l'éloge d'un Prince²⁶⁵ vraiment ami de l'humanité, parce qu'il avoit été malheureux ; qui sçut perdre un trône ; qui donna une Reine à la France ; lequel répondit un jour à son Trésorier, qui lui demandoit en quelle qualité il gardoit chez lui un Officier François qui lui étoit fort attaché : « En qualité de mon ami ». Un autre jour, ce seroit celui de cet Empereur²⁶⁶ surnommé les *Délices du peuple*, qui versoit des larmes, sur la fin de la journée, parce qu'il n'avoit pas fait de bien ; ce qu'il témoignoit par ces paroles : « J'ai perdu un jour ». Un autre jour, ce seroit celui de *Henri IV*... Un autre, celui de *Sully*... Un autre jour, ce seroit celui de cet homme²⁶⁷ qui s'excusoit ainsi de ce qu'il ne s'étoit pas enrichi aux guerres d'Espagne, quoiqu'il l'eût pu

sans injustice : « J'aime mieux disputer & combattre de la vertu avec le plus vertueux, que des richesses avec les plus riches, ou de la folie d'amasser avec les avaricieux ». Un autre jour, ce seroit celui de ce Prince juste qui répondit à un de ses Officiers qui lui apporta des mémoires exacts des cabales que ses vassaux avoient faites contre lui : Avez-vous aussi tenu registre des services qu'ils m'ont rendus » ? Comme celui-ci lui eut dit que non : « Jetez donc, continua-t-il, ces mémoires au feu ; je ne puis en faire usage²⁶⁸ ». Ou bien celui de ce Prince²⁶⁹ qui, allant au secours de gens que personne n'osoit aller secourir, à cause du danger, dit « qu'il aimoit mieux être le compagnon de leur mort, que d'en être le spectateur ». Le dernier jour enfin, ce seroit celui de ce Sage²⁷⁰ qui refusa, par *sagesse*, le trépied d'or que l'Oracle lui avoit décerné, & sur lequel étoit cette inscription, *AU PLUS SAGE*.

Aux argumens qu'on vous allégue pour justifier la conduite des Européens envers les Negres, n'opposez que ce trait.

²⁷¹ Un habitant de Saint-Domingue avoit un Negre, qui depuis long-temps sollicitoit sa liberté, qu'il avoit bien méritée par ses services : mais ce qui devoit la lui procurer, étoit précisément ce qui empêchoit son maître de la lui accorder, parce qu'il lui étoit trop nécessaire. Ainsi, plus le Negre pressoit pour obtenir cette liberté qui lui avoit été promise, plus on trouvoit de prétextes pour éluder ou différer l'exécution de la promesse : le maître lui-même ne s'en cachoit plus au bon serviteur, en lui faisant valoir son attachement. Cependant ce qu'il y avoit de flatteur dans le refus de son maître, loin de diminuer le desir qu'il avoit d'être libre, ne faisoit que l'irriter de plus en plus. Il résolut donc d'employer un autre moyen ; ce fut de se racheter lui-même, en s'appréciant d'après les raisons que son maître apportoit pour ne pas effectuer sa promesse.

Dans quelques quartiers de Saint-Domingue, les habitans n'entrent point dans les détails de la nourriture & du vêtement de leurs Negres : on leur abandonne pour cet objet un certain terrain, & on leur accorde par jour deux heures pour le cultiver. Ceux qui sont laborieux, en retirent non-seulement le nécessaire, (le nécessaire d'un Negre !) mais encore un superflu qui les

met à portée de faire un commerce plus ou moins considérable, à proportion de leur intelligence.

Le nôtre, au bout de quelques années, amassa beaucoup plus d'argent qu'il n'en falloit pour se racheter. Il va donc trouver son maître, lui marque la résolution qu'il a prise d'acquérir sa liberté, offre de payer le prix d'un autre Negre, & présente en même temps des *portugaises*. L'habitant étonné reste immobile : « Va, lui dit-il, » j'ai assez trafiqué la liberté de mes semblables ; jouis de la tienne ; tu me rends à moi-même ».

Il ne tarda pas, en effet, à vendre ses habitations ; il ne resta même à Saint-Domingue que le temps qu'il lui fallut pour toucher ses fonds, soit en papier, soit en argent, & repassa en France.

Pour aller dans sa province, il fut obligé de passer par Paris. Mais le séjour de cette ville ne fut que trop attrayant pour lui, puisqu'il ne put s'en arracher, & qu'il n'épargna rien pour soutenir l'idée d'opulence attachée au seul nom d'*Américain*. Femmes, bonne-chère, jeux, spectacles, parties de plaisir de toute espèce ; il se livra sans ménagement à toutes les occasions de dépense, & sa fortune fut bientôt dissipée. Dans cette malheureuse situation, il fut question de prendre un parti ; mais lequel ? Rester en France ? Un homme ruiné y est sans crédit, & par conséquent sans ressources. Retourner aux Isles ? Quelle humiliation ! quel embarras ! Cependant, toutes réflexions faites, il se flatta d'y trouver plus de ressources qu'ailleurs ; &, comptant plus sur l'attachement de ceux dont il avoit fait la fortune à Saint-Domingue, que sur l'amitié de ceux qui n'avoient travaillé qu'à sa ruine en France, il se détermina pour l'embarquement.

Son arrivée au Cap surprit tout le monde. On fut bientôt instruit de ses malheurs : on le plaignit ; mais personne ne lui donna le moindre secours. Ses anciens amis, c'est-à-dire les liaisons de société qu'il nommoit ainsi, ne virent en lui que le témoin des plaisirs qu'il leur avoit procurés, & ne songèrent point du tout à lui faire part de leur bien-être ; ceux mêmes qui lui avoient des obligations personnelles, n'étoient jamais chez eux pour lui : exemple effrayant, mais qui, joint à vingt mille autres qu'on a tous les jours sous les yeux, ne guérira personne de la fureur des amitiés de cette noble

trempe²⁷². Il étoit donc réduit à vivre dans les chétives auberges qui sont sur le port, & à la portée des plus misérables.

Il n'avoit point été voir son Negre, soit qu'il ignorât ce qu'il étoit devenu, soit qu'il eût honte de se présenter à lui dans l'état où il se trouvoit. Mais le Negre, qui tenoit hôtel, ayant appris ses malheurs & découvert sa retraite, fut bientôt aux pieds de son *cher maître* & de son *cher bienfaiteur*... c'étoient les mots qu'il répétoit, & qu'il accompagnoit de sanglots, en considérant sa situation. Son zèle ne se borne point à de vaines simagrées ; il l'établit maître chez lui. Mais ensuite, se mettant en sa place, il voit l'amour-propre humilié, le mépris inséparable de l'indigence, la peine intérieure que cause toute espece de dépendance : il sent d'avance tout le poids que doivent peser ses bienfaits sur un cœur libre & généreux. « Mon cher maître ! lui dit-il un jour, en embrassant ses genoux, » je vous dois tout ce que je suis ; disposez de tout ce que j'ai. Quittez ce pays, où vos malheurs vous en susciteront de nouveaux ; abandonnez des ingrats que vous n'aviez pas obligés pour compter sur leurs services. – Eh ! comment veux-tu que je vive en France ? – Ah, mon cher maître ! reprend le Negre, » votre esclave seroit-il assez heureux pour vous faire accepter sans peine un tribut de sa reconnoissance ? Lui ferez-vous bien cette grâce » ? Le maître attendri ne sçait que répondre. Le Negre continue : Quinze cents livres de rente pourront-elles vous suffire ? – Ah ! c'en est trop », répond le maître en fondant en larmes.... Aussi-tôt le Negre le quitte, & lui remet, à son retour, un acte en bonne forme, qui lui assure, sa vie durant, quinze cents livres de rente. Cet habitant est actuellement en France, & reçoit tous les ans sa pension, dont six mois d'avance. Le Negre se nomme *Louis Desrouleaux* : je l'ai vu au Cap, où il continue de tenir hôtel.

Le 21, à minuit.

MON cher Chevalier.... je n'ai eu que le temps de faire ma malle ; à peine ai-je pu voir quelques personnes. Celles que j'ai vues, vous diront combien je suis affligé du contre. temps qui m'arrache à vous & à votre respectable famille. Je pars dans deux ou trois heures d'ici : à peine puis-je le croire ?... Je pars pour Toulouse. Est-il possible que je ne reçoive pas vos

embrassemens ? Ah ! que cette séparation me coûte ! Les nouvelles, ces heureuses nouvelles que j'attendois avec tant d'impatience, ce sont elles qui causent tout mon malheur. Je suis obligé de retourner dans cette ville (Bordeaux) où j'ai appris tant de choses, où j'ai reçu tant de leçons.... J'irai me les rappeler sur sa tombe. (du jeune homme dont on raconte l'histoire.) Dès que je ferai tranquille, je vous ferai les derniers envois. Adieu, Chevalier. Ecrivez-moi tout de suite. Adressez votre lettre chez notre ami commun ; ce fera la première chose que je demanderai. J'ai besoin, dans ce moment, de toute ma philosophie. Je ne croyois pas avoir besoin de nouveaux malheurs : au reste, ils me rendront encore plus fort contre les assauts de la prospérité, si je dois l'éprouver. Un torrent de larmes inonde mon visage. Je vais partir avec Télémaque, mon compagnon de voyage ordinaire : il m'a déjà abrégé bien du chemin, & allégé bien des malheurs. Adieu, mille fois adieu. Je ferai déjà loin de vous lorsque vous recevrez cette lettre. Ah ! je m'afflige pour vous. Adieu encore une fois.

Je suis tout à vous, & de tout mon cœur, & c.

FIN du Tome premier.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Extrait du Journal de mes
voyages, ou Histoire d'un
jeune homme, pour servir
d'école aux pères et mères, par
M. Pahin de La Blancherie***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10750227>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un

autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 *Tantò plus in illis proficit vitiorum ignoratio, quàm in his cognitio virtutis.* (JUSTIN.)

2 Discours prononcé par M. Dupaty, Avocat-Général au Parlement de Bordeaux, le 13 Mars 1775 » à la premiere Audience de la Grand'Chambre, après le rétablissement du Parlement, *page* 22.

3 On peut voir l'*Avertissement* qui se trouve à la fin du Tome II.

4 On a supprimé de cette Lettre des détails étrangers à cet Ouvrage. Voyez, *Lettre III*, vers la fin, des observations qui regardent l'Auteur, & previennent le Lecteur sur ce qu'il a à attendre. Voyez aussi la *Lettre XVIII*.

L'Auteur observe qu'il est essentiel de lire toutes les Notes.

5 *Sunt ergo domesticæ fortitudines non inferiores militaribus, in quibus plus etiam quàm in his opéræ studii que ponendum est.* (CIC. **de** Off p. 74.)

6 M. de Caupenne est actuellement Colonel du même Régiment.

7 Montaigne.

8 *Hoc maximè officii est ut quisque maximè opis indigeat, ita ei potissimùm opitulari.* (CIC. de Off. 1. I, cap. 15.)

9 On trouvera peut-être que ces premieres conversations sont de trop : on en jugera autrement lorsqu'on aura vu tout le tableau ; il y faut des ombres & des nuances. Que ne m'est-il permis de m'appliquer la justification que l'on a faite de certaines longueurs & des détails que l'on reproche à Richardson, dans son Roman de *Miss Clarisse* & c.! On peut les lire, & on excusera les miens, que je juge nécessaires. Ils sont selon ma maniere de voir.... Je n'écris pas un Roman.

10 On demandoit un jour à Adrien pourquoi l'on peint Venus nue ; il répondit ; *Quia nudos dimittit.*

11 On peut lire à ce sujet un Drame qui a pour titre, *Jenneval*, ou *le Barnevelt François* : le sujet de cette piece est instructif & intéressant.

12 Si quelquefois, dans leurs caprices : elles sont désintéressées, elles n'en sont pas moins dangereuses. Une fille de cette espece reprochoit à un jeune homme à qui elle avoit fait partager de funestes effets de la débauche, son

ingratitude inouïe, disoit- elle puisqu'elle lui avoit donné ce qu'elle vendoit aux autres.

Diogene disoit en paroles véritables, « Entre au bordeau, afin que tu connoisses que la peine qui ne coûte guere, ne differe *rien de celle qu'on achete bien chèrement* ».

13 Voyez le trait d'une de ces femmes, *Journal Politique*, Mars 1772,

14 On ne sçauroit faire trop d'attention a ce conseil de Cicéron : *Itaque victus cultusque corporis ad valetudinem referantur & ad vires, non ad voluptatem.* (de Off. I. I, c. 20.)

15 Cette fiere raison dont on fait tant de bruit, Contre les passions n'est pas un sûr remede.

(DÉSH, *Idyl. Moutons.*)

16 Voyez *Lettre I, Tome II.*

17 Il faut que je fasse la réflexion pour ceux qui l'oublieroient. D'autres, plus severes que mon cousin, n'auroient pas voulu me conduire fur le théâtre, sans m'en ôter le desir. Je l'aurois suivi par nécessité : mais dès que j'aurois pu être libre, ayant de l'argent, je me serois ruiné & perdu. Voilà cependant à quoi tient norre fortune, & quelquefois notre vie.

18 « Souviens-toi que, même en changeant d'avis, & te soumettant à celui qui te corrige, tu restes également libre ; car ta nouvelle action est toujours un effet de ta volonté & de ton discernement : c'est par conséquent une action propre de ton ame ». (*Pensées de Marc-Aurele*, Trad. de M. de Joly.)

19 C'est le propos de Curius. Les soldats se plaignoient de ce que les partages des terres étoient médiocres. « A Dieu ne plaise, leur dit-il, qu'un citoyen estime peu de terre ce qui suffit pour nourrir un homme ! »

20 Denis le jeune ayant été chassé du trône qu'il avoit usurpé, quelqu'un lui demanda à quoi lui avoit servi l'étude de la philosophie. Il répondit : « J'ai appris à supporter avec tranquillité le changement que j'éprouve ». Toute mon étude se rapportoit à cette philosophie, qui comprend la science des vrais devoirs de l'homme, & des moyens pour s'en acquitter. Elle nous apprend ce que recommande quelque part S. Chrysostôme. « Jugeons, dit-il, des choses par ce qu'elles ont de réel. Ne nous laissons pas emporter aux

fausses opinions. Apprenons ce que c'est que d'être esclave, d'être pauvre, d'être noble, d'être heureux, & ce que c'est qu'une passion ».

21 Voilà un grand raisonneur, & un moraliste bien jeune ! dira-t-on. Cela est vrai, c'est ce qu'il y a de singulier dans l'histoire que je raconte : cependant, lorsqu'on aura tout lu, on n'en sera pas étonné, & on avouera que le jeune homme a souvent bien de la raison

22 Quelqu'un a très-bien observé, au sujet de la Théologie des classes, que si S. Paul revenoit au monde, il auroit de la peine à se faire recevoir docteur en Théologie. Que penser du dialecticien Diodorus, qui mourut subitement, honteux de n'avoir pu donner sur le champ la solution d'un argument qui lui fut fait en son école, & en public.

Ariston, Philosophe, disciple de Zénon, comparoit les raisonnemens des Logiciens aux *toiles d'araignées, toujours inutiles*, disoit-il, *quoique traitées avec beaucoup d'art*, Voyez, à ce sujet, le *Traité du Choix des Etudes*, de l'Abbé Fleury.

23 La Philosophie des Collèges a ce défaut, qu'elle ne fuit point la marche de l'esprit humain ; la Métaphysique devroit en être la première partie.... Mais la classe de Philosophie devroit être la porte d'entrée du Collège ; & elle en est celle de la sortie. On a reconnu la vérité de ce que je dis, jusqu'à un certain point : dans quelques Collèges, on passe de Seconde en Logique, & de Logique en Rhétorique.

24 Martial. L. II, Ep. 86.

25 *Quam si sequimur ducem, nunquam aberrabimus. Sequemur quod acutum & perspicax naturâ est.* (CIC. de Off. L. I, cap. 29.).

26 *Tangere vel tangi, nisi corpus, nulla potestres.*

LUCRETIUS.

27 *Modus quo corporibus adhærent spiritus omninò mirus est, nec comprehendi ab homine potest, & hoc ipse homo est.* (S. AUG.) Marc-Aurele disoit : « Ce que j'ai de terrestre m'est venu d'une certaine terre ; ce que j'ai d'humide m'est venu d'un autre élément ; & il en est de même des parties d'eau, d'air & de feu qui sont en moi. Elles sont venues de sources qui leur sont particulières, puisque rien ne se fait de rien & ne retourne à

rien. Il faut donc que mon intelligence me soit venue de quelqu'autre principe, qui ne soit ni terre, ni eau, ni air, ni feu ».

28 *Immortalia mortali sermone notantes.*

29 *Gloria nostra testimonium conscientiae nostrae.*

30 C'est ce qui sait dire à Young : « Le bonheur fueroit des cieux, si la crainte de le perdre y pouvoit entrer ».

31 *Permittite illi*, disoit Antonin, au sujet de Marc-Aurele, qui pleuroit la mort de son précepteur, *ut homo sit ; neque enim vel philosophia vel imperium tollit affectus.*

Quand Epictete a dit : « Si tu aimes ton fils ou ta femme, dis-toi à toi-même que tu aimes un homme mort ; car s'il vient à mourir, tu n'en seras point troublé » ; a-t-il dit bien vrai ? Il falloit qu'il détruisît la sensibilité, qui n'est pas une chose imaginaire.

32 La douleur, selon le Stoïcien, ne résidoit pas dans l'intelligence, qui, de sa nature, est impassible, mais dans l'ame animale. Le mot *ame*, chez les anciens, étoit pris dans un autre sens que celui que nous lui donnons.

33 Antisthenes se promenant dans les rues, l'épaule chargée d'une besace, le dos couvert d'un mauvais manteau, le menton hérissé d'une longue barbe, & la main appuyée sur un bâton, Socrate lui dit : « Je t'apperçois à travers un trou de ta robe ».

34 Il s'agit ici d'un bonheur négatif, ou d'une non-misere, selon le mot d'Ennius, *Nimum boni est cui nihil est mali.*

35 « Pour sonder les profondeurs de la mer, on se sert ordinairement d'un morceau de plomb de trente ou quarante livres, qu'on attache à une petite corde. Cette maniere est fort bonne pour les profondeurs ordinaires : mais lorsqu'on veut sonder de grandes profondeurs, on peut tomber dans l'erreur, & ne pas trouver de fond où cependant il y en a, parce que la corde étant spécifiquement moins pesante que l'eau, il arrive, après qu'on a beaucoup devidé, que le volume de la sonde & celui de la corde ne pesent plus qu'autant ou moins qu'un pareil volume d'eau : dès-lors la corde ne descend plus ; elle s'éloigne en ligne oblique, en se tenant toujours à la même hauteur ». (*Hist. Nat. Inégalités de la surface de la terre.*)

36 Hermès voyant sa chevre morte, raisonna ainsi, & raisonna bien : « Ma chevre ne s'est point donne ce principe de vie, puisqu'elle l'a perdu, & qu'elle ne peut plus se le rendre ». (*Voyages de Cyrus.*)

37 « Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde, ont dit une grande absurdité : car quelle plus grande absurdité, qu'une fatalité aveugle qui a produit des êtres intelligens » ? (*Esprit des Loix.*)

38 « Celui qui vient de déposer dans le sein d'une mere le germe d'un embryon, s'en va ; mais une autre cause, lui succédant, travaille, & acheve le corps de l'enfant. Quelle merveilleuse production d'une si vile matiere ! Cette même cause fournit encore à l'enfant & lui porte dans les visceres un aliment convenable. puis une autre cause, reprenant ce qui reste à faire, produit en lui le sentiment & l'instinct, en un mot, la vie, la force, & c. (*Pensées de Marc-Aurele.*)

39 Les Egyptiens croyoient qu'il y avoit une espece d'oiseaux qui étoient tous femelles : ces femelles concevoient, disoient-ils, en recevant par le bec le vent d'est ».

(*PLUT. Dem. des Choses Rom.*)

40 « Et qui peut voir les cieux sans éprouver les terreurs d'un respect religieux, & les ardeurs de l'enthousiasme Qui peut les voir, & s'arrêter a ce qu'il voit, sans percer jusqu'à Tout-puissant, qui forme avec la matière ces globes animés qui animent tout ?

(*YOUNG, XX. Nuit. Les Cieux.*)

41 *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.* (Psal. 52.)

Où la raison est arrêtée, le cœur parle. On peut dire avec Aristote, dans un autre sens que *lui*, que *la raison est dans le cœur*. On accorde ainsi l'esprit & le sentiment.

L'homme pieux & l'athée parlent toujours de religion ; l'un parle de ce qu'il aime, & l'autre de ce qu'il craint ». (*Esprit des Loix.*)

Je ne trouve rien d'admirable dans ce que dit Platon (*Des Loix*, Liv. III.) : « Que doit-on penser des dieux des dons des impies, puisqu'un homme de bien rougiroit de recevoir des présents d'un mal-honnête homme » ?

42 « Pour peu qu'on ait réfléchi sur l'origine de nos connoissances, il est aise de s'appercevoir que nous ne pouvons en acquérir que par la voie de comparaison. Ce qui est entièrement incomparable, est entièrement incompréhensible. Dieu est le seul exemple que nous puissions donner ici ; il ne peut être compris, parce qu'il ne peut être comparé. Mais tout ce qui est susceptible de comparaison, peut toujours être du ressort de nos connoissances ». (M. DE BUFFON, *Hist. Nat.*)

43 Voyez, dans Plutarque, le Chapitre qui a pour but de prouver que « le vice seul est suffisant pour rendre l'homme malheureux, & que la fortune n'y contribue pas ». « Il dépend de l'homme de donner à l'homme des sentimens de résignation qui font que, n'envisageant, comme disoit Solon, les choses que par leur fin, il tend toujours vers la cité commune, & ne juge point par lui de l'ordre général, ne refusant point, comme dit Epictete, un de ses membres à l'ordre universel, & ne faisant point le procès au monde parce qu'il est estropié d'une jambe, & établissant son bonheur dans la partie de lui-même qui le rend semblable aux dieux »....

(*Pensées de MARC-AURELE.*)

Impavidum ferient ruinæ.

Opinione sæpiùs quàm re laboramus. Plura sunt quæ nos tenent quàm quæ premunt.

44 Y a-t-il une Providence ? dit un Epicurien. *Il me coule incessamment du nez une pituite qui me désole.* Epictete répond : « Esclave que tu es, pourquoi as-tu donc des » mains ? n'est-ce pas pour te moucher » ?– *Mais ne vaudroit-il pas mieux qu'il n'y eut point de pituite au monde ?* – « Et ne vaudroit-il pas mieux encore te moucher, que d'accuser la Providence » ?

45 « Courage donc, mon cher ; considere bien toutes les facultés dont Dieu t'a muni, & dis-lui avec confiance : *Seigneur, envoyez-moi toutes les épreuves qu'il vous plaira ; me voilà prêt : vous m'avez bien armé, & je suis en état de tirer un nouvel armement pour moi de tous les accidens les plus terribles* ». (EPICTETE.)

46 « Homme de bien, leve ce front abattu ; la tristesse outrage ton Créateur. Vois tomber la barrière qui s'élevoit entre l'homme & l'immortalité ; vois

sortir des ruines hideuses du tombeau le trône éclatant où tu dois monter, & absous la mort ». (*YOUNG, XXIII. Nuit, Hymne à l'Eternel.*)

47 Marc-Aurele remercioit les dieux de ce que ses maîtres ne lui avoient point appris à faire de vaines déclamations & des syllogismes, ou à spéculer les astres, mais à régler ses mœurs & à cultiver la vertu. Quels maîtres, à les mettre en parallele avec nos gouverneurs !

48 *République de Platon.*

Carnéadès ayant été envoyé à Rome en qualité d'Ambassadeur des Athéniens, voulant donner une haute idée de son esprit, parla pour & contre la justice, de maniere qu'on avoit peine à décider de quel côté étoit l'avantage. Caton le Censeur opina pour que le Sénat ne daignât pas écouter un homme qui étoit assez éloquent pour le tromper & le séduire.

49 Locke, *Essai sur l'Entendement humain.*

50 Il y a dans Brantome une lettre de Louis XI à M. de Bressievre : je vais la rapporter sans y ajouter de réflexions ; elles seroient trop longues.

« J'ai été averti de Normandie & d'ailleurs, que l'armée des Anglois est rompue pour cette année ; &. pour ce que je vois que vous n'avez rien à faire au quartier où vous êtes pour cette heure, je m'en retourne *prendre & tuer des sangliers*, afin que je n'en perde la saison, en attendant l'autre, pour *prendre & tuer des Anglois* » & c. *Signé LOUIS. Et plus bas : DE DOYATE.*

Que penser du mot de François I à l'Ambassadeur du Roi d'Espagne, qui, comme lui, prétendoit à l'Empire, & vouloit soutenir ses prétentions par la force des armes : « Nous faisons la cour à une même maîtresse ; le plus heureux l'emportera » ? Et cependant des hommes, des peuples deviennent le jouet de la folie de deux hommes.

51 Denys le Tyran avoit la manie de faire des vers, &, comme tous les mauvais poètes, la fureur de les réciter. Ses courtisans entretenoient sa folie poétique par les louanges excessives dont ils l'accabloient. Le seul Philoxene, poète habile, osa lui dire son sentiment ; il lui avoua qu'il trouvoit ses vers mauvais. Denys, irrité, le fit conduire aux Latomies, fameuse prison de Syracuse, creusée dans le roc. Quelques jours après, imaginant qu'instruit par sa disgrâce, il seroit d'un goût moins difficile, il le

fait venir, l'accable de caresses ; & vers la fin d'un festin auquel il l'avoit admis, il commença à lire ses ouvrages favoris. Mais Philoxene, se levant tranquillement au milieu de la lecture, prend le chemin de la porte, « Et où allez-vous donc ? lui demanda le tyran. – Aux Latomies ».

52 Néron fut plus sensible aux reproches d'ignorant musicien & de mauvais joueur, que lui fit Vindex, qu'à sa honte ; & il demanda à ceux qui étoient auprès de lui, s'ils connoissoient quelqu'un plus habile que lui.

53 « Dans la mise commune de l'argent & des services, les riches trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & qu'on leur en doit de reste, quand on a passé sa vie à les servir en mangeant leur pain ».

(ROUSSEAU, *Emile*, Tome IV, page 246.)

54 On reprochoit un jour à Aristote d'avoir donné l'aumône à un vagabond, qui n'étoit dans la misere que par la paresse & son libertinage. « Ce n'est pas lui que j'ai secouru, répondit ce philosophe, c'est l'humanité souffrante ».

55 Je ne sçaurois trop recommander aux femmes de lire un petit Ouvrage qui a pour titre, *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, & de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfans ; pour montrer, par des raisons de physique, de morale, de médecine, que les meres n'exposeroient ni leur vie, ni celle de leurs enfans, en se passant de nourrices & d'accoucheurs. Se vend à Paris, chez Jacques Etienne, Libraire, rue S. Jacques.* La religion & l'humanité ont présidé à cet ouvrage.

56 J'aimerois autant dire que parce qu'on a inventé des besicles, Dieu a fait nos nez pour porter des lunettes ; & pourtant, dit Plutarque, « nature a fait descendre à bas, sous le ventre, les tettes de tous les autres animaux ; mais à la femme elle les a attachées à la poitrine, en assiette propre pour pouvoir baiser, embrasser & caresser son enfant en allaitant, voulant par-là nous donner à entendre que l'enfantement, nourrir & élever n'ont pas seulement pour leur but aucune utilité, mais la charité & la dilection ».

57 Je ne me lasserois pas plus de citer Plutarque, que de le lire. Voici ce qui se passoit de son temps. Voyez le Chapitre, *Comment il faut nourrir ses enfans.* « Il y a maintenant des peres qui mériteroient qu'on leur crachât, par

maniere de dire, au visage, lesquels, par ignorance, ou à faute d'expérience, commettent leurs ensans à maîtres dignes d'être réprouvés, & c.... Mais le comble d'erreur gît en cela, que quelquefois ils connoissent l'insuffisance, voire la méchanceté de tels maîtres, & c.... O Jupiter, & tous les dieux ! est-il bien possible qu'un homme, ayant le nom de pere, aime mieux gratifier aux prieres de ses amis, que bien faire instituer ses enfans ? N'avoit donc pas l'ancien Cratès occasion de dire que s'il lui eût été possible, il eût volontiers monté au plus haut de la ville, pour crier à pleine tête : O hommes ! où vous précipitez-vous, qui prenez toute la peine que vous pouvez pour amasser des biens, & cependant ne faites pas compte de vos enfans, à qui vous devez les laisser ? Encore y en a-t-il de si avaricieux, & si peu aimants le bien de leurs enfans, que, pour payer moins de salaire, ils leur choisissent des maîtres qui ne sont d'aucune valeur ».

58 Un gouverneur est regardé comme domestique ; c'est un homme de l'étiquette. Un pere se plaignoit au gouverneur de son fils, de ce qu'il n'étoit pas toujours avec lui : Que pensera-t-on, disoit-il, en le voyant si souvent avec moi ?

Une Dame avoit beaucoup de monde à dîner, entre autres personnes, le Marquis d***, son fils, & son gouverneur. Après dîné on joue. Il y avoit plusieurs enfans. On fait un pharaon, auquel on invite toute la compagnie. Le gouverneur demouroit seul, assez étonné : mais la maîtresse de la maison lui dit bientôt : « Vous pouvez aller vous promener, Monsieur : votre élève restera ici toute la journée ; vous serez à temps, à sept heures, de venir le reprendre ».... Cette dame se pique de sçavoir son monde, & de donner des avis sur l'éducation.

59 Il faut bien prendre garde de restreindre la signification de ce terme selon les idées qu'on y attache ordinairement. Un jeune homme peut n'être pas débauché ; mais s'il présente le libertinage d'esprit, si sa conduite est sans regle, s'il ne sçait pas s'occuper à ses devoirs ; s'il ne respecte pas ses parens, s'il est insensible aux plaintes du pauvre, s'il ne sçait pas s'accommoder à l'humeur quelquefois incommode du vieillard & de l'infirme, il n'aura point de *mœurs*. Examinons donc la conduite des jeunes gens, d'après ces principes.

60 On aura bientôt l'explication de cette scene.

61 « Il n'a pas vécu de mortel qui n'ait avoué en mourant, à l'heure fatale où l'homme ne ment plus, que tout n'étoit que peine & vanité. Pense comme pensent les mourans. Laisse aux aventuriers du monde leurs vaines bagatelles, & cette joie frivole qui leur prépare d'éternelles douleurs. Laisse-les languir, affamés de richesses, de pouvoir & de renommée, traiter d'insensé le sage qui cherche des biens plus réels ». (*YOUNG, XXIV. Nuit.*)

62 Il s'agit du Curé dont il a été parlé ci-devant.

63 « Vit-on jamais le goût d'un auditeur pour l'harmonie diminué, par entendre exactement toucher de la lyre ? Comment donc, par une exacte observance de la justice envers les autres, leur en inspireroit-on de l'éloignement ou de l'indifférence ? Comment augmenteroit-on en eux l'amour du vice par un soin constant de pratiquer à leur égard toutes les regles de la vertu ? Si l'effet naturel de la chaleur n'est point de rafraîchir, celui de la bonté ne fera point de nuire. Amis, ennemis, je le répète, l'homme de bien ne sçait faire de mal à personne : il en abandonne entièrement aux mauvais esprits & le ralent & le dessein ». (*Républi de Platon.*)

64 Jean le Maingre, Maréchal de France, & Lieutenant pour Charles VI à Gênes, se promenant un jour à cheval, fut salué par deux courtisanes vêtues à la mode du pays : il les salua avec beaucoup de civilité. Un gentilhomme lui fit remarquer que c'étoient des filles de mauvaise vie. « Je ne les connois pas, reprit-il ; mais j'aime mieux avoir fait la révérence à des filles perdues, que d'avoir manqué à saluer une femme de bien ».

C'est cette politesse que nos anciens appelloient *courtoisie*, « Celle qui est portée aux petits gentilzhommes & aux petites gentilzfemmes, & autres mendres, tel honneur & courtoisie vient de franc & doux cuer (cœur), & le petit à qui on la fait, s'en tient pour honoré, & lors il l'exhaulte partout, & en donne los (louange) & gloire à celui ou à celle qui lui a fait honneur ; & ainsi des petits à qui l'on fait courtoisie & honneur, vient le grand los & la bonne renommée, & se croist de jour en jour ». Voyez les notes des *Mémoires de Chevalerie*, par M. de Sainte-Palaye, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Tome XX, page 701, *Histoire de*

l'Académie. Ce Sçavant agréable, après avoir cité le Chevalier *de la Tour*, dans ses *Instructions à ses Filles*, continue : « Il leur cite pour exemple une grande dame, qu'il vit en grande compagnie de Chevaliers & de dames de haut état, ôter son chaperon à un simple Taillandier, & lui faire la révérence (& *se humilia*). Comme on lui en fit des reproches : *J'aime mieux le lui avoir ôté*, répondit-elle, *que d'y avoir manqué pour un gentilhomme, que de l'avoir baissé contre ung gentilhomme* ».

65 Brantôme nous apprend que le Marquis de Pescaire, à qui François I accordoit la gloire de la journée de Pavie, à laquelle celui-ci fut fait prisonnier, « vint visiter ce Roi infortuné, non vêtu de velours ni d'or, comme les autres, lesquels, depuis la bataille gagnée, à la mode de pompe & de bravade, s'étoient accommodés & armés de la dépouille des François ; mais avec une saie & habillement de drap noir, par une singuliere modestie de courage que montre l'habit, non de vainqueur, mais de vaincu, & pour montrer aussi, par une douleur non feinte, qu'il avoit compassion de la fortune, de la condition & de l'état royal ». Le Roi lui en voulut beaucoup de bien.

Cette note est applicable à la maniere dont les riches, qui vont visiter les pauvres, devroient en user avec eux, en tâchant de ne pas les mortifier par le luxe qui les accompagne, tandis que ceux-ci manquent du nécessaire.

Clamant nudi, clamant famelici : Nostrum est quod effunditis ; nobis crudeliter subtrahitur quod inaniter expenditis. (S. BERN. ad Arch. Senon.)

66 Il est question d'un Ouvrage que j'ai entrepris, en consultant peut-être plus mon courage que mes forces ; la fuite de celui-ci en donnera idée : il a pour titre, *De l'Homme*, ou *Système général & complet d'Education*. On y examine ce que peut & doit être l'homme, d'après les considérations particulieres, physiques, morales, politiques, historiques, & c. sur ce qu'il a été jusqu'à présent, dans tous les temps & dans tous les lieux. Je prie tous les gens de bien, les sçavans & les gens de lettres, de concourir, par des observations raisonnées sur toutes choses considérées du côté de l'éducation, à l'exécution d'un projet utile. Nous pouvons en parler ainsi, si nous ne nous trompons pas sur l'enthousiasme qu'il nous inspire. Nous travaillerons d'après les hommes, & nous nous occupons à les connoître.

Les envois pourront nous être adressés, francs de port, chez M. *Caperonier, Garde de la Bibliotheque du Roi ; de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Professeur de Grec au College Royal.*

67 Histoire générale des Voyages, de M. l'Abbé PREVOST.

68 Voici une ressource pour une véritable mere. Les médecins prétendent que lorsqu'une mere ne peut plus donner de son lait à son enfant, il vaut mieux lui donner celui d'une bête, & de chevre particulièrement, que celui d'une femme étrangere. Voyez un bon ouvrage, qui a pour titre, *Avis aux Meres qui veulent nourrir leurs enfans.* (prem. Edit.) Il y a bien des enfans qui n'ont pas tété, parce que leurs meres, n'ayant pas eu de lait, n'ont pas cru que ce tût une raison pour les livrer à une étrangere, ou parce qu'elles n'en ont pas eu le moyen. Mais le fait est que les enfans vivent, & qu'ils y ont gagné l'avantage inappréciable de recevoir les soins de leur mere.

69 Voyez Plutarque, *Vie de Caton.*

70 Chirurgien à Barege.

71 C'est le vieux Gentil'homme dont il a été question. Il y a quelques mois qu'il est mort, cet homme de condition, cet homme de qualité (car tout devient égal lorsqu'on a du parchemin). Il n'est plus, dis-je. On l'a pleuré un moment. Hélas ! il avoit bien raison de tant estimer ses titres ; on les conserve bien précieusement, & on ne le tour vient de lui que dans une généalogie.

72 *Je vauz mieux que toi ; mon pere étoit Consul, je suis Tribun, & toi, tu n es rien. – »* Mon cher, si nous étions deux chevaux, & que tu me disses, Mon pere étoit le plus vîte des chevaux de son temps, & moi j'ai beaucoup de foin, beaucoup d'orge, & un magnifique harnois : Je le veux ; mais courons.... Fais-moi voir que tu vauz mieux que moi en tant qu'homme. Que si tu me dis, *Je puis nuire, je puis ruer* ; je te répondrai que tu te glorifies là d'une qualité qui est propre à l'âne & au cheval, & point à l'homme, (*EPICTETE.*)

73 « Et, comme un jeune homme, fils d'un fort vaillant pere, mais au demeurant n'étant pas tenu pour guere bon soudard quant à lui, prochassât d'avoir la solde de son pere : Voire mais ; dit-il, (Antigonus le second) jeune fils, mon ami, je donne bien bon appointement & fais des présens à

ceux qui sont eux-mêmes vaillans, mais non pas à ceux qui ne sont qu'enfans de vaillans hommes. (*PLUTARQUE.*)

74 Anacharsis soutenoit qu'un Etat n'étoit pas bien ordonné, lorsqu'on accordoit de la préséance aux personnes, non au mérite & à la vertu.

75 Une partie de la haute Noblesse de Vienne ayant demandé à l'Empereur qu'on fît interdire au peuple l'entrée du *Prater*, parce qu'il lui étoit humiliant, disoit-elle, de se trouver confondue dans cette promenade avec la populace : « Si je ne voulois, a répondu l'Empereur, me trouver qu'avec mes égaux, je devrois m'enfermer dans les caveaux des Capucins, où reposent les cendres de mes ancêtres. Mais j'aime les personnes, sans distinction, & je préféré les personnes qui ont de la vertu & des sentimens, à celles qui n'ont d'autre mérite que d'avoir eu d'illustres aïeux ».

76 Voyez le *Dialogue de MARIVAUX, sur l'Education d'un Prince.*

77 C'est un Roi d'Asie qui parle.

78 M. le Dauphin, le dernier mort, lorsque les cérémonies du Baptême furent suppléées à M. le Duc de Berry & à M. le Comte d'Artois, fit apporter le registre baptistere : « Voyez, leur dit-il, votre nom placé à la suite de celui du pauvre & de l'indigent. La Religion & la nature mettent tous les hommes de niveau : la vertu seule met entr'eux quelque différence ; & peut-être que celui qui vous précède sera plus grand aux yeux de Dieu, que vous ne le serez aux yeux des hommes ».

79 *Cùm in amore omnium imperasset* (Marc. Aurel.) *ab aliis modo frater, modo filius, ut cujusque ætas sinebat, & dicebatur & amabatur.* (JUL. CAPIT. in ejus Vita, pag. 146.)

80 *A tota civitate amatur, dessenditur, colitur.* (SENECA.)

Quod tutius imperium est quàm illud quod amore & caritate nutritur ?

81 *Agnoscit sentitque sibi, non Principi dici.* (Paneg. Traj. pag. 23,)

« La vertu, disoit Marc-Aurele, en refusant des titres que le Sénat lui déferoit, la vertu seule égale les hommes aux dieux. Un Roi que la justice conduit, a l'univers pour son temple ; les gens de bien en sont les prêtres & les ministres ». (*Hist. Rom. de Laurent ECHARD.*)

82 C'est pour cela qu'un Prince ne fait jamais rien sans consulter ses peuples, à l'exemple de Marc-Aurele. *Semper cum optimatibus, non solum*

bellicas res, sed etiam civiles, priusquàm faceret aliquid, contulit. (JUL. CAPIT. p. 147.)

83 Je veux, disoit l'Empereur Trajan à ses amis, qui lui reprochoient fa trop grande familiarité avec les particuliers ; » je veux être avec eux, étant Empereur, ce que j'aurois désiré qu'ils fussent avec moi, s'ils eussent été Empereurs, & que j'eusse été particulier ».

84 « Tout marque dans l'homme, dit M. de Buffon, » même à l'extérieur, sa supériorité sur les êtres vivans. Il se soutient droit & élevé : son attitude est celle du commandement : sa tête regarde le ciel, & présente une face auguste, sur laquelle est imprimé le caractere de sa dignité. L'image de l'ame y est peinte par la physionomie : l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, & anime d'un feu divin les traits de son visage ».

85 *Præes & singulariter ; nunquid ut de subditis crescas ? Nequaquam ; sed ipsi de te. Principem te constituerunt, sed sibi, non tibi.* (S. BERN. Cap. 3, Lib. 3.)

Roboam, fils & successeur de Salomon, consultant les vieillards qui avoient été du conseil de son pere : « Si vous devenez en ce jour, lui disoient-ils, le serviteur de votre peuple, ils seront vos serviteurs le reste de votre vie ».

86 « Les Lacédémoniens, à la mort de leurs Rois, se découpoient le front, pour témoignage de leur deuil, & disoient en leurs cris & lamentations, que celui-là, quel qu'il eût été, étoit le meilleur Roi de tous les leurs : ils attribuoient au sang le los qui n'est dû qu'au mérite

C'est par le même raisonnement que les nobles sans vertu prétendent à nos honneurs. Malheureusement ils ne trouvent que trop de *Lacédémoniens*.

87 « De notre temps, dit Lucien, il s'est trouvé un homme, & il est encore en vie, qui a acheté la lampe de terre d'Epictete trois mille drachmes ; car il espéroit qu'en lisant, les nuits, à la lueur de cette lampe, la sagesse d'Epictete viendrait incontinent à lui pendant son sommeil, & qu'il deviendrait tout semblable à ce merveilleux vieillard ».

88 *Ut enim ceteri ex patribus, sic hic qui lumen illud progenuit, ex filio est nominandus.* (CIC. de Off.)

89 *Corruptissimâ republicâ plurimæ leges.* (Ann. TAC. Lib. III. pag. 85.)

Sous Constantin Ducas, un citoyen convaincu de crime, cherchoit à éluder la peine en citant différens édits des Empereurs, qu'il prétendoit lui être favorables, par les sens forcés qu'il y donnoit, & par l'ambiguïté qu'il tâchoit d'y répandre. Constantin lui imposa silence, & ne put s'empêcher de dire : *Voilà comment la multitude des Loix ne sert qu'à autoriser les méchans, en leur fournissant des moyens d'échapper à la justice,*

90 « Il s'agissoit au siege de.... de reconnoître un point d'attaque. Le péril étoit presque inévitable ; cent louis étoient assurés à celui qui en pourroit revenir. Plusieurs braves y étoient restés. Un jeune homme se présente : on le voit partir à regret. Il reste long-temps ; on le croit tué : mais il revient, & fait également admirer l'exactitude & le sang-froid de son récit. Les cent louis lui sont offerts : *Vous vous moquez de moi,* répondit-il, *mon Général ; va-t-on là pour de l'argent* » ?

91 MARMONTEL, *Bélisaire.*

92 *Nihil Ecclesia, sibi nisi fidem possidet. Possessio Ecclesiæ, sumptus est egenorum,* (AMB, Ep. 31.)

93 *Habentes alimenta & quibus tegamus, his contenti sumus.*

94 *Sunt qui nihil suadent quàm quod se imitari confidunt.* S'ils déclament contre l'injustice, c'est moins parce qu'elle est odieuse, que parce qu'elle leur est nuisible.

95 « L'homme fut formé pour un bonheur infini ; mais le bonheur n'est fait que pour une ame grande dans ses désirs & dans ses vues. Tout ce qui est petit & vil, nous rapproche du mal & de la peine, en nous éloignant de la vertu. Elle ne peut entrer dans un cœur étroit : le vice n'est qu'un défaut de capacité dans l'ame, d'étendue dans la pensée ». (YOUNG, XIV. *Nuit. De la Grandeur d'ame.*)

96 On voit qu'il n'est pas question ici d'une vaine *gloire* : j'emploie les mots qui signifient quelque chose de déterminé, & je laisse aux autres la fumée. Je ne louerai pas le mot de Jules-César, qui, étant fort jeune, voyant le portrait d'Alexandre, versa des larmes, en disant : *qu'il n avoit encore rien fait de remarquable, tandis qu'à son age Alexandre avoit subjugué presque tout le monde.*

97 *Non emolumento aliquo, sed ipsius honestatis decore.*

98 Saint-Didier lui rapportoit une somme considérable qui avoit été prêtée aux habitans de Verdun sur le trésor royal : le Monarque refusa de les reprendre, en lui faisant cette réponse : « Il fut, je crois, sur » nommé *l'utile* ».

99 Aristide ayant été banni, quelqu'un lui écrivit, pour sçavoir par quelle raison il l'étoit. Il répondit qu'il n'en sçavoit rien ; mais qu'il se vouloit du mal d'avoir travaillé avec une trop grande cupidité à avoir le surnom de *Juste* par-dessus tous. A l'occasion de son bannissement, voici ce qui arriva. On se servoit de petites coquilles, sur lesquelles chaque citoyen écrivoit son suffrage. Un paysan qui ne sçavoit ni lire ni écrire, s'adresse à lui, sans le connoître, lui remet sa coquille, en le priant d'écrire dessus le nom *d'Aristide* ; ce qui signifioit qu'il étoit d'avis qu'il fût banni. « Quel dommage vous a-t-il » porté ? lui demande Aristide. – Aucun, répond l'autre ; » mais je suis fâché de l'enten » dre appeller *juste* ». Voilà l'homme.

100 Brantome, qui rapporte ce trait d'après Plutarque, ajoute cette réflexion : « Pourtant j'ai vu souvent reprendre aucunes vieilles quilles & carenes d'un navire & galere, & sur elles en bâtir de bons vaisseaux, & s'en trouver aussi bien que des plus neufs ».

101 Je ne peux m'empêcher de rapporter ici les belles paroles d'un pere à ses enfans, en les envoyant à la Cour.

« Soyez magnanimes au péril, prompts d'esprit & de main forcez le danger par la vertu : c'est le temps qu'il faut prodiguer vos vies, pour ratifier leurs actes par une mort pleine de gloire. *D'une belle vie dérive une belle mort.* En quelque lieu que vous mouriez, pourvu que ce soit au lit d'honneur, il ne vous en doit chaloir : car aussi-bien faut-il toujours rendre hommage à la mort, laquelle est douce d'autant plus qu'elle est brave. Le mourir est commun à la nature ; mais le bien & vertueusement mourir est propre à un courageux. Votre vie m'est grandement chere ; mais votre mort plus agréable, quand elle est à honneur. La vie de l'homme est un don de nature, auquel tous généralement participent ; mais avoir gloire après sa mort, n'est don de nature ni d'homme, mais une chose proprement appartenante à celui qui se fait ce bien à soi-même par sa vertu & son

mérite ». (*Lettres de Nic. PASQUIER à ses Enfants*, Recueil in-folio, page 1290, colonne 2. Lettre III.)

102 Cette indifférence pour le bien public annonce la ruine & la perte d'un Etat : c'est ce que prétend Tacite, Liv. I. Hist. p. 336. *Ut in familiis privata cuique stimulatior, & vile jam decus publicum.*

103 Charles IX ayant mandé, après la Saint-Barthélemi, à tous les Gouverneurs de provinces de faire massacrer les Huguenots, le vicomte d'Orthey, qui commandoit dans Bayonne, écrivit au Roi : « Sire, je n'ai trouvé parmi les habitants & les gens de guerre, que de bons citoyens, de braves soldats, & pas un bourreau : ainsi, eux & moi supplions Votre Majesté d'employer nos bras & nos vies à choses faisables, »

104 « Un certain Charles, Duc de Bourgogne, ne mesuroit toutes choses qu'à l'aune de sa volonté & de son profit particulier ; & comme si les exécutions eussent dû être aussi volontairement promptes que les commandemens étoient soudains, il fit proposer aux Etats tant de nouveaux subsides, que toutes les Chambres en étoient étonnées. Mais les sieurs de Jonvelle & Charni, le sieur de Myrebault, & autres vrais Bourguignons, prirent charge de faire réponse pour tout le corps des Etats. Leur réponse fut laconique & brève, mais pleine de brave substance. Dites à Monsieur que nous lui sommes très-humbles & très-obéissans sujets & serviteurs ; mais, quant à ce que vous nous avez proposé de sa part, il ne se fit jamais, il ne se peut faire, il ne se fera pas ». (*SAINT-JULIEN, de l'Antiquité & Origine des Bourguignons* p. 68.)

105 Note de M. Rousseau de Geneve, dans sa *Lettre sur les Spectacles*.

« Philibert Berthelier fut le Caton de notre patrie, avec cette différence, que la liberté publique finit par l'un, & commença par l'autre. Il tenoit une belette privée, quand il fut arrêté. Il rendit son épée avec cette fierté qui sied si bien à la vertu malheureuse ; puis il continua de jouer avec sa belette, sans daigner répondre aux outrages de ses gardes. Il mourut comme doit mourir un martyr de la liberté. On fit pour lui cette épitaphe : *Quid mihi, & c.* »

106 *Qui potest cogi, nescit mori.* (SENECA.)

107 *Quid mihi mors nocuit ? Virtus post fata virescit ;*

Nec cruce, nec sævi gladio perit illa tyranni.

108 « Il est mal-aisé que le discours & l'instruction, encore que notre créance s'y applique volontiers, soient assez puissans pour nous acheminer jusques à l'action, si outre cela, nous n'exerçons & formons notre ame par expérience au train auquel nous la voulons ranger ; autrement, quand elle fera au propre des effets, elle s'y trouvera sans doute empêchée ». (*Essais de MONTAIGNE.*)

109 Il y a dans les hommes un fonds de bonté qui préside à leurs actions : mais, comme ils ont du penchant pour le vice, il faut que la raison le contrebalance. Il se fait alors une espece de combat. L'homme qui, dans le bien, a suivi son inclination, a *bien fait* ; mais celui qui a combattu pour le faire, a fait *vertueusement*. « C'est à l'aventure, dit Montaigne, » pourquoi nous nommons Dieu *bon, fort, libéral*, & c. : mais nous ne le nommons pas *vertueux* ; ses opérations sont toutes naïves & sans effort ». La bonté est quelque chose de passif, en comparaison de la vertu, qui suppose de la difficulté.

110 « On est sans réserve à ce qu'on aime ; & l'on aime, quand on juge ses intérêts les mêmes que ceux de l'objet aimé. Lorsqu'on est au point de penser que son bien, son mal est parfaitement le nôtre, il ne faut plus demander si nous ferons tout avec joie, si nous sacrifierons tout pour lui ».

Les Romains avoient consacré à Rome un temple à la déesse *Roma*. (Voyez S. AUG. *de Civitate Dei*.)

111 Plutarque dit que « les Athéniens eurent en telle haine & abomination les malheureux qui, par calomnie, firent mourir Socrate, qu'ils ne leur daignoient pas allumer du feu, ni leur répondre quand ils leur demandoient quelque chose, ni se laver aux étuves quant & eux : ains commandaient aux serviteurs qui versaient l'eau, de jeter toute celle où ils s'étoient lavés, comme étant pollue & contaminée, de peur d'avoir rien commun avec eux ». Voilà une punition de mon goût,

112 « M. Pothier ne voulut jamais être Rapporteur d'un procès de grand criminel, dans la crainte d'être obligé de faire donner la question à des condamnés. Il refusa, par la même raison, d'assister, en qualité de

Commissaire, à des procès-verbaux de torture ». Il ne pouvoit se déterminer à condamner un homme, à mort. il pousoit les choses si loin, qu'il tâchoit de justifier en quelque forte les criminels, disant *qu'un homme coûtoit beaucoup*.

113 Le luxe est un raffinement étudié dans la recherche des plaisirs sensuels. Cette définition est de M. Hume.

114 Au Havre-de-Grace, on ne connoît pas le crédit : aussi n'y est-on pas fort riche ; mais les fortunes sont assurées, & le commerce est sûr ; il ne se fait qu'avec de l'argent.

115 *Dites olim familiæ nobilium, aut claritudine insignes, studio magniscentiæ prolabeantur.* (TAC. Lib. III. An. pag. 95.)

116 *Omnium rerum ex quibus aliquid acquiritur, nihil est agriculturâ melius, nihil uberius, nihil dulcius, nihil homine, nihil libero dignius.* (CIC. L.I. de Off. pag. 372.)

Agro bene culto nihil potest esse nec usu uberius, nec specie ornatius. (Cato, apud CIC. de Senect.)

117 Comme les Juifs, les paysans peuvent dire : *Ecce nos hodie servi sumus, & terra quam dedisti patribus nostris, ut comederent panem ejus, & quæ bona sunt ejus, & nos ipsi servi sumus in ea.* (ESD. L. II, cap. 9. v. 36.)

118 « Souvenez- vous que les murs des villes ne se forment que des débris des maisons des champs. A chaque palais que je vois élever dans la capitale, je crois voir mettre en mesure tout un pays ». (ROUSSEAU, *Contrat social*, Ch. XIII. L. III.)

119 *Quid ? Vos pulcherrimam hanc urbem domibus & tectis & congestu lapidum stare creditis ? Multa ista & inanima intercidere & reparari promiscuè possunt.* (TAC. Hist. L. IV, pag. 334.)

120 « Jean Zimiscès, Empereur Romain, traversant la Cilicie, au retour d'une campagne, fut étonné de voir un grand nombre de châteaux & de maisons de plaisance, avec des parcs magnifiques, & des terres extrêmement étendues qui en dépendoient. Il fut encore plus surpris d'apprendre que l'eunuque Basile, chambellan, en étoit le seigneur. Il jeta un profond soupir, & dit : *Qu'il est triste de voir que des terres conquises*

par mon prédécesseur, par ses généraux & les miens, & qui sont le prix du sang des Romains, soient sacrifiées à l'orgueil & à l'ambition !

121 *Ex quo pecunia in honore esse cœpit, vetus rerum honos cecidit ; mercatoresque & venales invicem facti, quærimus non quale sit, sed quanti.... Honesta, quandiu illis spes inest, sequimur, in contrarium transituri si plus scelera promittant.* (SEN. Ep. 115, pag. 672.) Il parloit d'après l'expérience,

122 « Oui, le spectacle des cieux nous détourne du crime, & secourt la vertu. Si nous arrêtons sur eux un œil attentif, nous sentons je ne sais quel pouvoir secret qui enchante l'ame, la pénètre d'une force inconnue, & lui donne un secours soudain qu'elle n'a point imploré ». (YOUNG, XXII. Nuit, Vue morale des Cieux.)

123 Voyez ci-devant, pages 68 & 69.

124 Voyez ci-dessus, pages 77 & 78.

125 Il y a sans doute des gens qui saisissent l'occasion d'obliger ; mais il y en a bien peu qui sachent la manière d'obliger. Il y en a qui souffrent lorsqu'on les oblige. Celui qui les oblige doit donc devenir leur égal, leur ami, se proportionner à leur état, descendre jusqu'à eux, ou pour mieux dire, les élever jusqu'à lui.

M. D*** a mis sur la scène un pauvre honteux, à qui le Père de famille n'ôte rien du désagrément d'être forcé de venir demander. Je ne l'aurois pas fait paroître. Si je ne trouve pas le Père de famille bien généreux, c'est parce que je souffre de la manière dont il oblige. Pour apprécier un service, il faut se mettre en la place de celui qui en a besoin. M. D*** n'a pas consulté son cœur en cette occasion.

126 *At qui se locupletes honoratos & beatos putant, hi ne obligari quidem beneficio volunt. Quin etiam beneficium se dedisse arbitrantur, cùm ipsi quamvis aliquod acceperint, æque etiam à se aut postulari aut expectari aliquid suspicantur, & c.* (CIC. de Off. L. II. cap. 20.)

127 Bien éloigné de suivre l'exemple des Carthaginois, qui exilèrent un de leurs capitaines, parce qu'étant à la guerre, il faisoit porter ses hardes par un lion, disant que *cela sentoit le tyran*.

128 Un portier du parc de Versailles, qui avoit été averti que le Roi sortiroit par la porte qu'il gardoit, ne s'y trouva pas, & se fit long-temps chercher. Comme il venoit tout en courant, c'étoit à qui lui diroit des injures : mais le Monarque dit : « Pourquoi le grondez-vous ? Croyez-vous qu'il ne soit pas assez affligé de m'avoir fait attendre » ? N'est-ce pas le reproche que méritent ces meres qui grondent leurs enfans parce qu'ils se sont laissé tomber ?

129 C'est ainsi qu'agit le peuple d'Athenes. Un jour qu'Alcibiade lui exposoit une chose fort sérieuse, une caille s'échappa de dessous sa robe ; les Athéniens abandonnerent l'orateur pour courir après l'oiseau.

130 Il faut définir & s'entendre. Les peres, dont la louable coutume est de parler d'éducation devant leurs enfans, ne cessent de dire que leur gouverneur doit être leur *ami* : en conséquence, mes petits imbécilles se fâcheront lorsqu'il ne voudra pas jouer avec eux, lorsqu'il ne permettra pas qu'ils fassent quelque chose dont ils ont envie ; ils se plaindront qu'il n'est pas leur *ami*. Ils auroient raison, s'ils avoient droit de prétendre à être l'*ami* du gouverneur. Ils doivent lui avoir obligation de tout ce qu'il veut bien faire pour eux, parce qu'il a de l'*amitié* pour eux ; mais il peut se soustraire à leurs puérilités, à leurs enfantillages, à leurs jeux, lorsque cela ne lui plaît pas, parce qu'ils lui doivent du respect, & qu'ils ne sont pas ses *amis*.

J'ai toujours été frappé du caractère de l'amitié qui est dans un Roman de l'Abbé Prévost, qui a pour titre, *Manon Lescaut*, L'Abbé est un véritable *ami*. Il n'abandonne point son *ami* parce que celui-ci ne fuit pas ses conseils ; il travaille feiblement avec plus d'ardeur à le soustraire à la passion ; mais c'est avec la circonspection d'un chirurgien, qui adoucit en quelque sorte la douleur qu'il cause au malade, en cédant quelquefois à ses plaintes, & en aidant son courage par des paroles douces. Ainsi doit être un *pere* envers son

131 Voyez la Fable des *deux Amis*, dans *La Fontaine*.

132 Un ami avoit laissé en mourant des dettes, & deux enfans sans bien : un Magistrat, qui étoit son ami, retranche de son train, & va se loger dans un fauxbourg, d'où il venoit tous les jours à pied au Palais, pour remplir les devoirs de sa charge. On l'accusa d'avarice & d'autres vices. Enfin, au bout

de deux ans, il reparut dans le monde, après avoir placé, au profit des enfans de son ami, une somme de vingt mille livres, qu'il avoit accumulée pendant sa retraite.

C'étoit un autre homme que celui qui disoit, en parlant de M. du Marsais : C'est un honnête homme, il est bien de mes amis ; il ne m'a jamais rien demandé.

133 Ces signes parlent aux yeux, & ne représentent pas moins nos idées. Ainsi Alexandre, ayant communiqué à Ephestion une lettre de sa mere, qui contenoit des choses intéressantes, appliqua son cachet sur sa bouche.

134 Auguste ayant appris les désordres de sa fille, en fut si touché, qu'il s'en plaignit, dans une lettre, au Sénat : mais il se repentit bientôt de cette indiscretion, ajoutant qu'il ne l'auroit pas commise, si Mécene & Agrippa eussent vécu.

Alcibiade, étant jeune, s'étoit enfui ; un de ses tuteurs vouloit le faire crier dans la ville : Périclès le dissuada de ce parti, disant : S'il est mort, vous n'en serez assuré qu'un jour plutôt ; s'il est en vie, vous le déshonorerez pour toujours ; & il vaudroit mieux qu'il fût perdu.

135 Ainsi on vit autrefois à Athenes un citoyen corrompu proposer une loi ; les Magistrats, l'ayant trouvée bonne, ordonnerent à un citoyen recommandable par ses mœurs, de la proposer de nouveau : & elle fut publiée.

136 Ainsi à Sparte, une des principales peines étoit de ne pouvoir prêter sa femme à un autre, ni recevoir celle d'un autre ; de n'être jamais dans sa maison qu'avec des vierges.

137 Artaxerxès, lorsque les seigneurs de sa Cour avoient commis quelques forfaits, faisoit fouetter leurs habits au lieu d'eux afin de les corriger par la honte.

138 C'étoit dans ces principes qu'avoit été élevé Caton d'Utique : aussi, dès son enfance, annonça-t-il ce qu'il devoit être : fur quoi Plutarque cite ce trait :

Des députés des villes d'Italie, demandant le droit de bourgeoisie, interrogeoient plusieurs enfans s'ils ne solliciteroient pas pour elles auprès de Drusus. Tous promirent, excepté Caton, qui fut ferme, malgré des

prieres, & des menaces même. Les députés se féliciterent de ce qu'il n'étoit qu'enfant,

139 Selon l'avis d'Agésilaüs, qui disoit qu'il falloit que les enfans apprissent ce qu'ils devoient faire étant hommes.

140 Il n'est pas question ici de cette *intolérance civile* qui proscriit tous les citoyens qui ne sont pas de la Religion dominante ; qui s'arme du fer & du poignard pour les rendre hypocrites & fourbes ; qui n'aboutit souvent qu'à les mettre en fureur, pour avoir droit de les réduire au désespoir ; mais de cette intolérance particulière qui fait que des particuliers se détestent, se craignent, & cherchent à se nuire, & cela, presque toujours sans sçavoir pourquoi. La Religion ne blâme pas moins ces désordres que la raison, « Sanctifiez votre ame, soyez sévère pour vous seul », écrivoit madame de Maintenon a M. d'Aubigné.

L'Abbé***, a un frere dont les sentimens sur la Religion ne sont pas orthodoxes : il s'afflige, il lui écrit, il entreprend un voyage pour l'éclairer. Voilà un bon frere, un homme. Il n'en peut venir à bout : de retour dans sa province, il déshérite son frere & ses enfans. Voilà un *fanatique*.

141 Les parens imbécilles ne voient dans le gouverneur de leurs enfans, qu'un homme de leur fuite : les enfans bientôt ne l'estiment que comme tel. Un jeune homme se plaignoit de ce que son gouverneur *n'étoit pas avec lui* ; il disoit qu'*être avec son pere*, cela avoit l'*air bougeois*. Les laquais, aussi sots que leurs maîtres, le regardent comme leur égal, & murmurent lorsqu'on leur ordonne de *conduire* un jeune homme à la promenade. Il est important qu'un enfant, de quelque condition qu'il soit, sente la dépendance. Ce n'est pas son gouverneur ou son pere qui doivent le *conduire* ; il peut *accompagner l'un* ou l'autre : il doit regarder cela comme une *grace* qu'on lui *fait* ou un *service* qu'on lui *rend* ; il doit tâcher de les mériter. Cela sera assez difficile à faire entendre à des *peres* qui *paient* un gouverneur ; mais cela n'est pas moins vrai. Cela doit même être vis-à-vis des *laquais* : aussi faut-il les choisir, comme M. de M.... Ce n'est pas *choisir*, que d'avoir égard à ce qu'ils *coûteront*.

142 On demandoit à un certain Zeuxidamus pourquoi les Lacédémoniens n'écrivoient pas leurs loix & leur histoire, disant que les jeunes gens

pourroient les lire. Il répondit qu'ils vouloient les accoutumer aux faits, & non aux paroles.

143 » Chez les Hottentots, au sortir de l'enfance, dès que les enfans sont capables de quelque réflexion, on leur enseigne toutes les coutumes, les loix, les cérémonies, les pratiques & les traditions qui sont en usage dans la nation. Ce sont les femmes qui sont chargées de ce soin, comme de tous ceux que demande l'éducation, jusqu'à ce que les garçons soient faits hommes, & que les filles soient mariées. La mémoire des femmes est comme le registre public des coutumes Hottentotes, & le docteur fidele destiné à les transmettre à la postérité, Ces peuples donnent une preuve de leur sagesse, en confiant ce soin au sexe dont la langue est en si bonne réputation, l'art ingénieux de peindre la parole leur étant inconnu ».

(L'Auteur auroit pu ajouter *heureusement*, parce que s'il leur étoit connu, on se reposeroit, comme chez nous, de l'instruction sur des livres ; les femmes ne babilleroient plus, & les enfans ne sçauroient rien. La réflexion n'est pas hors de propos ; on me la pardonnera. Je reprends le fil du discours de l'Historien.)

« Quoi de plus sûr, que de rendre les nourrices maîtresses & dépositaires de leurs traditions ? Les enfans, instruits de bonne heure, dans un temps où la mémoire prompte & ferme retient aisément ce qu'on lui confie, oublient difficilement ces instructions ». (*Description du Cap de Bonne-Espérance.*)

144 La façon de la discipline des Lacédémoniens, c'étoit de faire aux enfans des questions sur le jugement des hommes & de leurs actions. S'ils condamnoient ou louoient le personnage ou le fait, il falloit raisonner leur dire ; & par ce moyen ils aiguisoient ensemble leur entendement & apprenoient leur droit. (Voyez *MONT.* & les *Vies de PLUT.*)

145 Les enfans qui interrogent beaucoup, manquent toujours de discrétion, de sens & de jugement. Rarement interrogent-ils par réflexion ; ils interrogent par indolence, & pour se dispenser de faire travailler leur esprit. Les entretenir dans cet état, c'est les perdre. Je connois un enfant, que j'ai plus d'une raison d'aimer, qui a malheureusement cette habitude. Il a d'ailleurs de l'intelligence ; il apprend le latin, la musique, le dessin, la danse, les mathématiques. Son pere, le plus foible des peres, craint de lui

manquer en ne répondant pas à ses questions. Il apprendra tout. A présent qu'il n'a que douze ans, il interroge sur tout, déjà il décide ; bientôt il décidera de tout, & ne saura rien. Il a le cœur assez bon ; mais qui sait jusqu'à quel point ces dispositions peuvent influer sur lui ? Je plains le pere & le fils autant que je leur suis attaché.

146 Voyez le *Traité du Choix des Etudes*, par l'Abbé Fleury,

147 La ville de Priene ayant été assiégée, les habitans en sortirent, avec tout ce qu'ils purent sauver de leurs biens. Bias sortit les mains vuides :

« J'emporte tout avec moi », dit-il. Bias étoit un *sage*.

148 « Le vrai zele de la vertu, dit Plutarque, c'est-à-dire l'affection de l'imiter, ne s'imprime point es cœurs des hommes, sinon avec une singuliere *bienveillance* & révérence du personnage qui en donne l'impression ».

149 Il y avoit à Rome un autel commun à Hercule & aux Muses, parce qu'Hercule avoit enseigné les lettres à Evander ; « Et étoit (dit Plutarque, *Dem. des Choses Rom.*) lors trouvé office honorable d'enseigner les lettres à ses parens, à ses amis ; car *bien tard* a-t-on commencé à les enseigner pour salaire d'argent ». Le *premier* qui en tint publiquement école, fut un nommé Spurius Carvilius, serf affranchi de ce Carvilius qui le *premier répudia sa femme*.

Quelles mœurs ! Ces deux hommes-là sirent juger possible ce qui ne l'avoit pas paru jusqu'alors. La femme de ce Carvilius étoit stérile, à la vérité ; mais d'autres, avant elle, l'avoient été. Ce n'est pas ici le lieu de m'érendre sur les conséquences.

150 Je ne me lasserai pas de recommander l'exemple : les préceptes ne sont rien ; ils doivent se déduire de la conduite. « Ne débite point de belles maximes devant les ignorans, disoit Epictete, mais fais tout ce que ces maximes renferment. Par exemple, dans un festin, ne dis point comment il faut manger, mais mange comme il faut ».

151 Voilà un pere admirable dans ses avis : sera-t-il toujours un modele pour les peres ? La fuite l'apprendra.

152 Un pere qui n'est pas estimé de son fils, doit penser qu'il n'a plus de pouvoir sur lui. Il peut avoir des foiblesses, & ne les lui pas cacher ; mais si

celui-ci voit des bassesses, l'obéissance & la soumission ne tiennent plus qu'à un fil, & bientôt il n'y a plus d'amour. Cela est vrai parmi les personnes mariées : tant qu'elles chercheront réciproquement à mériter leur estime, elles s'aimeront.

153 Cela est difficile, puisqu'on continue de mettre toutes les inscriptions & épitaphes en cette langue. D'ailleurs, la Religion mérite bien qu'on l'apprenne, puisque le Service divin se fait en cette langue. Il faut convenir qu'elle est fort utile, en ce qu'elle est actuellement la langue commune à toutes les parties de l'Europe. Elle nous en rend, pour ainsi dire, citoyens, & nous dispense de l'étude de chacune des langues qui leur sont particulières,

154 « Comme les premiers objets dont les enfans sont frappés, sont le dedans d'une maison, ses diverses parties, les domestiques, & leurs exercices différens, les meubles & les ustenciles du ménage, il n'y a qu'à suivre leur curiosité naturelle, pour leur apprendre (sans travail) l'usage de toutes ces choses ». (L'Abbé *Fleury*.)

La nature a tracé la marche de l'éducation : elle expose les choses. 1^o. On doit les faire remarquer aux enfans. 2^o. Ensuite il faut leur en apprendre l'usage. 3^o. Il est utile qu'ils sçachent comment elles se font. De-là la connoissance des arts, des métiers, & c. Ainsi la partie scientifique est la dernière, & distinguée des autres.

155 Quel profit ne fera-t-il pas de cette part-là à la lecture des *Vies* de notre Plutarque ! Mais que mon guide se souvienne où vise sa charge, & qu'il n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruine de Carthage, que les mœurs d'Annibal & de Scipion ; ni tant où mourut Marcellus, que pourquoi il fut indigne de son devoir qu'il mourût là : qu'il ne lux apprenne pas tant les histoires, qu'à en juger ». (*MONTAIGNE*.)

156 *Non vitæ, sed scholæ discimus.* (*SENEC.*)

157 On lit, dans Végece, des plaintes sur ce que, de son temps, la faveur & l'argent donnoient dans les légions les postes qui n'étoient accordés autrefois qu'aux services & au mérite. Chez nous, on a voulu avoir l'air de n'accorder les places qu'aux services ; mais ce n'est réellement qu'un vice de plus. Nos soldats deviennent tout au plus Sergens : nos

Officiers ont été soldats trois mois. Il est vrai que les Colonels ne veulent que des gens de condition : il seroit au-dessous de ceux-ci, & trop dur en effet, d'être *soldats*.

A la bataille que Caius Marius livra aux Cimbres, Catulus observa que, malgré la grande chaleur du jour, & la longueur d'une course que les soldats furent obligés de faire au premier choc, il n'y en avoit pas un qui suât ou qui fût essoufflé. (*PLUTARQUE, Vie de Marius.*) C'étoient sans doute d'autres soldats que les nôtres ; mais c'étoit parmi eux que se formoient ceux qui devoient leur commander un jour. Je parlerai ailleurs de leurs exercices, & c.

158 Quel usage proscriit mon esprit se retrace !

Quand l'honneur va laver l'affront qu'a fait l'audace,
L'ami de l'offenseur, l'ami de l'offensé,
Livrent entr'eux, sans haine, un combat insensé.
Mode, ce noir arrêt sort de ta bouche impie ;
ils n'ont rien à venger, ils s'arrachent la vie.

(*M. LEMIERE, Empire, de la Mode.*)

159 *Adolescentulus sum ego, & contemptus.*

160 Il y avoit, pendant que les Jésuites avoient nos Colleges, plus de mœurs parmi les écoliers. Ils prêchoient la Religion ; l'appareil qu'ils mettoient à leurs discours, frappoient l'imagination des jeunes gens. Il n'y avoit pas plus de Chrétiens, mais il y avoit plus de gens qui croyoient l'être, ou qui n'osoient ne l'être pas. Cela influoit sur les mœurs publiques : c'est un ressort, & un grand ressort, qui manque dans les Colleges. Je développerai cette note ailleurs.

161 Ces disparités cesseront dans un âge plus avancé, après une première éducation particulière, telle que le lecteur va la lire : alors l'éducation publique pourra commencer.

162 « Mais, pour ne parler que de ceux qui ont élevé leurs enfans avec le plus de soin, pourquoi ne leur exerce-t-on point le corps, tandis que l'on en fait étudier un si grand nombre ? Est-ce qu'ils n'ont que de l'esprit, & point de corps ? Est-ce que le *latin* ou la *Philosophie du College* leur sont plus nécessaires que la santé ? Avouons la vérité ; c'est que l'on n'y fait point de

réflexion. On croit que la santé, vient toute seule, que l'on en aura toujours assez, & que l'important est de gagner beaucoup d'argent & de parvenir à de belles charges ; comme si l'on pouvoit jouir de ces biens & de ces honneurs sans vivre & se bien porter. A le bien prendre, on devroit avoir beaucoup plus de honte d'être foible & mal-sain, que d'être pauvre, puisqu'il y a plus de moyens innocens d'acquérir la santé que les richesses ». (*Traité du Choix des Etudes* de l'Abbé Fleury.)

163 Lorsque les Romains demandèrent des loix à la Grece, après avoir choisi les meilleures, ils en traduisirent les textes dans leur langue. Comprendroient-ils comment, en adoptant leurs loix, nous les avons conservées dans une langue qui n'est pas la nôtre ? Comprendroient-ils comment on conserve encore parmi nous l'usage barbare d'argumenter, dans les écoles, sur des principes auxquels nos Juges rapportent la décision de nos fortunes & de notre vie ; comme s'il étoit permis de douter de leur bonté, & qu'il fût intéressant de procurer des ressources à la chicane ? Mais n'en est-il pas de même en Sorbonne ?

Caton le Censeur vouloit, par la même raison, qu'on renvoyât les députés de la Grece, Carnéadès & Diogene, *disputer* avec les enfans des Grecs, pour laisser à ceux des Romains apprendre feulement à obéir aux loix & aux magistrats de leur pays, comme auparavant.

164 C'est de quoi conviendra tout homme sensé, « Lorsque l'on sort des mains d'un barbier, on porte la main à son menton, pour sentir si l'on est bien rasé : on va de même au miroir, voir si ses cheveux sont bien faits ». Interrogeons-nous de même, sans partialité, sur le profit que nous avons retiré du College.

165 Voyez, dans Locke, l'agrément & l'utilité dont un métier quelconque seroit à oui que ce fût.

166 La sagesse, dit Young, (*Revue de la vie*) est le fruit de l'expérience. L'expérience s'acquiert, non pas à force d'agir, mais a force de réfléchir sur ses actions.

167 C'est avec bien de la peine que je me suis obligé de ne pas nommer des personnes, dont j'ai recueilli des traits de générosité & de justice. Des amis indiscrets les ont prévenues, & elles ont exigé que leur nom ne parût pas. Il

y en a même qui m'ont interdit de les nommer en conversation. Le Comte de * * * (Voyez ci-après, *Lettre VI.*) est particulièrement une de ces personnes-là : M. l'Evêque de.... son frere, m'a fait l'honneur de m'écrire pour m'en demander, en son nom, ma parole d'honneur

168 « Ces mêmes hommes, dit M. de Buffon, » qui tous les jours, & du matin au soir, gémissent dans le travail & sont courbés sur la charrue, ne tirent de la terre que du pain noir, & sont obligés de céder à d'autres la substance & la fleur de leurs grains. C'est par eux, & ce n'est pas pour eux que les moissons sont abondantes. Ces mêmes hommes, qui élèvent & multiplient le bétail, qui le soignent, & s'en occupent perpétuellement, n'osent jouir du fruit de leurs travaux ; la chair de ce bétail est une nourriture dont ils sont obligés de s'interdire l'usage, réduits, par la nécessité de leur condition, c'est-à-dire par la dureté des autres hommes, à vivre, comme les chevaux, d'orge & d'avoine, ou de légumes grossiers, ou de lait aigre". Hommes, ces tableaux sont des leçons.

169 « Les sages & bien avisés Princes, dit Plutarque, « doivent regarder, non tant aux statues qu'on leur dresse, ou aux tableaux & divins honneurs qu'on leur rend, comme à leurs faits & œuvres. C'est, selon iceux, les croire & recevoir comme vrais honneurs, ou les décroire & refuser, comme choses faites par contrainte

J'aime mieux, disoit Caton le Censeur, qu'on demande pourquoi on ne m'a point érigé de statues, que pourquoi on m'en a érigé ».

170 J'ai vu offrir vingt-cinq louis à une Nègresse qui nourrissoit son enfant, pour qu'elle l'abandonnât, & devînt concubine : elle les refusa, disant qu'elle aimoit son enfant.

171 Le Pape Martin V fit donation perpétuelle à la Couronne de Portugal de toutes les terres que les Portugais pourroient découvrir depuis le Cap jusqu'aux Indes Orientales inclusivement, avec une *Indulgence plénier*e. pour l'âme de ceux qui périroient dans cette entreprise, où il ne s'agissoit que d'aller chercher de l'or.

172 *Ipsa agricultura magnum incrementum sumeret, si quis, vel per agros, vel per vicos, optimè terram excolentibus præmia constitueret.* (XENOPH.

de Regn. pag. 916.) C'est ce qu'à fait un gentilhomme des environs d'Agen. Voyez les Gazettes de 1771 & 1772.

173 Il s'agit d'un Protestant qui a refusé un beau poste où il faut être Catholique

174 Théodoric, Roi des Ostrogoths, étoit un des plus grands Princes de son temps. Quoiqu'il fût Arien, il protégea toujours les Catholiques. Il ne vouloit pas qu'ils changeassent de Religion pour lui plaire ; & il punit de mort un de ses Officiers favoris, parce qu'il s'étoit fait Arien, lui disant : « Si tu n'as pas gardé la foi à Dieu, comment est-ce que tu me la garderas, à moi qui ne suis qu'un homme » ?

175 On voit dans Dion un trait qui prouve dans quel avilissement étoit tombé le Sénat. On avoit proposé, quelque temps auparavant, de faire un décret par lequel il fût permis à César de jouir de toutes les femmes qu'il lui plairoit.

176 Cet enfant est mort à l'âge de onze ans, dans l'état le plus pitoyable.

177 Le venin de la corruption est dans le sang du plus grand nombre des personnes qui habitent les villes : en supposant que cela soit exagéré, une mere ne doit-elle pas craindre qu'une nourrice n'en soit infectée ? On avoit autrefois la ressource des campagnes ; actuellement une mere n'aura plus que son. sein.

178 Lorsque le P. Massillon eut prêché son premier Avent à Versailles, il reçut cet éloge de la bouche de Louis XIV : Mon Pere, quand j'ai entendu les autres Prédicateurs, j'ai été très-content d'eux ; pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi.

179 « Les Israélites étoient assez réservés sur l'usage du mariage ; ils s'en abstenoiient, non-seulement pendant les grossesses & les autres incommodités de leurs femmes, mais pendant tout le temps qu'elles étoient nourrices, c'est-à-dire pendant deux ou trois ans ; & elles ne se dispensoient pas souvent de nourrir leurs enfans. Je ne vois que trois nourrices dont il soit parlé dans l'Ecriture ». (*Mœurs des Israélites.*)

Cette note est pour les femmes ; car d'ailleurs je ne sçais si l'on peut faire l'éloge de la tempérance des Israélites, qui avoient plusieurs femmes & concubines.

180 Les parens pourront s'interroger, pour sçavoir quel effet ont jamais produit sur eux ces plaintes & cette habitude de gronder. On a peur de celui qui gronde. Le *voici*. Mot du guet. Ne semble-t-il pas qu'ils parlent du loup ? Parens, ne vous en prenez qu'à vous. Cette sévérité, ces menaces, sont toujours déplacées : elles sont comme des médecines données à contre-temps : « les humeurs qu'on vouloit purger en nous, elles les ont échauffées, exaspérées & aigries par conflit, & si nous ont demeure dans le corps ». (MONTAIGNE.)

181 C'est ainsi que Théodose II, Empereur Romain, fut corrigé de la facilité avec laquelle il signoit, sans examiner, tout ce qu'on lui présentait. La Princesse Pulchérie, d'une rare sagesse, qui s'étoit chargée du soin de son éducation, fit dresser un acte par lequel il lui abandonnoit sa femme pour être son esclave. Le Prince y mit le sceau comme aux autres expéditions : mais la Princesse lui ayant fait lire ce qu'il venoit de signer, il apprit à être plus attentif.

182 *Rarissimâ moderatione, maluit videri invenisse bonos quàm fecisse.* (TACIT. in Vita Agric. pag. 454.)

« Car, tout ainsi comme le prudent médecin aimera toujours mieux guérir la maladie d'un sien patient, ou par une maniere de diete & de nourriture, que par un castorium ou une scammonée ; aussi un ami honnête, un *bon pere*, un *maître gracieux* sera toujours plus aise de *louer* que de *blâmer*, pour réformer les mœurs ». (PLUTARQUE.)

183 « O fidélité ! ô tendresse immortelle des François pour leur Roi ! Entre tous les peuples de la terre est-il un meilleur peuple ? Non, il n'est point un peuple aussi digne de l'amour de ses Souverains ». (*Oraison funebre de Louis XV*, par M. l'Evêque de Beauvais.)

184 J'ai presque prédit ce qui vient d'arriver en 1774, à l'avènement de notre nouveau Monarque, dont un Orateur éloquent de la liberté & de la Philosophie a dit, « qu'il a déjà manifesté tant de vertus, & a promis toutes les autres ». (Voyez le Discours prononcé par M. Dupaty, Avocat-Général au Parlement de Bordeaux, le 13 Mars 1775, à la premiere Audience de la Grand'-Chambre, après le rétablissement du Parlement.) Il lui appartenait de faire les portraits des Ministres, dont il dit, « qu'ils doivent à la

reconnoissance & à l'intérêt public, de consulter toujours le vœu d'une Nation & si fidelle & si juste, qui les a présentés, pour ainsi dire, au Monarque, & pour qui les jours où le Prince lui a donné chacun d'eux, ont été des fêtes ».

185 « Le médecin Philotimus dit un jour à quelqu'un qui étoit suppuré & plein d'apostumes dedans le corps, & lui montrait un *panaris* qu'il avoit à la racine de l'ongle de ses doigts : *Mon ami, ton mal n'est pas au bout de ton ongle.* » Lorsqu'on n'a pas prévenu le vice, il ne faut pas traiter chaque effet en particulier ; cela expose à des gronderies perpétuelles ; mais remonter au principe. Un pere doit tâcher de sçavoir tout, mais non gronder sur tout ; il devient ennuyeux en pure perte. Ce n'est pas en faisant suivre son fils par un domestique, ou en l'obligeant de n'aller jamais sans son gouverneur ou lui, qu'il sçaura à quoi s'en tenir sur son fils ; mais en lui donnant la liberté d'aller seul, & en faisant observer secrètement ses démarches. Une mere prudente s'adressa à M. le Lieutenant de Police pour avoir quelqu'un qui lui rendît compte tous les jours des démarches de son fils. Il fut observé pendant trois mois, au bout desquels sa mere, lui témoignant sa satisfaction, le força, par ses caresses, de continuer à se bien comporter ; ce qu'il fit, par amour, reconnoissance, & une autre raison que je laisse à penser. Elle eût été dans le cas d'aviser aux moyens de faire revenir son fils de son égarement, s'il y étoit tombé. Au reste, elle donnoit un *écu par jour* pour avoir une *carte* sur laquelle il n'y avoit que quelques lignes, qui n'avoient *aucune valeur sur la place*.

Voyez Locke, *de l'Education des Enfans*, article RÉCOMPENSES.

186 *Aureliano clementia, Imperatorum dos prima, defuit ; magis dux esse debuit quàm Princeps.* (VOPISC. in Vita Aureliani, pag. 282.)

Expliquons ce que nous entendons ici paf *clémence*.... Ce n'est pas de laisser le crime impuni ; mais c'est distinguer la punition, par, rapport au crime d'Etat, ou à celui qui ne regarde que le Prince, comme dans les exemples ci-dessus. Un Prince pourra être *sévère* fort utilement, en ne voulant autour de lui que de bonnes mœurs : il ne sera pas moins *clément*, s'il chasse de sa présence quiconque en auroit de mauvaises. Cette sévérité effraie le le vice, établit la vertu. Un Prince peut d'ailleurs être *clément*. Il y

a des loix ; elles se chargent de la sévérité : sa clemence lui permettra cependant de la tempérer quelquefois. C'est ce que vouloit dire Bias, lorsqu'il assuroit que le meilleur gouvernement étoit celui où tous les membres de l'Etat regardoient la loi comme un sévère tyran. Le caractere d'un bon Prince est d'être clément, pour se faire aimer ; celui du Général, d'être sévère pour se faire craindre. On n'a une armée que pour un temps ; on a des sujets pour toute la vie. Le Général n'a pas le temps de se faire aimer ; il faut arrêter les révoltes. Le Prince doit les craindre : la clémence lui gagnera les cœurs & les préviendra. L'un est sévère envers les personnes, l'autre est sévère envers les choses. Celui-là commande à une multitude, & il doit être obéi ; celui-ci gouverne une famille, & il doit être aimé. En général, on peut dire ce que disoit Ardschir Babegan, premier Roi de la Dynastie des Sassanides, en Perse, que *quand le Roi s'applique à rendre la justice, le peuple s'affectionne à lui rendre obéissance ; que le plus méchant de tous les Princes est celui que des gens de bien craignent, & duquel les méchans esperent.*

187 *Metus & terror*, disoit un Général Chalcédonien, parlant des Gaulois & des Allemands soumis aux Romains, *infirma vincula caritatis, quæ ubi removeris, qui timere discerint odisse incipient*, (TAC. Vita Agric. p. 462.)

188 « Chez les Perses, on élevoit les jeunes gens dans des écoles publiques, où ils étoient accoutumés de bonne heure à la connoissance des loix, à prononcer des jugemens, & à se rendre mutuellement justice.... On leur inspiroit sur-tout la vérité & la bonté, la sobriété & l'obéissance. Par les deux premières vertus, on ressemble aux dieux, & l'on conserve l'ordre par les deux dernières ». (*Cyropédie de Xénophon*, Tome I.)

L'Historien Josephe nous apprend que son jugement étoit tellement formé dès l'âge de quatorze ans, qu'à cet âge les sacrificateurs & les principaux de Jérusalem lui demandoient son sentiment sur ce qui regardoit l'intelligence des loix. (Voyez sa *Vie*, écrite par lui-même.)

189 C'est beaucoup accorder. Lucrece se plaint ainsi de l'inconstance des choses :

Usque adeò res humanas vis abdita quædam

Obterit, & pulchros fascas sævasque secures

Proculeare, ac ludibrio sibi habere videtur.

190 *Quàm utile est ad usum secundorum per adversa venisse ! Vixisti nobiscum, periclitatus es, timuisti, & c.* (Panég. de Trajan.)

191 *Quasi ista inter se contraria sunt bona fortuna & mens bona ; ita meliùs in malis sapimus : secunda rectum auferunt.* (SENECA, Ep. 94.)

192 Caton d'Utique, malgré sa sévérité étoit chéri des soldats. « Ils l'honorèrent souverainement & l'aimèrent singulièrement, pour autant que lui-même mettoit le premier la main à faire ce qu'il commandoit, & qu'il s'égaloit, en son vêtir, en son vivre ordinaire, en son cheminer par les champs, plutôt aux simples soldats qu'aux Capitaines ; & au contraire, en gentillesse de nature, grandeur de courage, véhémence & efficace de parole, les surmontoit tous. Aussi, le temps de son commandement étant expiré, il fut, au partir du camp, convoyé, non-seulement avec louanges, & vœux & prières aux dieux pour son salut, ce qui est ordinaire, ains avec embrassemens, larmes & pleurs infinis des soldats, qui étendoient leurs vêtemens à terre par où il devoit passer, & lui baisoient les mains ».

193 M. Du Bellay a fait cette jolie épigramme, sur un chien qui étoit de bonne garde contre les *voleurs*, mais qui laissoit entrer les *amans* sans aboyer :

Latratu. sures excepi, mutus amantes :

Sic placui domino, sic placui dominæ.

194 L'Empereur Charles-Quint jugea les François d'après lui. « Lorsqu'il vint assiéger Metz, dit Brantome, son Conseil le conseilla de l'envoyer sommer avant, selon la mode de guerre. Non, dit-il ; ce seroit une cérémonie de peu de valeur. Ce M. de Guise, ce jeune Prince, ce brave & vaillant, ne s'est point renfermé dedans avec une si belle Noblesse François, grandes & délibérées forces, pour parlementer & se rendre

195 Un Empereur Romain (Adrien, ce me semble) se promenant seul dans son jardin à Terragone, un domestique de la maison courut sur lui en furieux, l'épée nue, pour le tuer. Il ne s'étonna point de ce péril imprévu ; il para le coup ; & au lieu de le punir, il lui envoya un médecin pour le saigner, comme un fou, & défendit qu'on le recherchât pour cette action.

(Voyez ci-dessus l'exemple plus relatif à ce dont il est question, *Lettre V*, pages 113 & 114.)

M. de Saint-Foix, dans ses *Essais sur Paris*, propose de faire battre des hommes jusqu'à la mort, adjugeant un prix au vainqueur : il imagine qu'on aura honte de se courageuse.

196 L'Empereur Maurice ayant songé qu'un soldat nommé Phocas devoit le tuer, s'informa du caractère de cet homme ; & comme on lui rapporta que c'étoit un *lâche*, il conclut qu'il étoit capable de cette action meurtrière, & il s'en défia.

Xénophanes refusoit de jouer aux dez : on lui reproche qu'il est un poltron. « Oui bien, dit-il, quand il s'agit de faire des actions honteuses ». Au reste, il n'étoit ni *riche*, ni homme de *condition* ; il étoit *philosophe*.

197 Alexandre, Empereur Romain, étoit bienfaisant. Il prenoit beaucoup de plaisir à faire du bien aux pauvres, « afin, disoit-il, de leur ôter la tentation de voler, ou de porter envie aux riches ».

198 L'Empereur Titus regardoit la vie des hommes comme si précieuse, que lorsqu'il fut revêtu de la charge de Grand Pontife, il protesta qu'il n'avoit souhaité d'en être revêtu que pour conserver ses mains pures de toute effusion de sang. En effet, depuis ce jour là il ne condamna personne à la mort ; il disoit qu'il aimoit autant périr lui-même, que de condamner son semblable à périr.

199 Je veux tirer quelque justification de ce trait-ci.

Alexis Comnènes ayant défait les Scythes, qui avoient passé le Danube, il ne resta que quelques, prisonniers, que leurs blessures avoient mis hors d'état de fuir. Synésius sollicitant l'Empereur de les faire tous mourir, de peur que la vengeance ne les portât à quelque infidélité, Alexis le regarda d'un œil sévère, & lui dit : « Les Scythes, pour être Scythes, cessent-ils d'être hommes ? Pour avoir été nos ennemis, sont-ils indignes de compassion » ?

On disoit d'Aurélien, qui punissoit avec cruauté, qu'il étoit bon médecin, mais qu'il tiroit un peu trop de sang.

« On dit que l'Empereur Charles-Quint avoit coutume de saluer les gibets devant lesquels il passoit, montrant par-là qu'il honoroit grandement la

Justice ; & que son aïeule, Isabelle de Castille, se réjouissoit fort quand elle voyoit les gibets bien garnis de malfaiteurs ». (*BRANTOME.*)

Il ne sera pas difficile de prouver, pour ma cause, qu'il n'y a pas eu plus de criminels dans les pays où les loix n'ont prescrit la mort que fort rarement.

200 *Tantum ut spectaturus occidat.* (SENEC. de Clem.)

201 Cette mere dont parle Locke étoit plus sensée, « qui avoit accoutumé de satisfaire toutes les petites envies de ses filles, de leur donner des chiens, des écureuils, des oiseaux, & c. Mais lorsqu'elles avoient une fois ces animaux en leur puissance, elle les obligeoit à les entretenir, & à prendre garde que rien ne leur manquât, ou qu'ils ne sussent point maltraités ; & si elles négligeoient d'en prendre soin, cela leur étoit compté pour une grosse faute.... on les leur ôtoit. Elles apprenoient ainsi de bonne heure à avoir l'humeur douce & bienfaisante ».

C'étoit une autre mere que celle qui, pour punir son fils de prendre trop de plaisir à s'occuper d'un oiseau qu'il avoit élevé, lui tordit le cou en sa présence, & le jeta mort à ses pieds, au moment que ce petit oiseau avoit pris son vol vers elle pour la béqueter, somme, c'étoit sa coutume.

202 « Que l'Homme chaste, & dans la premiere intégrité de ses mœurs, se laisse entraîner à l'impureté ; bientôt la connoissance & l'idée qu'il en avoit s'effaceront. Après quelques chûtes, les péchés les plus monstrueux ne lui paroîtront plus si griefs : des *actes* il passera à *l'habitude*, de *l'habitude* à *l'endurcissement*, de *l'endurcissement* au *scandale*, du *scandale* à la *derniere impudence* », (*BOURDALOUE.*)

203 *Non omne quod licet, honestum est.* (Lib. CXLIV, pr. ff. de Reg. Jur.)

Carnéadès, fameux Philosophe Grec, disoit, par une suite du même principe, que si l'on sçavoit qu'un ennemi fût assis sur de l'herbe sous laquelle il y eût un aspic, quelque intérêt qu'on eût à sa mort, il faudroit l'en avertir, quand même on ne pourroit être repris d'avoir gardé le silence à cette occasion.

204 Au Japon, s'il s'élève une querelle dans la rue, soit entre les bourgeois qui y demeurent, soit entre les personnes qui ne font qu'y passer, les plus

proches voisins sont responsables du mal & des violences.

Qui autem non descendit, nec obsistit potest, injuriæ, tam est in vitio quàm si parentes, aut amicos, aut patriam de serat. (CIC. de Offic.) Solon pensoit qu'un Etat étoit bien gouverné, lorsque celui qui n'avoit pas été la victime du mal, poursuivoit & *haïssoit* autant le malfaiteur que celui qui l'avoit été.

205 On le doit même, pour le bien de l'éducation. Ainsi Socrate faisoit semblant d'être *ignorant*, pour engager ses disciples à rechercher la *vérité* avec lui. « On aime & ajoute foi à ceux qu'on estime être sujets à mêmes fautes, & vouloir corriger ses amis comme soi-même ; là où celui qui épanouit ses ailes en rognant celles d'autrui, comme étant homme sans passion, s'il n'a acquis une autorité de vertu & de gloire toute confessée de nous, ne gagne ni ne profite autre chose, sinon qu'il se fait réputer importun & fâcheux ». (*PLUT.*)

206 Jacques Eveillon, Chanoine d'Angers, dans le dernier siècle, n'avoit point de tapisserie, disant : *Quand, en hiver, j'entre dans ma maison, les murs ne me disent pas qu'ils ont froid ; mais les pauvres qui se trouvent à ma porte, tout tremblans, me disent qu'ils ont besoin de vêtemens.*

207 On prétendra peut-être que l'on ne peut pas empêcher qu'il n'y ait des Ecclésiastiques plus riches les uns que les autres, puisqu'il est vrai que la valeur des bénéfices est encore moins proportionnée que la distribution qui s'en fait. On observera que, selon la loi de Jesus-Christ, la distribution qu'ils doivent faire de leur superflu, les met au même niveau. Les riches n'ont pas plus de besoins réels que les pauvres : or la distribution des bénéfices devient indifférente, si les bénéficiers font leur devoir.

208 M. l'Abbé Diderot, Prêtre, Chanoine de l'Eglise Cathédrale de Langres, est, de tous les Prêtres que je connois, celui dont la maniere de vivre est la plus conforme à celle du Curé de Saint.... dont il est ici question.

M. de la Nizeule, Grand-Vicaire, Chanoine de la même Eglise, Supérieur du Séminaire, mérite aussi le même témoignage.

209 M. Reffroignet, Prêtre, Chanoine de l'Eglise Cathédrale de Langres. Il est de Dijon.

210 Ce n'est pas toujours en donnant de l'argent qu'on est le plus officieux ; certainement il y a plus de mérite à passer ses journées à enseigner à lire à six enfans, à faire apprendre le rudiment à deux garçons, à corriger des thèmes, & cependant à aller chez le Procureur, chez les créanciers, à lire des paperasses. Mais on fait tout ce qu'il est possible de faire, lorsqu'on réunit les deux mérites, comme M. Reffroignet vis-à-vis de ma famille.

211 M. de M.... m'a dit depuis, qu'il avoit tâché d'élever son fils, dès son enfance, dans la connoissance des choses les plus particulieres de l'administration & de l'économie domestique. C'étoit pour lui une occupation plutôt qu'une étude. Il sçavoit compter avant que de sçavoir écrire : il étoit versé de bonne heure dans les détails du labourage, du jardinage, & c.

Voyez l'importance de ces connoissances, recommandée dans le *Traité du Choix des Etudes* de l'Abbé Fleury.

212 Nous examinerons ailleurs les raisons qui doivent engager à marier les jeunes gens de bonne heure. On doit se souvenir que nous ne sommes ni au temps ni au pays de Montaigne, où un homme conservoit sa virginité jusqu'à trente & quarante ans.

213 « Ce n'est point pour vivre seuls que vous restez dans le célibat, disoit Auguste aux Romains corrompus : » chacun de vous a des compagnes de sa table & de son lit, & vous ne cherchez que la paix dans vos dérèglemens. Citerez-vous l'exemple des vierges Vestales ? Donc, si vous ne gardiez pas les loix de la pudeur, il faudroit vous punir comme elles ».

214 *Non id videndum, conjugum ut bonis bona,
At ut ingenium congruat, & mores moribus ;
Probitas pudorque virgini dos optima est.*

(TER. Adelph.)

215 Dans la maniere dont on élève les enfans, ce sont les enfans qui sont obligés de faire leur éducation ; les peres ne s'en mêlent pas. Voit-on cependant les oiseaux apporter à manger à leurs petits, se contenter de leur faire voir la nourriture ? Ils ne les incitent pas feulement à la prendre ; ils la leur donnent encore long-temps après qu'ils ont pris la volée.

216 *Homines ad deos nullâ re propiùs accedunt, quàm salutem hominibus dando.* (CIC. pro Lig.)

217 Qui est-ce qui fait cela ? me demandera-t-on. Mais *qui est-ce qui combine ses actions pour le bonheur commun & particulier ?* J'ai rencontré deux hommes sinceres. L'un étoit pere ; il avouoit qu'il n'avoit aucuns principes : l'autre racontoit naïvement que toutes les fois qu'il avoit lu le reproche que l'on fait aux hommes parce qu'ils ne réfléchissent pas, il s'étoit fâché contre les Auteurs ; que cependant, s'étant interrogé une fois avec sincérité, il étoit convenu bonnement qu'il ne réfléchissoit point, qu'il ne suivoit que l'habitude, une forte d'instinct, & les passions.

218 C'est une question qui n'est pas résolue pour bien des gens, sçavoir, si un sage, un homme vraiment philosophe, doit aimer, être sensible aux charmes du sexe qui fait l'ornement de la nature. C'est peut-être trop de relever une question aussi ridicule ; j'y répondrai par ce que répondoit Zénon, philosophe Grec : « Si un sage ne devoit pas aimer, il n'y auroit rien de plus misérable que les personnes belles & vertueuses, puisqu'elles ne seroient aimées que des sots ».

219 Je sçais que rien n'est plus propre à rendre quelqu'un vertueux & doux, qu'une Religion qui prêche la vertu & la douceur. Tel est le Christianisme. Mais je veux dire que si une femme a les principes de vertu & de douceur qui sont indépendans du Christianisme, (car il y a eu des femmes vertueuses & douces qui n'étoient pas Chrétiennes) on aura lieu de compter d'autant plus sur elle, qu'à ces principes elle réunira ceux de la Religion.

220 « Quant à ta femme, dit Plutarque, amasse-lui de tous côtés, comme sont les abeilles, tout ce que tu penseras lui pouvoir profiter, le lui apportant toi-même & en toi-même ; fais-lui-en part, & en devise avec elle, en lui rendant amis & familiers les meilleurs livres & les meilleurs propos que tu pourras trouver ;

Car tu lui es au lieu de pere & mere,

Et désormais tu lui es comme frere :

& ne seroit pas moins honorable d'ouir une femme qui diroit : Mon ami, tu es mon précepteur, mon régent, mon maître en philosophie, & en la

connaissance de très – belles & très-divines sciences ». *PLUTARQUE, Préceptes du Mariage.*)

221 Il y a dans la *Description du Cap de Bonne-Espérance*, un usage fort singulier des Hottentots. Lorsqu'un Hottentot a demandé une fille en mariage, si les parents y consentent, on en avertit la fille. Si elle n'agrée pas la proposition, (sans doute elle seint quelquefois de ne pas l'agréer) elle est obligée de coucher une nuit avec son amant sur la terre. Si celui-ci est le plus fort, elle l'épouse ; si elle est la plus forte, elle en est débarrassée. Ce dernier cas est rare, & on se doute bien pourquoi ; c'est sauver adroitement sa pudeur,

222 Jeunes gens du monde, récriez-vous sur la vertu des Romains. La vôtre auroit été de suborner la fille, & de l'abandonner ensuite ; c'eût été un exploit digne de vous. Un autre seroit pendu ; vous, vous en serez quittes pour de l'argent.

223 Voilà quelle est l'influence du sexe sur l'autre. Nous imitons les personnes qui nous plaisent. On peut dire avec vérité que nos ridicules nous viennent des femmes ; ce qui prouve qu'elles n'ont pas beaucoup d'élévation dans l'âme. On s'est plaint de ce qu'on ne cultivoit pas assez leur esprit : on a fait la *Rhétorique des Demoiselles*, la *Poétique des Demoiselles* : on a voulu qu'elles fussent. Elles n'en sont que plus insupportables : il n'est plus possible de tirer parti de leur cœur ; & c'est de lui seul, si l'on peut parler ainsi, qu'elles doivent prendre de l'esprit. On rendroit peut-être raison par-là de l'ennui que l'on éprouve souvent avec elles, parce qu'elles ne savent qu'à demi, ou qu'elles ne sont contentes que lorsqu'elles ont le livre à la main.

224 On peint toujours le chemin de la vertu hérissé d'épines. C'est bien peu le suivre ; car, comme dit Montaigne, « de tous les plaisirs que nous connaissons, la poursuite en est plaisante. L'entreprise se sent de la qualité de la chose qu'elle regarde ; car c'est une bonne portion de l'effet, & constante. L'heur & la béatitude qui reluit en la vertu, remplit toutes ses appartenances & avenues, jusqu'à sa première entrée & extrême barrière ».

225 J'ai la satisfaction & la gloire d'avoir trois sœurs dont le seul plaisir est de faire le bien, en élevant ainsi les enfans des pauvres femmes de leur voisinage. Une d'elles, l'ainée, pour se consacrer à Dieu utilement, est Religieuse à l'Hôtel-Dieu de Louhans, en Bresse, où elle est estimée, ainsi que de toute la Ville, qui l'y a reçue, quoique ce fût contre les Réglemens ; on a cru qu'elle pouvoit être exceptée : il faut être de la ville même.

226 En Perse, les grands du pays épuisent souvent leurs trésors pour bâtir à qui mieux mieux les plus beaux caravanserais. Un Dervis, arrivant dans la capitale, entra dans le palais du Prince, dont la magnificence ne l'étonna point. Après avoir traversé plusieurs galeries, il trouva une salle. Il étoit las : il pose sa valise, & veut s'en servir comme de chevet, pour pouvoir se reposer plus à son aise. Dans le temps que les gardes le font appercevoir de sa méprise, le Prince passe, & lui marque son étonnement de ce qu'il a pu prendre le palais d'un Souverain pour une auberge. Sire, reprend le Dervis, à qui » appartenoient ces beaux lieux avant Votre Majesté ? – A mes ancêtres, reprit le Roi. – Et après votre Majesté ? – Au Prince mon fils. – Ah, Sire ! s'écrie le Dervis, après avoir repris sa valise, & en s'en allant, » un lieu qui change si souvent de » maître, n'est qu'une véritable auberge ». *(Le Spectateur.)*

227 Toutes ces pieces m'ont été communiquées. Si le Public accueille cette partie de mon *Journal*, je lui en donnerai une seconde, dans laquelle sera l'Histoire du Baron, qui sera peut-être intéressante ; & *l'Histoire d'une jeune Demoiselle, pour servir d'Ecole aux Peres & Meres.*

228 Voyez ci-dessus, page 77.

229 Artaxerxès ayant envoyé un Ambassadeur à Epaminondas, pour le mettre dans ses intérêts, en lui portant de grandes sommes d'or & d'argent, celui-ci lui dit : « Il étoit inutile de vous charger de tant d'argent, si vous n'aviez rien à demander aux Thébains que de juste & d'utile. Si au contraire vous avez d'autres intentions, toutes les richesses de la Perse ne sont pas capables de me corrompre ; les trésors de tout le monde ne l'emporteront pas, dans mon cœur, sur l'amour de la patrie ».

230 Les Athéniens vouloient forcer une prêtresse de Pallas à maudire Alcibiade. « Je ne suis prêtresse, répondit-elle avec une fermeté qu'elle

soutint par sa conduite, » que pour prier en faveur des hommes, & non pour les maudire ». (*PLUTARQUE, Dem. des Choses Rom.*)

231 C'est ce que vouloient dire les Stoïciens, lorsqu'ils définissoient la grandeur d'ame, *vertu qui combat pour la justice.*

232 *In hoc naturam debemus ducem sequi, communes utilitates in medium afferre mutatione officiorum, dando, accipiendo, tum artibus, tum operâ, tum facultatibus, devincire hominum inter homines societatem,* (CIC. de Off.)

233 *Magnos homines virtute metimur, non fortunâ.* (CORN. NEP, Vita Eumenis.)

234 On dit que ce Prince rendant un jour la justice, & ayant déjà condamné un grand nombre de criminels, Mécène, ne pouvant approcher de lui, lui jeta ses tablettes, avec ces paroles écrites de sa main : *Leve-toi, bourreau, & sors de là.* Auguste ne s'offensa point de cette liberté, & sortit sur le champ.

235 Brantome raconte qu'Alphonse le Grand, Roi d'Aragon, avoit en sa Cour un bouffon, qui écrivoit dans ses tablettes toutes les folies que lui ou ses courtisars faisoient le jour ou la semaine. Par cas, un jour le Roi voulut voir ses tablettes, où il se trouva le premier en date, pour avoir donné dix mille ecus à un More pour lui aller querir des chevaux barbes en Barbarie ; ce qu'ayant vu le Roi, il lui dit : « Et pourquoi m'astu mis là ? quelle folie ai-je faite » ? L'autre lui répondit : « Pour t'être fie en tel homme, qui n'a foi ni loi. Tu n'auras ni chevaux ni argent ; il ne retournera plus ». A quoi le Roi lui répliqua : « Et s'il retourne, que diras -tu après" ? Le bouffon répondit : Je t'ôterai de dessus mes tablettes, & le mettrai en ta place, pour être un grand fol & un grand fat d'être retourné, & qu'il n'ait emporté tes beaux ducats ».

De telles tablettes, entre les mains d'un bouffon de bon sens, seroient fort utiles à un Roi.

236 Charles-Quint, Empereur, eut un fils naturel, appelle Don Juan, qui fut par la fuite un grand Capitaine, & qui étoit doué des plus excellentes qualités. Il l'avoit fait élever chez un pasteur des montagnes de Liege, à qui il l'avoit remis au moment de sa naissance, & avec le plus grand secret : il

lui recommanda sur-tout de le traiter comme ses autres enfans, de lui cacher qu'il fût le fils de *l'Empereur*, afin qu'il fût *homme*, ce qui arriva.

237 D'après ce principe, en comparant les hommes de tous les pays, de tous les temps, on ne trouve pas de grandes différences entr'eux ; les *manieres* seules les distinguent. Notre être moral est bâti sur un prototype commun : assigner les nuances qui le diversifient, c'est montrer l'homme tel qu'il est, tel qu'il doit être, & tout ce qu'il peut être ; la nature est toujours la même : *Est enim semper invicta ; sed nos umbris, deliciis, otio, languore, desidiâ, animum infecimus ; opinionibus maloque more delinitur, mollivimus.* (Cic. Tusc. Lib. V.)

238 Septime-Sévère, jugeant sa fin prochaîne, s'écria : « J'ai été tout ce qu'un homme peut être ; mais de quel usage me sont aujourd'hui ces honneurs passés » ? Ensuite il se fit apporter l'urne où ses cendres devoient être renfermées : il la prit dans ses mains : « Petite urne, dit-il, tu vas donc renfermer celui que le monde entier n'a pu contenir » !

239 Qui peut dire, comme Anne de Mont-morenci, l'un des plus grands Capitaines du treizième siecle ? Un Cordelier ayant voulu l'exhorter à la mort, lorsqu'il étoit tout couvert de sang & de blessures, après la bataille de Saint-Denis : « Pensez-vous, lui dit-il d'un ton ferme & assuré, » qu'un homme qui a » vécu près de quatre-vingts ans avec honneur, n'ait pas appris à mourir un quart d'heure » ? Il y eut cela de particulier à ses funérailles, qu'on y porta son portrait ; honneur réservé aux Rois & aux Princes.

240 Si l'on veut faire apprendre un air à un oiseau, on n'expose rien à ses yeux qui puisse le distraire pendant qu'on le lui répète : si l'on n'a pas ce soin, il éprouve à-la-fois trop de sensations différentes ; il entend, mais il n'écoute pas. Il en est de même des enfans,

241 Mais que faut-il donc ? demande-t-on. Je ne peux faire que cette réponse : C'est un de nos malheurs d'avoir des besoins ; plus nous en diminuerons le nombre, moins il nous en faudra pour être heureux.

242 Penser à la mort pendant la vie, c'est n'y penser qu'un moment : cependant, si quelque choie peut rendre ce moment long, c'est la pensée de la mort.

243 *Quid brevi sortes jaculamur ævo*

Multa ? (HORAT.)

Tanquam semper victuri vivitis ; nunquam vobis fragilitas vestra succurrit : omnia tanquam mortales timetis, tanquam immortales concupiscitis.

244 *Multi fallere docuerunt, dum timent falli, y & aliis jus peccandi secerunt.* (SENECA, Ep. 3.)

245 Voilà un ami terriblement *prêcheur* ! diront les gens du monde, qui ne connoissent ni le caractère ni les douceurs de l'amitié ; car c'est une chose qui tient trop de la vertu, pour qu'elle puisse être payée : en voici en peu de mots l'éloge.

» Pour ce commerce intime qui consiste à être presque toujours ensemble, autant que cela se peut, à se communiquer ses plus secretes pensées, à se donner réciproquement des conseils, à s'encourager & à se consoler les uns les autres, à se faire même des remontrances ; il ne se trouve que dans l'*amitié*, qui, étant fondée sur la conformité des inclinations & des mœurs, est sans comparaison la plus douce de toutes les liaisons qui peuvent unir les hommes". (CIC. *Off.*)

246 Parole d'un Romain à un citoyen qui prononçoit un discours fort long sur la sobriété & la tempérance.

247 Ce que je dis le fera assez connoître ; c'est un homme respectable qui ne veut qu'être utile.

248 Licinius Calvus, excellent Orateur Romain, plaidoit avec beaucoup de force & d'éloquence, contre un certain Vatinius : celui-ci, qui avoit bon droit, craignant d'être condamné, l'interrompit avant qu'il eût fini son plaidoyer, & dit aux Juges : « Eh quoi, Messieurs ! parce que mon accusateur est éloquent, est-il juste que je sois condamné » ?

In his autem cognitum est quantò antistaret eloquentia. innocentia. (CORN. NEP. Vita Aristid.)

A la joie qui paroît sur le visage de ceux qui gagnent des procès, on diroit presque qu'ils devoient ou qu'ils comptoient les perdre.

249 L'Article XIX de la nouvelle Procédure établie en Prusse, va au-devant de ces inconvénients, & veut les prévenir ; il porte :

La rétribution & salaire des Avocats pour la poursuite des affaires, sera déterminé par la Sentence dans chaque instance, & modéré selon leur travail, & à proportion de la qualité des affaires, de l'objet des mêmes affaires, & des *facultés des parties*. » Il est aussi détendu aux Avocats de prendre un sou avant que le procès soit terminé ; & par-là, ils ont le même intérêt que les parties à en voir la fin ».

Cette Procédure est l'ouvrage du Roi de Prusse, & de M. Formey, Professeur de Philosophie, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin.
250 Ce n'étoient pas les leçons que donnoient nos peres à leurs filles : elles ne rendoient pas moins leurs *Chevaliers* de bons & vaillans hommes, qui faisoient du moins pour leurs Dames & Maîtresses ce qu'ils n'auroient pas fait pour leur patrie. Ils leur recommandoient « d'être *de doulce maniere, humbles & fermes d'estat, & de manieres peu emparlées* (causeuses), & *répondre courtoisement* ; n'être pas trop *enrisées* (rieuses), ne *enresvées* (rêveuses, chagrines), ne *soursaillées* (soucieuses) ; ne *regarder trop léérement* : car, pour en faire moins, n'en vient senon bien ; & maintes en ont perdu leurs mariages, pour trop grand semblant ». Voyez ci-dessus la note (a), page 83.

251 *Hinc opum nimiarum potentiæ non ferendæ.*

Thalès disoit qu'un Etat étoit bien gouverné, lorsqu'il n'y avoit point d'hommes ni trop riches ni trop pauvres.

252 Charles II, Roi d'Angleterre, vit, est passant, un homme au pilori : il demanda pourquoi il étoit là. « Sire, lui dit-on, c'est parce qu'il a fait des libelles contre vos Ministres. – Le grand sot ! dit le Roi : que ne les écrivoit-il contre moi ? on ne lui auroit rien fait ».

253 Le Monarque qui regne est toujours le plus grand. (*WALLER., Poëte Anglois.*)

254 Voyez ci-dessus, page 221.

255 J'exposerai ce projet dans mon Ouvrage sur *l'Homme*. Je n'ai pas cru devoir supprimer ce que j'en ai dit ici ; il m'a donné l'occasion d'y dire des choses que je regarde comme utiles. Voyez ci-dessus, page 238.

256 Anacharsis, ayant assisté à une assemblée publique des Athéniens, disoit que c'étoient les sages qui proposoient, & que c'étoient les foux qui

décidoient,

257 On obéissoit à Lycurgue, moins parce qu'il avoit l'autorité Royale en main, qu'à cause de sa vertu, & de la haute idée qu'on avoit de ses sentimens. (*PLUTARQUE, Vie de Lycurgue.*)

258 *Mihi quidem non apud Medos solùm ; ut ait Herodotus, sed etiam apud majores nostros, fruendæ justitiæ causâ videntur olim bene morati Reges constituti.* (CIC. de Off.)

259 Le poëte Sophocle, collègue de Périclès, s'étant récréé, en sa présence, à la vue d'une belle personne : « Ah ! qu'elle est belle ! – Il faut, reprit celui-ci, qu'un Magistrat ait non-seulement les mains pures, mais aussi les yeux & la langue ».

260 Caton, étant Censeur, déposa un Sénateur, pour avoir embrassé sa femme avec trop de tendresse devant leur fille.

La maison d'un Juge ne doit point servir de lieu d'assemblée à ces jeunes gens qui, après avoir passé la journée à ne rien faire, emploient la soirée à risquer au jeu leur fortune, & souvent leur honneur. Il ne peut s'excuser en disant qu'il ne sort pas de son cabinet, que c'est sa femme qui reçoit : on lui répondra qu'il peut, tant qu'il voudra, avoir des complaisances pour les rendez-vous, secrets de sa femme ; mais qu'il doit quitter sa place, dès qu'ils sont soupçonnés du public.

261 *Qui non modò irascuntur improbitati candidatorum, sed etiam in rectè factis sæpè fastidiunt.* (CIC. pro Milone.)

262 Oui, *volupté* ; je ne me rétracte pas : ce mot exprime un grand plaisir. Ici il ne s'agit pas du plaisir d'un moment, mais d'un excessif contentement, qui affecteroit délicieusement l'ame pour quelque temps. C'est aussi le mot que Montaigne donne à la vertu.

Il me plaît, dit mon maître, de battre leurs oreilles de ce mot, qui leur est si fort à contre-cœur : s'il signifie quelque suprême plaisir & quelque excessif contentement, il est mieux dû à l'assistance de la vertu qu'à toute autre. Cette volupté, pour être plus gaillarde, plus nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus sérieusement *voluptueuse*. Cette autre *volupté* plus basse, si elle méritoit ce beau nom, ce devrait être en concurrence. Je la trouve moins pure d'incommodités & de traverses que n'est la vertu. Outre que son

goût est momentané, fluide & caduque, elle a ses jeûnes, ses veilles, ses travaux, & la sueur & le sang, & en outre, ses passions tranchantes de tant de fortes ; & à son côté est une satiété si lourde, qu'elle équipole à pénitence ».

263 Je ne voudrois pas que le mot de récompenses fût connu des enfans. Le bien faire est une chose d'ordre, & on ne doit point le présenter sous un autre point de vue. Cependant il faut exciter l'émulation ; mais alors il s'agit, comme je le fais dans le projet proposé, d'établir des choses auxquelles on reconnoisse qu'un tel a bien fait, c'est-à-dire, mieux que tous les autres.

« Qu'as-tu à rire » ? disoit Solon à Anacharsis, qui rioit en lui entendant raconter quels étoient les prix des différens jeux de la Grece. C'étoit, aux jeux Olympiques, une couronne d'olivier ; aux Isthmiques, une couronne de pin ; à ceux de Némée, une d'ache ; aux Pythiques, des fruits consacrés à Apollon, & c. » Est-ce que tu trouves cela peu de chose, pour tant de travaux & de peines ? Ces couronnes, reprit-il, » ne sont que les marques de la victoire, dont la gloire est la récompense ». Notre Religion nous fait trouver la véritable en Dieu.

264 M. le Chancelier d'Aguesseau.

265 Stanislas, Roi de Pologne.

266 Titus.

267 Caton.

268 Jean II, Duc de Bourbon.

269 Alphonse, Roi d'Aragon.

270 Bias, un des sept Sages de la Grece.

271 J'ai le foible de croire aisément à la vertu. Sur ce que je rapporte ici, d'après les témoignages publics, on pourra consulter le *Journal Encyclopédique* du mois d'Avril 1775, dans lequel ils sont contestés.

272 Quelqu'un disoit à Simonide qu'il passoit pour un avare, parce qu'il étoit peut-être économe, de qu'il avoit peu d'amis de cette espece ; il répondit : « J'aime mieux laisser mon bien à mes ennemis, que d'être dans le cas d'avoir besoin de ceux qui prétendent être mes amis ».

Table des matières

1. Page de titre
2. A MONSIEUR LE NOIR, CONSEILLER D'ÉTAT.
3. LETTRE PREMIERE. A M. LE CHEVALIER DE SAINT-B....
4. LETTRE II.
5. LETTRE III.
6. LETTRE IV.
7. LETTRE V.
8. LETTRE VI.
9. LETTRE VII.
10. LETTRE VIII.
11. Notes
12. À propos de cette édition numérique